

LA REVUE

Populaire

LE MAGAZINE DE LA CANADIENNE

La Mode enfantine : NOMBREUSES PHOTOS — MADEMOISELLE
"Populaire" SE RENSEIGNE — Un roman d'amour complet : LE
REVE PERDU, de Magda Contino — CE DONT ON PARLE, par
Francine Montpetit-Poirier

MONTREAL
JUILLET 1959

20¢



*Jeunes mariés! — et admirablement
lancés dans leur vie nouvelle avec*

*les papiers-tentures et tissus Sanderson.
Papiers-tentures touchés de modernisme
ou d'inspiration traditionnelle; soufflés,
tissés ou lavables. Tissus possédant
le secret de couleurs à l'épreuve
de l'eau et du soleil.*

**En tout cas, des
prix alléchants**



By Appointment to H.M. The Queen
Suppliers of Wallpapers
Paints and Fabrics
Arthur Sanderson & Sons Ltd.
London

PAPIERS - TENTURES ET TISSUS SANDERSON

Fabriqués en Angleterre

**ARTHUR SANDERSON & SONS
(CANADA) LIMITED**

SALLES D'ÉCHANTILLONS:

31 Teraulay Street, Toronto 2
1452 rue Drummond, Montréal
1610 6th Avenue West, Vancouver

SOMMAIRE

52e année, No 7, Montréal

- 4 A une belle indifférente
- 4 Françoise, ma chère amie
- 5 La féminisation des banques américaines
- 5 Le lit presse-boutons
- 6 Ce dont on parle, par Francine Montpetit-Poirier
- 8 Mademoiselle "Populaire" se renseigne
- 8 Les petits soins
- 8 Le prince soumis
- 8 Madame Bowler voulait faire condamner son mari
- 8 Au petit Versailles
- 9 Pour les accouchements difficiles
- 9 L'alimentation
- 10 Le cauchemar d'Ingrid
- 10 Vues d'ensemble
- 10 Antiféministes américains
- 10 Survivre
- 12 Noblesse et froufrous
- 14 Pour le Japon tout entier, l'union du Prince Akihito et Michiko Skoda signifie une véritable révolution
- 15 Double drame dans les cuisines américaines
- 16 La mode "Populaire": Vivent les vacances, par Odette Oigny
- 18 La mode dans le monde
- 20 "La Marseillaise", un conte de Selma Lagerlof
- 22 Mes meilleures recettes, par Rose Lacroix
- 26 Une nouvelle Ingrid, par Martin Rebière
- 28 Notre roman d'amour: Le rêve perdu, par Magda Contino
- 30 La petite kermesse "Populaire"
- 32 L'art canadien chez lui
- 34 Les travaux féminins: Parures de coiffeuse travaillée à la frivolité
- 36 La femme devant la loi, par Robert Millet
- 42 Mots croisés

Rédacteur-en-chef: Charles Lafrenière

Bureau de rédaction

Jacques Coulon — correspondant
 Louise Gilbert-Sauvage — correspondante à Hollywood
 Rose Lacroix — Cuisine
 Robert Millet — La femme devant la loi
 Francine Montpetit-Poirier — Ce dont on parle
 Odette Oigny — Mode
 Mariella Payette — correspondante
 Gizèle Saint-Pierre — secrétariat

Notre rubrique *La petite kermesse "Populaire"* n'a aucun caractère publicitaire. Elle ne vise qu'à attirer l'attention de nos lectrices sur des produits susceptibles de les intéresser. Les prix mentionnés le sont uniquement à titre indicatif.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Éditeurs de Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., (Canada)
 Tél.: UN - 1 - 5757★

GEORGES POIRIER, Président
 GEORGES POIRIER, fils, Vice-président
 CHARLES SAURIOL, Chef de la publicité
 ODILON RIENDEAU, Chef du tirage

		Canada	
ABONNEMENT A "LA REVUE POPULAIRE"	1 an	\$ 1.50	
	2 ans	2.50	
		Etats-Unis	
AU NUMERO: 20 CENTS	1 an	\$ 2.00	
	2 ans	3.50	

Published monthly at Montreal, P. Q.

Second class postage paid at Saint Albans, Vermont.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



"Ne regrettez pas de vieillir. Grand nombre ne jouiront pas de ce privilège."

Quoique la vieillesse comporte certains désavantages, l'image sombre que vous pourriez vous en être faite ne correspond pas à la réalité. De nos jours, grand nombre de nos citoyens les plus âgés — et le nombre de ceux qui ont 65 ans ou plus dépasse un million deux cent cinquante mille — font des voyages, se délassent et jouissent de bien d'autres avantages qui assurent le contentement et rendent la vie agréable.

Si vous désirez jouir d'une existence utile et heureuse, après la retraite, vous devez prendre dès maintenant — longtemps avant votre 65ème anniversaire de naissance — les mesures qui s'imposent pour conserver votre santé, assurer votre sécurité économique et préparer le rôle que vous désirez jouer dans les affaires de votre localité.

Pour jouir d'une bonne santé durant votre vieillesse, ne manquez pas de vous soumettre à des examens médicaux périodiques, de bien choisir votre nourriture et d'adopter de bonnes pratiques d'hygiène. Intéressez-vous à un passe-temps qui, plus tard, occupera vos loisirs.

Examens Médicaux. Des examens médicaux réguliers constitueront votre plus importante sauvegarde contre les maladies chroniques ou dégénératives qui se développent ordinairement à l'âge mûr ou plus tard.

Des aliments bien choisis. N'oubliez pas d'inclure une grande variété de nourriture dans votre régime alimentaire. De la

viande, du lait, des oeufs, de la volaille, du poisson, des légumes, des fruits, du pain et des céréales — en quantité convenable — maintiendront votre corps en bon état et vous aideront à maîtriser votre poids. Evitez toujours les régimes dictés par les caprices de la mode.

De bonnes pratiques d'hygiène. L'exercice, le sommeil et le délassement peuvent grandement influencer votre état de santé. Par exemple, l'exercice régulier aide vos muscles et améliore votre circulation. Votre médecin pourra vous aider à vous tracer un programme, en ce qui concerne votre activité, qui contribuera beaucoup à préserver vos ressources tant physiques que mentales.

Les loisirs. Peu importe votre âge, il y a peu de chances que vous soyez heureux à moins que vous vous adonniez durant vos moments de loisirs à une activité d'intérêt individuelle ou collective. Faites-vous peintre ou philatéliste ou prenez part aux affaires de votre localité. Une telle activité agira comme stimulant pour votre cerveau et vous permettra de maintenir des rapports avec des gens de tous les âges.

Vos chances de vivre jusqu'à un âge avancé sont bonnes. C'est pourquoi vous devriez songer à l'avenir et vous établir un programme sage pour vos années de vieillesse. Quand les années se seront écoulées, et que vous serez devenu vieux, vous constaterez que vos années de vieillesse seront agréables, parce que vous aurez pris les mesures voulues.

COPYRIGHT CANADA, 1959 — METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company
 (COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada: Ottawa



A une belle indifférente

Enfin, j'entends parler de vous !
Ainsi, vous êtes en voyage,
Mon cher Amour, je ne sais où ?
J'attendais un petit message
Un téléphone, un témoignage
Affectueux, mais rien du tout.
Sans doute, et pour moi c'est dommage,
Vous n'avez pas besoin de sous !

D'aucuns racontent (des jaloux
Et des faiseurs de commérages)
Que vous courez le guilledou.
Amusez-vous, c'est de votre âge,
Mais évitez le surmenage
D'user la chandelle aux deux bouts.
Pour vos gentils marivaudages
Vous n'avez pas besoin de sous ?

Bien humblement, j'attends chez nous
Que vous y veniez, de passage.
Votre présence me rend fou
D'amour si fort qu'il tourne en rage.
Vous me tenez en esclavage :
Sur un clin de vos beaux yeux doux
Tout ce que j'ai, je le partage,
Vous n'avez pas besoin de sous ?

Envoi

Un jour que j'aurai du courage
Amour, je vous tordrai le cou.
Chez Satan, nul n'en fait usage
Vous n'aurez plus besoin de sous !

André Cailloux, Fredons et Couplets
(Beauchemin)

Françoise, ma chère amie

J'ai souvent pensé que votre tendre sympathie à l'égard des femmes d'affaires, des femmes indépendantes et libres (?), des « career girls », etc., était par trop complaisante. Que beaucoup de ces femmes possèdent de rares qualités, qu'elles fassent preuve de force de caractère, de décision, d'esprit d'initiative — autant de qualités que bien des hommes doivent leur envier — je suis le premier à le reconnaître, mais qu'elles soient toutes heureuses, j'en doute beaucoup. Voyez-vous, Françoise, dans notre monde moderne nous avons changé ou croyons avoir changé beaucoup de choses, mais le cœur des femmes n'est-il pas toujours le même ? Qu'une femme se passionne pour une activité quelconque, commerciale ou artistique, voilà qui est digne d'éloges. Mais que cette activité occupe toute sa vie, c'est autre chose. Certaines femmes sont parvenues à une carrière par l'amour ; d'autres l'ont abandonnée pour l'amour...

Beaucoup de gens se demandent pourquoi ces femmes seules, ces célibataires par vocation plutôt que par accident, ne se soient jamais mariées, ne soient pas sur le point de le faire. Deux psychologues américains, qui semblent avoir trouvé le fil d'Ariane pour se débrouiller dans le labyrinthe du cœur féminin, nous fournissent sur ces délicats problèmes leurs vues personnelles. « Les femmes célibataires croient à tort, disent-ils, que c'est la malchance ou un fatal concours de circonstances qui les empêche de se marier. Et, ce qui est plus grave encore, malgré les apparences et les airs empruntés, la plupart d'entre elles n'apprécient nullement leur vie de célibat. Alors que certaines femmes mariées affligées d'une famille par trop prospère lorgnent du coin de l'oeil la gracieuse et libre célibataire en rêvant au paradis perdu, beaucoup de femmes seules développent de véritables complexes maladifs du fait de n'avoir pas trouvé d'époux.

L'un de ces psychologues prétend avoir interviewé quelque 500 jeunes femmes seules et toutes, de la première à la dernière, auraient bien voulu se marier. Mais ce qui est assez extraordinaire, c'est que ce psychologue qui paraît-il est lui aussi célibataire, n'ait pas eu l'idée de demander la main d'une de ces demoiselles !

Aux dires de ces spécialistes, plusieurs raisons expliquent le célibat chez la majorité des femmes interrogées. Beaucoup d'entre elles se plaignent de « ne pouvoir trouver un homme », puis, lorsque d'aventure il leur en tombe un sous la main, « de ne pouvoir le garder ». Dans plusieurs cas, les prétentions exagérées des jeunes femmes constituent l'explication la plus plausible. L'on trouve dans cette catégorie la fille qui s'est forgé un idéal masculin assez particulier dont le modèle est peut-être bien son père, son frère qu'elle admire, ou encore un artiste quelconque ou un acteur de cinéma. Ces jeunes femmes-là sont victimes d'un idéal qui n'est pas nécessairement de perfection, mais elles n'en démordent pas et rêvent encore au mariage d'amour alors qu'il serait grand temps de se satisfaire d'un mariage de raison.

Mais il y a aussi la femme qui n'a pas confiance en elle-même, qui doute de ne jamais faire une bonne épouse et une bonne mère. Ces femmes sont tellement préoccupées par leurs prétendues faiblesses et par l'incessante analyse de soi qu'elles ne pourront jamais s'oublier assez pour penser à leur mari. Et puis il y a aussi celles qu'une aventure malheureuse — ou plusieurs — a pu décevoir. Elles se sont retrouvées après l'illusion d'un moment abattues, désenchantées. Elles ont perdu de leur séduction, de leur allant, et ne cherchent plus à se faire valoir. La moindre déception prend pour elles des proportions exagérées. Elles hésitent et le temps s'enfuit...

* * * *

Françoise, je vais vous conter une histoire. Une histoire simple et émouvante — folle, diraient celles qui n'ont jamais cru à rien. Une histoire que je n'ai pas inventée ; une histoire que j'ai lue dans les journaux et que vous avez peut-être lue, vous aussi...

Elle est brève, rapide, à l'image de notre époque aux machines trop bien faites. L'un des héros, toutefois, m'a un peu déçu : il est fils de millionnaire, c'est trop facile. Il est vrai que dans les contes de fées de notre enfance, les princes amoureux des bergères étaient aussi beaux que riches.

Ce jeune homme, qui est certainement très amoureux puisqu'il est un peu poète, vit un jour, au hasard de son voyage autour du monde, une ravissante jeune femme dont la photographie égayait les dépliants touristiques d'un pays du Proche-Orient. Le voilà séduit, subjugué, n'ayant plus qu'une seule idée en tête : rencontrer cette mystérieuse beauté et en faire sa femme... Comme il est très riche, il prend l'avion, visite les bureaux de tourisme du pays en question, interroge les gens. Il découvre enfin sa belle qui, après trois jours de cour assidue, lui tombe dans les bras et accepte de l'épouser... Comme il est Américain, il rentre chez lui en toute hâte demander la permission à papa. Comme elle fait son service militaire, l'armée de son pays, brusquement attendrie par cette idylle peu commune, la délève promptement de ses obligations. Lui retransverse l'Atlantique, et bientôt tous deux se marient, quelque part dans un petit port, sous le soleil méditerranéen. Après une lune de miel passée au bord de la mer, aux frontières de l'Orient, la jeune mariée s'est installée, avec son époux, dans son nouveau pays : les Etats-Unis.

Voilà, c'est tout. Qu'en dites-vous, Françoise ? Non, ne faites pas la moue et dites-moi plutôt : connaissez-vous une seule femme que cette simple histoire ne ferait pas rêver ?

JACQUES COULON

Pamela Marsh vous parle de

LA FÉMINISATION DES BANQUES AMÉRICAINES

Pour attirer la clientèle féminine — qui détient une grosse partie de la fortune des Etats-Unis, — les banques américaines ont installé des salons de beauté, des garderies d'enfants, et font peindre les coffres-forts en couleurs.

DE plus en plus, les banquiers américains se préoccupent de plaire à leur clientèle féminine. Beaucoup de banques ont maintenant d'ailleurs l'air de salons de beauté, de garderies d'enfants ou de clubs féminins que d'austères temples du Veau d'Or qu'elles étaient auparavant. Sans avoir cependant pour cela rien perdu de leur efficacité. Au contraire même, puisque cette « féminisation » des banques leur permet de gagner encore plus d'argent.

Carnets de chèques reliés de tissus écossais

Ce faisant, les banquiers américains n'ont du reste fait que de tenir compte de la manière la plus réaliste d'un certain nombre de faits. D'abord que ce sont les femmes qui non seulement constituent la majorité de la population américaine (on compte à New-York 93.1 hommes pour 100 femmes) mais qui possèdent, personnellement, la plus grande partie de la fortune nationale américaine. En outre, il existe aux

Etats-Unis vingt-deux millions de femmes qui travaillent, dont un million occupent des postes de direction ou d'autorité dans les entreprises. Enfin, et surtout, même si elles ne travaillent pas et n'ont pas de fortune personnelle, les banques ont constaté que ce sont les femmes qui gèrent la fortune, petite ou grande, de leur communauté familiale. Et que ce sont elles qui vont à la banque y déposer de l'argent ou, le plus souvent du reste, pour en retirer.

A la suite de cette analyse lucide de la situation communiquée à ses membres par l'« American Bankers Association » ceux-ci ont immédiatement tiré les conclusions évidentes. En organisant des présentations de collections dans leurs locaux, des « thés » et des « discussions » entre femmes sur la meilleure manière de gérer les finances domestiques. Quand une nouvelle cliente ouvre un compte, elle reçoit maintenant, dans certaines banques, un pot de miel ou une plante verte. Dans une banque de Saint-Louis, Mis-

souri, les coffres-forts sont peints en vert « chartreuse », en bleu « turquoise », en gris « souris » ou rose « ému ». A Philadelphie, les carnets de chèques sont revêtus d'une couverture en tissus écossais.

Tirelires en forme de fusée Jupiter

Qui dit femmes dit enfants. Ce pourquoi la plupart des banques américaines ont dès maintenant leur « Children's corner » avec de hautes chaises de bébé, des crayons de couleur, des feuilles de papier, des journaux illustrés, etc., pour faire prendre patience aux enfants pendant que leurs mères attendent au guichet.

Bien plus, et comme certains enfants américains sont personnellement des « capitalistes » dont la présence est légalement requise pour certaines opérations, comme l'encaissement des pensions alimentaires par des femmes divorcées, une banque de Geneva (Illinois) a fait construire un petit ascenseur hydraulique qui permet à la mère

d'élever sans se fatiguer son enfant jusqu'à la hauteur du guichet du caissier! Et à Cocoa (Floride), état où les « fusées » stratosphériques, en attendant d'être interplanétaires, sont particulièrement à la mode, en raison de la présence sur son territoire de la station de lancement de Cap Canaveral, la « Barnett National Bank W » offre à ses jeunes clients une tirelire en forme de fusée type « Jupiter C ». Qui satisfait leur imagination tout en leur inculquant le sens de l'épargne. La fusée porte l'inscription « Toujours plus haut, vers l'épargne ». On y introduit un cent, par une fente. On presse un petit levier et la pièce de monnaie bondit dans le « cône » de l'engin. Celui-ci est bien entendu transparent, car les enfants aiment à connaître exactement le montant de leurs économies...

...mais pas de « robes sac » pour les employées

Si les banques sont ainsi particulièrement empressées auprès de leur clientèle féminine, elles conservent toujours leur rigidité à l'égard de leurs employés du même sexe. C'est ainsi que Milliard Faught, expert en administration bancaire de New Jersey, dans l'Etat du même nom, voisin de New-York, vient d'adresser aux membres de l'Association locale des banquiers dont il est le conseiller technique, une circulaire leur conseillant d'interdire à leurs employées le port de « robes-sac ». Pour des raisons de sécurité!... « La moitié des dépôts d'une journée d'activité bancaire pourrait être détournée dans l'un de ces « sacs à maternité (!) », a déclaré Mr. Milliard Faught, à la grande indignation des employées de banque. « Et ceux de plus grande taille pourraient même contenir une brouette! »...

Un original

Ce n'est cependant pas en tous cas dans une brouette, mais bien dans un camion blindé qui dut faire sept voyages successifs, qu'une banque de Houston, au Texas, fut transporter dernièrement la fortune laissée par feu James West à ses héritiers. Ce riche propriétaire de gisements pétroliers semble n'avoir pas beaucoup primé les services bancaires. Ni le « papier-monnaie ». Toute sa fortune liquide (sans parler des intérêts qu'il possédait dans des affaires pétrolières et autres qui n'ont pas encore pu être évalués) avait été amassée par lui, dans la cave de sa maison, sous forme de pièces de dollars-argent, en piles occupant un espace de plus de trente pieds cubes.

Tant les héritiers que les exécuteurs testamentaires de James West ont été extrêmement surpris de trouver chez lui cette fortune en pièces d'argent monnaie.

Pour vous, Madame, le lit presse-boutons

Un lit électronique recouvert de vison est actuellement en vente à Londres. Il est conçu de telle sorte qu'on peut y passer toute la journée, sans renoncer à ses activités. Il permet, en effet de :

- Dictier son courrier à un mégaphone incorporé ;
- Faire chauffer son petit déjeuner ou même se cuisiner des plats compliqués sur une plaque chauffante incorporée ;
- Parler aux autres occupants de la maison, où qu'ils se trouvent, et ouvrir la porte quand quelqu'un sonne, grâce à un système de communications intérieures ;
- Baisser ou élever la tête ou les pieds de chacun des côtés du lit à différents niveaux et sous différents angles ;
- Contrôler à l'aide d'un système de réglage, le fonctionnement des éléments de chauffage dissimulés dans le matelas ;
- Ouvrir ou fermer l'appareil de télévision encastré au pied du lit ;
- Eteindre et allumer les lumières ;



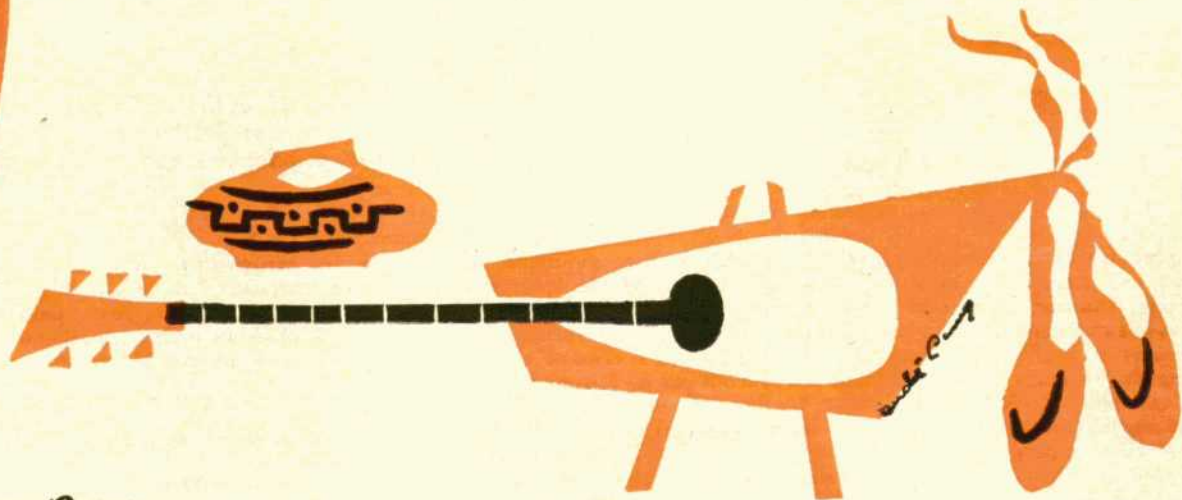
- Ouvrir et fermer les fenêtres, les rideaux, les volets, les stores, etc. ;
- Recevoir des visiteurs qui prennent alors place sur des sièges incorporés au lit.

L'armature du lit est en bois anglais bicentenaire, les panneaux en bois de rose importé du Brésil, et

les tiroirs, placards et tablettes en sycomore. Une couverture damasquinée se cache sous le couvre-pied de vison. Toutefois, à l'intention des bourses modestes, le fabricant prévoit un modèle sans vison. Jusqu'à présent, il a reçu deux commandes, l'une de Minneapolis et l'autre de New-York. Toutes deux précisaient d'ailleurs : « avec vison ». Prix : 7 mille dollars.



Ce dont on parle



par Francine Montpetit-Poirier

Aujourd'hui, je me sens particulièrement agressive. Est-ce parce qu'en feuilletant les journaux j'ai encore vu des lettres de protestations au sujet de *La plus Belle de Cans*? Est-ce parce que j'ai appris que dans une paroisse de Montréal on avait convoqué les fidèles (un mois après l'émission), à une grande discussion sur ce sujet devenu brûlant à force d'être attisé à tort et à travers? Est-ce parce que j'ai entre les mains le dépliant publié par le comité de publicité de *La Place des Arts* et sur lequel on nous vante la nécessité d'avoir bien à nous une salle pouvant contenir plus de 3.000 personnes? Deux manies nous caractérisent: celle de la petitesse et celle des grandeurs et même si toutes deux se contredisent, elles semblent être à l'état de germe dans chacune de nos âmes.

Si on avait discuté *La plus Belle de Cans* ou sur le plan artistique ou sur le plan littéraire ou même sur le plan moral... il n'y aurait rien à dire. Chacun a droit à ses opinions et il faut savoir les respecter. Seulement, j'en suis sur la mesquinerie et la méchanceté dont certains spectateurs ont fait preuve dans leurs lettres. Pourquoi vouloir « assassiner » Charles Dumas, « guillotiner » Charlotte Savary, « brûler » Radio-Canada, « excommunier » tous les artistes qui ont participé à la production de ce texte? Pourquoi ce sadisme dans les propos, cette cruauté dans les expressions? Nous ne sommes pas des enfants que je sache! Nous possédons assez de maturité pour ne pas faire un tel scandale de ce qui ne fut, en somme, qu'une erreur de « timing ». Le même programme présenté en d'autres circonstances aurait peut-être soulevé quelques protestations mais personne n'aurait songé à en créer une affaire d'Etat avec un grand E.

Je sens que mon procès n'est pas fini. On va me traiter de tous les noms... Seulement, si je m'engageais ici sur la pente des opinions personnelles, je déplorerais la pauvreté du texte, le manque de temps, les conditions de travail particulièrement difficiles... mais je ne mettrais personne au poteau de tortures...

Et puis, dans un autre ordre d'idées, il y a LA PLACE DES ARTS...

« La réalisation d'un rêve! Une nécessité! La réponse à un besoin! C'est peut-être aussi la réalisation de VOTRE propre rêve! Ne vous est-il pas arrivé de considérer comme une soirée perdue celle où vous assistiez à la représentation d'un grand opéra à un concert symphonique ou à une comédie, parce qu'il vous fallait constamment tendre l'oeil et l'oreille pour ne rien perdre? N'avez-vous pas assisté, impuissant, au massacre d'un

chef-d'oeuvre de la musique à cause d'une salle de mauvaise acoustique? Vos efforts pour promouvoir le développement culturel et artistique de la jeunesse en encourageant la présentation d'oeuvres musicales, dramatiques ou autres n'ont-ils pas parfois échoué par suite du manque de scènes convenables? N'avez-vous pas déjà tem-

JEAN-PIERRE FERLAND
(photo Gaby pour Radio-Canada)



CLEMENCE DESROCHERS
(Photo Jac-Guy pour Radio-Canada)



CLAUDE LEVEILLE
(photo André LeCox pour Radio-Canada)

accueillir confortablement 3.100 spectateurs, chacun ayant une ligne de vision parfaite et pouvant jouir d'une parfaite acoustique. Elle pourra se comparer avec les meilleures salles du genre au monde, et elle sera aménagée de façon à permettre la présentation de tous les genres de spectacles artistiques. Bravo! Oui, bravo pour ce magnifique projet devenu enfin réalité et félicitations à tous ceux qui se sont donnés corps et âme à une campagne de souscriptions qui fut

HERVE BROUSSEAU
(photo André LeCox pour Radio-Canada)



pêter parce que Montréal ne pouvait être inclus dans la tournée d'un spectacle de classe internationale faute de salle appropriée? N'avez-vous pas rougi parfois en songeant que Montréal, si fière de sa réputation artistique, ne possède pas une seule salle de premier ordre pour des spectacles de grande classe? Si vous avez éprouvé l'un ou l'autre de ces sentiments, la Place des Arts est vraiment la réalisation de votre propre rêve! En tournant la page du dépliant, vous lisez ceci: « La Place des Arts comprendra plusieurs édifices modernes groupés harmonieusement et conçus en vue de la présentation de spectacles artistiques que le public pourra goûter en toute quiétude. Cette salle pourra



Le Concours de Musique de Chambre, sous les auspices de la Fondation des Amis de l'Art s'est terminé de façon très encourageante. Ce mouvement qui encourage l'étude des instruments à cordes chez les jeunes a été fondé par madame Henri Gélinas. Voici (ci-contre), les gagnants pour l'année 1959, section 8 à 14 ans. En tout, dix-sept ensembles (cinquante-deux instrumentistes) se sont présentés à l'audition devant un jury composé de monsieur Wilfrid Pelletier, monsieur Marvin Duchow, monsieur Jean Vallerand et monsieur Jacob Siskind... Le Vieux Moulin d'Alphonse Daudet s'élève au coeur de la Provence comme un monument à la poésie... Cette année, des milliers de touristes se rendront au sud de la France pour y découvrir à chaque tournant du chemin une petite merveille comme celle que nous révèle notre photo.

magnifiquement bien menée... mais... Pourquoi, encore pourquoi viser si haut et si grand ? Tous les artistes qui ont trempé ici dans les affaires du théâtre vous diront qu'il est impossible et utopique de vouloir amener d'un coup et plusieurs fois de suite 3.000 personnes dans une salle de spectacle. Au *Canadian Concerts and Artists*, on vous dira les difficultés à surmonter pour réussir à remplir le Théâtre St-Denis dont la capacité est d'un peu plus la moitié de 3.000... Quelques rares troupes venues au Forum ont fait salle comble... et ont donc attiré quelque huit mille personnes par soir.

moitié aurait suffi. Mais nous voyons tellement, tellement grand !

► Nous avons été témoins, tout dernièrement, d'un phénomène étonnant. Germaine Dugas, la mère de *Mes Cousins*, a organisé une séance de chansonniers à laquelle elle convia, au hasard, tous les jeunes qui voudraient bien assister à la représentation. Ils vinrent en foule... Devant ce succès, trois d'entre eux songèrent à ouvrir une petite boîte qui accueilleraient tous les chansonniers désireux de faire entendre leurs oeuvres les plus récentes. Ainsi naquit *Chez Bozo*, nom inspiré d'une chanson de Félix Leclerc. Situé au second étage du *Lutèce*, rue Crescent coin Dorchester, la petite salle accueille depuis son ouverture des dizaines de spectateurs amoureux de la chanson et du jazz. Décorée par Robert Prévost dont tous connaissent le goût et le sens artistique, *Chez Bozo* est un grand carré bleu nuit sur lequel se détache un pan de mur blanc. Sur ce mur, les vedettes de passage impriment leurs cinq doigts en rouge sang et apposent leur signature. Hervé brousseau, Jean Pierre, Clémence Desrochers, Claude Léveillé, Raymond Lévesque, Marc Gélinas, Germaine Dugas et plusieurs autres ont fait ou feront sans aucun doute les beaux soirs de *Chez Bozo*.

► Deux spectacles du Théâtre du Vieux-Colombier seront présentés à Montréal au cours de la saison prochaine. Ce seront, en octobre, *L'Otage* de Claudel, et en février 1960, une pièce classique dont le titre sera annoncé plus tard. On sait qu'un spectacle de ce théâtre, *Britannicus*, de Jean Racine, avait été offert à Montréal l'automne dernier. *L'Otage* sera présenté avec les mêmes interprètes et dans la même mise-en-scène qu'à Paris. Le spectacle, qui obtint une très bonne critique, a connu dans la Ville Lumière une longue carrière de 122 représentations. C'est la première fois que *L'Otage* a obtenu dans la capitale française une suite aussi durable de représentations consécutives. En fait, assure Monsieur Jean de Rigault, l'impresario du spectacle, *L'Otage* a été un des succès de la saison parisienne 58-59. Les représentations dureront trois semaines, du 1er au 23 octobre. Il y aura une semaine

à Montréal, au Gesù, puis deux semaines en province. La distribution sera la suivante : Hélène Sauvaneix, Sygne de Coufontaine ; Jean le Poulain, acteur et metteur en scène très haut coté aujourd'hui à Paris, Tournier ; l'acteur de théâtre et de cinéma bien connu Jacques Berthier, Georges de Coufontaine ; Jacques Dannoville, le Curé ; Marcel Tristani, le Saint Père Pie VII. La mise-en-scène sera de Roger Dornès, directeur du Vieux-Colombier, et les décors seront signés Roger Harth.

► Le *Mountain Playhouse*, le théâtre d'été intérieur situé sur la montagne devant le Lac aux Castors, célèbre son dixième anniversaire et présente à ses nombreux habitués sa vedette la plus populaire depuis que Norma Springfield dirige le théâtre, le brillant comédien Jack Creley dans une nouvelle revue musicale intitulée *After Hours*, montée par Bernard Rothman et mise en scène par Norman Jewison. Tous trois, l'été dernier, ont présenté une revue qui fut un triomphe durant pas moins de 10 semaines : *Off Limits*. Les mêmes artisans de ce grand succès se sont donc donné la main pour présenter une nouvelle comédie qui semble devoir remporter autant de succès que la première.

► La Librairie Beauchemin a publié un nouveau volume qui porte le titre un peu sucré de *Maman Youville*. C'est une petite biographie de la nouvelle Bienheureuse. L'auteur s'adresse aux adolescents, aux parents et aux éducateurs. Certains livres nous parlent de la mère de certains saints et de certains grands hommes. Rares sont ceux qui traitent de leurs enfants. Mère d'Youville en eut deux qui lui survécurent et qui furent tous deux prêtres et curés. Le plus jeune, Charles, professa toujours une grande vénération pour son admirable mère. Tout jeune, il la voyait travailler et peiner pour payer les dettes de son malheureux mari. Il l'accompagnait à l'église et aux domiciles où elle visitait les pauvres. Il la suivra à l'Hôpital Général où elle soignera les vieillards. Il fut témoin de ses maladies et de ses épreuves... et sentait gronder en lui la révolte contre la souffrance de sa mère et les injures de la populace. Curé de Boucherville, l'abbé

Charles d'Youville suivit les progrès de l'Institut fondé par sa mère. C'est donc l'histoire de Charles d'Youville que raconte madame Pia Roseau dans son tout récent ouvrage.

► C'est au début de ce mois-ci que les manuscrits retenus pour l'examen final du Concours du Cercle du Livre de France seront connus du public. On sait que le prix est maintenant de \$1.000, sans compter l'immense plaisir que le gagnant a d'être publié à Paris. La gagnante pour 1958 fut madame Claire Martin.

► Une exposition intitulée *Les animaux dans l'Art* qui devrait intéresser les enfants a débuté le 4 juin au Musée des Beaux-Arts. Il est encore temps d'y aller car elle se poursuivra jusqu'à la mi-juillet. Au cours du Congrès international des Botanistes qui aura lieu à Montréal en août, il y aura à la fin du mois, une exposition d'aquarelle sur la botanique canadienne.

► Pour la seconde année, une exposition de peintures se tiendra, en plein air, au Carré Dominion. On sait que l'an dernier, cette manifestation due à l'initiative de monsieur René Durocher, avait remporté un magnifique succès. Aussi, le service des Parcs apportera-t-il cette année de sensibles améliorations à l'organisation de l'entreprise qui devrait alors doubler d'intérêt.

► Denis Matte est un jeune peintre-chansonnier canadien qui, récemment rentré d'un séjour de deux ans en Europe, exposait parallèlement à Montréal et au World's House Galleries de New-York un groupe de gouaches peintes à Florence. Un jury a choisi deux de ses oeuvres pour figurer à une exposition-vente qui a eu lieu au Musée d'Art moderne de New-York.

► L'Office National du Film a mis à la disposition des postes de télévision des Etats-Unis un film de trente minutes sur la Voie Maritime du Saint-Laurent. Ce documentaire, tourné en couleurs au cours des quatre dernières années donne un aperçu des travaux de construction et souligne l'importance de cette nouvelle route de navigation. [Lire la suite page 25]



RAYMOND LEVESQUE
(photo Jac-Guy pour Radio-Canada)

Doit-on construire un théâtre pour ces exceptions ? Jamais, au grand jamais, parce qu'on se méfie drôlement des productions locales, une troupe montrealaise n'atteindra un pareil chiffre d'assistance. Au Gesù seulement, (1.400 places), il faut accomplir des prodiges de publicité pour remplir la moitié de la salle. Même le Nouveau-Monde que tous s'accordent à reconnaître comme le meilleur et le plus « professionnel » de nos groupements dramatiques a présenté *Clérambard* devant des quarts de salle n'atteignant pas ainsi quatre cents spectateurs. Mais non, mais non ! Trois mille sièges, c'est trop, beaucoup trop ! La

MADemoiselle

"POPULAIRE"

● Les petits soins

La beauté, la grâce, et même l'élégance, sont faites au moins autant de soins menus et patients que de grandes dépenses et de capricieuses entreprises. Il vaut mieux veiller chaque jour par ses propres moyens à de nombreux petits détails que de se précipiter une fois par coup de tête dans un institut de beauté, d'en sortir avec un nouveau maquillage, une nouvelle nuance de cheveux, en estimant que l'on a fait tout le nécessaire pour être séduisante et qu'on peut désormais oublier pour longtemps le soin de sa personne. Pourtant, puisque nous parlons de modifier la couleur de la chevelure, combien de femmes raisonnent ou plutôt déraisonnent ainsi, à en juger d'après le nombre de blondes toisons que nous voyons avec des racines brunes...

Plutôt que cette chevelure bicolore, ne vaudrait-il pas mieux une chevelure de la nuance qu'a voulue la nature, mais parfaitement lavée, brossée, coiffée, saine, vivante et surtout authentique ?

Parmi ces « petits soins » auxquels toute coquette devrait s'astreindre d'autant plus facilement qu'ils ne tardent pas à devenir inconscients et routiniers, en voici quelques-uns qu'on ne nous saura pas mauvais gré de rappeler :

La crème qui servira de support au maquillage doit être appliquée non seulement sur le visage, mais bien jusqu'à la racine des cheveux, tout autour des oreilles, et sur tout le cou.

La poudre sera appliquée également sur le cou, en dégradé de haut en bas ; la transition entre le visage maquillé et la peau de la base du cou, de la naissance des épaules, doit être insensible.

Mais ce n'est pas une raison pour que, du front à la nuque, la racine des cheveux soit plus ou moins poudrée : un petit coton imbibé d'eau de Cologne la rendra nette et lustrée.

Ne mettez jamais, dans le zèle avec lequel vous vous peignez les lèvres, du rouge sur vos dents. Si cela se produit n'oubliez pas d'enlever la petite tache écarlate.

Un léger brossage du visage et du cou poudrés, avec une brosse spéciale, très douce — et lavable — non seulement égalise le poudrage, mais fait disparaître les moindres trainées qui se produisent volontiers au niveau des maxillaires.

Même si vous ne faites rien de spécial à vos sourcils et à vos cils, n'oubliez pas, une fois le maquillage terminé, de les brosser eux aussi avec la toute petite brosse *ad hoc*. Cela leur donnera un joli mouvement, et du brillant.

Profitez de chacun de vos bains pour jouer de la pierre ponce, très délicatement sur vos coudes, sur le devant de vos jambes au cas où quelque impertinent duvet s'y manifesterait, un peu plus fort sur la plante des pieds et tout autour des talons.

Passez très souvent un brin de coton enroulé sur un bâtonnet et trempé dans de l'eau oxygénée à 20 volumes autour de vos ongles, ceux des pieds comme ceux des mains. Renouvelez le coton, retrempez-le et passez-le aussi sous les ongles.

Il vaut mieux enlever le vernis de tous les ongles et ne pas en remettre, temporairement, si celui d'un ongle



est écaillé et si l'on n'a pas le temps de revenir cet ongle.

Quelques légers coups de lime en carton-émeri tous les jours entretiennent la forme des ongles et dispensent presque entièrement des grandes séances de remise en état. Surtout si l'on donne les coups de lime, comme il se doit, toujours dans le même sens et non dans un mouvement de va-et-vient, qui ébranle l'ongle et le rend plus fragile.

Quelque tardive que soit l'heure du retour après une sortie du soir, quelque grande que soit la fatigue, il faut se démaquiller, et faire entièrement une toilette de nuit — même si l'aube point à l'horizon. Dans l'immédiat le repos sera meilleur : et rien ne flétrit plus sûrement le teint que de dormir avec les restes d'un maquillage auquel se sont ajoutées les poussières d'une longue journée.

J. GAUVAIN

● Le prince soumis

Le prince Shiv est-il différent de ses compatriotes, ou Eva Bartok est-elle particulièrement habile à mener les hommes ?

Toujours est-il que le prince indien est devenu le plus soumis des chevaliers servants pour la vedette hongroise au passé orageux. Il la suit partout avec, apparemment, les fonctions d'un majordome : portant le coffret à bijoux, réglant tous les petits détails des déplacements d'Eva. En dépit de l'opposition de sa famille, le prince Shiv de Palitana continue à affirmer qu'il épousera bientôt Eva.

Tous deux viennent de rentrer à Rome, leur port d'attache, après un séjour en Inde, mais, pour préserver les apparences, Shiv habite la demeure familiale, tandis qu'Eva s'est installée à l'Hôtel de la Ville.

Chaque matin, elle reçoit vingt-quatre rameaux d'amandier en fleurs, accompagnés d'un billet portant ces mots : « A ma douce gazelle ». Cette douce gazelle dont les colères sont légendaires, a littéralement pris le prince à son service. Il passe ses journées à accompagner sa fiancée chez les couturiers, chez les coiffeurs, et ses nuits à la suivre dans les boîtes de la via Veneto.

« C'est merveilleux d'être obéie d'un prince indien », dit Eva. « Cela me donne l'impression de vivre à la Belle Époque, quand les femmes avaient à leurs pieds les princes et les sultans.

● Madame Bowler

voulait faire condamner son mari : il coupait ses cigares avec le dentier de sa femme !

Les sentences des juges anglais peuvent souvent sembler étranges et sans fondement juridique ; mais en les analysant avec un certain détachement et l'objectivité qui fait souvent défaut à ceux qui connaissent seulement les cadres rigides des codes continentaux, elles apparaissent justes, logiques et efficaces.

Prenons le cas du cordonnier John Bowler de Camdowntown, faubourg de Londres : il avait été entraîné devant un tribunal par sa femme qui l'accusait de... couper ses cigares avec le dentier qu'elle laissait pendant la nuit dans un verre d'eau sur la table de nuit. Elle l'avait surpris un matin, réveillée par le « tac tac » que son mari faisait avec le dentier en coupant ses noirs cigares.

Le visage du juge Thomas Andrew Rewburn, qui présidait ces débats, s'harmonisait à merveille avec la bonne humeur des avocats et du ministère public.

A la question du juge, s'il connaissait l'acte d'accusation, le cordonnier répondit par l'affirmative, proclamant en même temps qu'il ne se reconnaissait pas coupable d'avoir gravement offensé en la circonstance la dignité de sa femme. John Bowler expliqua au juge que sa femme était une fumeuse acharnée de cigares et qu'elle avait aussi l'habitude d'en couper la pointe avec ses dents ; de ce fait, il avait trouvé tout à fait normal d'utiliser le même système, ne pouvant pas se servir de huit dents branlantes qui lui restaient. Il ajouta aussi qu'à son avis, il n'avait offensé en rien sa femme en se servant d'un

objet qui lui appartenait, car elle aussi utilisait souvent ses pantoufles et ses lunettes.

Mais le juge ne fut pas du même avis et admit la culpabilité soutenue par le ministère public. Il prononça cette sentence digne de Salomon :

« M. John Bowler pouvait se servir du dentier de sa femme pour couper ses cigares, mais il aurait dû le nettoyer soigneusement avec une brosse à dents ou un détersif spécial après usage. »

Mais que d'autre part le dommage subi par sa femme en l'occurrence n'était pas tel qu'il justifiait une réparation financière. Mme Bowler aurait été en droit de demander l'intervention des magistrats si son mari avait manqué à une obligation à lui imposée par la Cour.

A la fin du procès, John Bowler s'adressant au juge, déclara qu'après avoir entendu le verdict, il renonçait à se servir du dentier comme coupe-cigares. Le « justice » Thomas Andrew Rowburn le regarda d'un air débonnaire et lui dit : « Je vous comprends parfaitement ! ».

CARMEN BOILEAU

● Au petit Versailles

Versailles, nom prestigieux évoquant une ère de merveilles, de grandes et belles choses, d'un art de vivre aux raffinements d'une exquise délicatesse. Versailles, pour tous les privilégiés qui l'ont vu de près, et les autres, est un synonyme de beauté.

Voilà sans doute les raisons qui ont incité l'un des nôtres à faire choix du nom « Au Petit Versailles » lors d'un concours lancé en 1927 par des importateurs français désireux d'installer chez nous un commerce d'articles de luxe.

Ce fut d'abord rue Saint-Denis, un peu plus bas que Sainte-Catherine, que M. R. Markowski ouvrit sa première boutique. Puis vinrent les succursales de Québec et de Sherbrooke, pour en arriver au présent local situé rue Sainte-Catherine est.

Dès que l'on ouvre la porte, on est tout de suite ébloui par la variété et l'éclat de toutes ces jolies choses dont quelques-unes touchent à la magnificence. C'est avec cet adjectif en tête que je mentionne en tout premier lieu les cristaux de France : Lalique, Daum, Baccarat.

Seule l'image parvient à décrire de façon exacte la splendeur de ces créations, ces poèmes de cristal comme le dit si justement Pierre Marty-Picard. Plusieurs des services de table de Baccarat : tels que Polignac et Harcourt, sont des modèles qui ont servi lors de grandes réceptions en l'honneur du souverain à Versailles et au Louvre.

Mais il n'y a pas que les cristaux que l'on puisse admirer là, les bronzes, les

+ MODE + BEAUTE + SANTE PSYCHOLOGIE + EDUCATION +
 + VIE SOCIALE + VIE CONJUGALE + VOYAGE + ARTS +
 + LETTRES + SCIENCE + PHILOSOPHIE + RELIGION +

se renseigne

porcelaines, les statuettes, et une foule de petits chefs-d'oeuvre jaillis de l'esprit créateur français.

Si dans les débuts on préconisait presque entièrement les produits de France, on a su ajouter depuis des importations d'autres pays afin de demeurer à la hauteur de la renommée acquise : celle de la Maison du Cadeau. Par exemple, on a installé un comptoir où l'on peut voir, importés d'Allemagne, des bijoux de nacre de perle d'une délicieuse teinte mixte, broches, bracelets, et boucles d'oreilles aux lignes neuves, voisinant avec poudriers, boîtes à cigarettes, minuscules boîtes à épingles et des pyramides d'autres nouveautés.

Au mur, on aperçoit des motifs d'horlogerie, aux formes diverses, poussant l'originalité parfois jusqu'à l'audace. Un bon nombre possède un sonneur au



ton si argentin que c'est délices d'entendre passer le temps. Plus on pénètre dans le magasin, plus on a devant les yeux un désordre savamment arrangé de merveilles.

A côté d'un ensemble à fromage, en céramique de Californie, on trouve des porcelaines de Limoges et du Quimper, éclairés par une délicieuse lampe provenant d'Italie qui illumine en même temps un tableau sur bois de Jean Viens.

Un nécessaire pour bar voisine avec des pots à bière en poterie canadienne.

Plus loin, une garniture de fleurs en Chinolin fait pendant à tout genre de cendriers travaillés de façon la moins banale qui soit. Au mur, apparaît une fantaisie sous forme de violon et puis, attention, il faut prendre garde de ne pas heurter les bibelots français de Gien.

On peut passer des heures à contempler ces articles divers destinés à orner autant qu'à rendre service et qui ajouteront une note artistique où ils se trouveront.

MARIELLA PAYETTE

● Pour les accouchements difficiles

Dans un intéressant article de l'organe de la Société Suédoise de Médecine, le journal des Médecins Suédois,

le Dr O. G. A. Berggren relate les expériences acquises à la Clinique d'Obstétrique de Linköping avec un extracteur par le vide remplaçant le forceps dans les cas d'accouchement difficile.

Bien que le principe théorique ait été connu depuis le 18^e siècle, ce n'est qu'avec le nouvel extracteur suédois, inventé par le Dr T. Malmström, que des résultats vraiment supérieurs à ceux de l'emploi de forceps aient été obtenus depuis 1956. Les experts suédois de l'infirmité motrice cérébrale pensent et espèrent que l'emploi du nouvel instrument aidera à réduire le nombre des enfants atteints de ce mal.

Deux groupes de femmes délivrées à l'aide du forceps et leurs enfants ont été étudiés et comparés avec un groupe de patientes délivrées par succion, (ensemble quelque 150 cas). Il est apparu que la nouvelle méthode, non seulement traite l'enfant avec plus de ménagement, mais que l'accouchement devient considérablement plus rapide et donne lieu à moins de sérieuses ruptures du périnée et autres complications. L'opération est généralement terminée en quelques minutes et la durée moyenne de la convalescence a été réduite à 8,7 jours contre 12,7 jours lorsqu'il y a eu emploi de forceps. L'extraction par le vide peut aussi être substituée à certains types d'opérations césarienne.

Elle a encore d'autres avantages, comme la possibilité de réduire le personnel puisque, à l'encontre de l'intervention avec forceps, l'emploi de l'instrument Malmström n'exige pas d'anesthésie. L'extraction par le vide, au contraire, agit comme un stimulant des contractions naturelles de la patiente en travail. L'application synchronisée de la succion et des mouvements volontaires de la mère rendent possible d'arriver à un processus physiologique-vrai. Celui-ci, à son tour, donne à la tête de l'enfant une chance de mieux supporter l'épreuve de traverser l'orifice vaginal.

● L'alimentation

Existe-t-il un régime de beauté comme il existe un, ou plutôt mille régimes pour maigrir ou pour engraisser ?

Non ! Les recettes passe-partout qui permettraient de conserver ou de conquérir la beauté, le charme, la jeunesse, ne sont pas concevables et on ne saurait sans mensonge affirmer qu'il suffit de manger des carottes ou de la mélasse, d'éviter les cocktails et les viandes faisandées, pour se sentir régénéré.

Oui ! Parce que si les petits secrets de jeunesse se révèlent inefficaces ou insuffisants, les règles d'hygiène alimentaire, suivies avec constance, nous donnent le maximum de chances de maintenir notre équilibre, notre tonus et, partant, notre rayonnement.

Mais quelles règles ? Certes, on peut rester perplexe devant la multiplicité des conseils qui sont prodigués à la femme en quête du régime idéal.

Il fut un temps où le régime dissocié faisait fureur : un repas de viande, un autre de féculents, pas de sucre si l'on consommait du fromage... Il fut un autre temps où, pour maigrir, on avalait des tonnes de salades, de légumes, d'aliments qui font masse... Aujourd'hui, on vous offre un petit dé de viande, un petit dé de fromage, on vous défend les fruits...

Comment s'y retrouver dans ce maquis de prescriptions contradictoires ?

En écoutant la voix du bon sens, en ne s'hypnotisant pas sur des détails de régime alors que seule compte la ligne de conduite générale. « Le meilleur régime », dit le docteur Sidi, « consiste à n'en pas avoir ». L'organisme a besoin d'une alimentation variée et, en dehors de quelques cas limités, on se bornera à manger sainement tout en mangeant « de tout ».

Comment se nourrir ?

— A heures régulières d'abord ; à intervalles réguliers ensuite. Le picorage de bonbons, de chocolats en cours de journée n'est pas recommandable. Et non plus, pour celles qui font leur cuisine elles-mêmes, le gaspillage qui, sous prétexte de goûter les plats, fatigue insidieusement l'estomac. Et moins encore les « petits tours au réfrigérateur » ou au garde-manger.

Prenez vos repas dans une atmosphère tranquille et sans chercher à battre un record de vitesse. Mastiquez lentement et bien à fond. Ne vous remettez pas au travail immédiatement après la dernière bouchée avalée. Profitez de la halte du repas pour vous décontracter.

Mangez seulement à votre faim. Nous mangeons toujours trop. Au cours de la dernière guerre (ne parlons évidemment pas de celles qui souffrirent d'une véritable sous-alimentation), beaucoup de femmes, contraintes par les circonstances à restreindre leur régime, ont constaté qu'elles ne s'étaient jamais mieux portées.

Diminuez chaque jour insensiblement votre ration. Ne reprenez pas de pommes de terre sous prétexte de finir votre sauce ni de sauce pour finir vos pommes de terre ; de pain pour finir votre fromage et de fromage pour finir votre pain. Arrivez à cet état d'équilibre qui évite la lourdeur, le gonflement, la torpeur des trop bien nourries.

Mieux vaut faire chaque jour quatre simples repas légers plutôt que deux repas trop copieux. Il est mauvais de surcharger l'estomac et on assimile mieux par petites quantités.

Mangez vos fruits, votre salade, vos légumes crus au début du repas.

Ce choix s'explique par l'ordre de sécrétion des sucs digestifs. Vous assimilerez mieux, vous éviterez ballonnement et somnolence après les repas.

Quelle nourriture choisir ?

Il existe certaines catégories d'aliments favorables à votre beauté et d'autres qui le sont moins.

Une jolie peau — et la peau est le baromètre de notre jeunesse — ne va pas sans un sang riche et pur, qui l'irrigue et le vivifie. Consommez beaucoup de légumes et de fruits qui stimulent le fonctionnement de l'intestin, condition essentielle de santé.

Les bouillons de céleri, carottes, épinards, persil, légumes riches en sels minéraux et notamment en fer et en soufre, pris tous les deux jours par séries de trois semaines, aident à la désintoxication et à l'enrichissement de l'organisme. Des pruneaux secs, mis à



tremper la veille et légèrement édulcorés au miel, absorbés au petit déjeuner, compléteront heureusement la cure.

Selon la saison, cresson, épinards, lentilles, carottes, laitues et surtout oignons, constituent les meilleurs légumes pour l'entretien du teint.

L'oignon cru est une véritable panacée : haché chaque jour dans la salade, mélangé à la tomate ou à n'importe quel aliment, il suffira à lui seul à vous donner un teint de jeune fille. Consommez-le sans remords puisque, après le repas, une pastille de chlorophylle en neutralisera le souvenir.

Vous savez toutes maintenant que, sans vitamines A (feuilles vertes, carottes, choux-fleurs, citrons, oranges, bananes, lait...), votre peau serait sèche et épaisse, vos yeux ternes et moins perçants ; que les vitamines B (germe et cuticule des céréales, légumineuses, levure de bière) équilibrent votre système nerveux et endocrinien, empêchent, entre autres, la chevelure de blanchir et de se raréfier ; que la vitamine C (citrons, oranges, tomates, cresson, persil, salade) vous rend plus résistante, prévient les caries dentaires ; la vitamine PP (viande, poisson, lait) entretient votre jeunesse cellulaire en favorisant l'oxygénation des cellules, etc.

Les vitamines sont particulièrement abondantes dans l'écorce des fruits, la peau des légumes.

N'épluchez pas vos légumes avec des instruments métalliques. Les végétaux s'oxydent au contact du métal et per-

MADemoiselle "POPULAIRE" SE RENSEIGNE

dent une partie de leurs vertus. Utilisez des couteaux en plastique ou des instruments inoxydables (couteaux, hachoirs, râpes, presses). N'effectuez qu'un épluchage superficiel, qui conservera les propriétés essentielles des produits tout en respectant les règles d'hygiène.

Lorsque vous consommez les légumes cuits, n'oubliez pas que le mode de cuisson à la vapeur ou à l'étouffée, dans un faitout à double fond, par exemple, est le plus recommandable, car il laisse subsister le maximum de sels minéraux.

Mais consommation régulière ne signifie pas consommation exclusive. L'alimentation doit être avant tout équilibrée et comporter en justes proportions, outre les végétaux, viande et poisson, laitages et fromages, corps gras, sucres.

Répudiez la triste pesée des côtelettes

Ne vous astreignez surtout pas à peser vos côtelettes, à mesurer vos verres d'eau, à calculer vos calories. L'idée fixe de ne pas vous écarter d'un standard de régime, si excellent soit-il, vous donnera plus de rides que l'abandon euphorique qui doit présider à tout repas profitable. Laissez-vous aller sans arrière-pensée à la joie de vivre, de vous nourrir, de vous sentir en bonne santé, donc épanouie.

Mangez sans calcul ni remords ! Dès le matin au réveil, dites-vous : « Dieu, qu'il est agréable de boire ce bon café chaud, de manger ces excellentes biscottes ! » Lorsque vous prenez la décision de faire un « extra » et de remplacer votre oeuf coque du soir par un homard thermidor, ne vous torturez pas à penser : « J'ai eu tort, je n'aurais pas dû ! » Se faire de la bile, du mauvais sang, n'est pas une expression figurée : littéralement, à vouloir suivre un régime strict, on « s'empoisonne » ; et chacun sait que la bile n'a jamais donné le teint frais ! Quand on est contrarié, « ça ne passe pas » ; quand on est satisfait, ça passe et ça profite.

Mangez régulièrement, lentement, galement et... modérément, voilà le meilleur des régimes de beauté.

Le cauchemar d'Ingrid

Le cauchemar d'Ingrid Bergman se renouvelle tous les vendredis, et se prolonge jusqu'au dimanche soir. Ce sont les jours pendant lesquels Rossellini peut téléphoner pour demander à voir ses enfants. Ce n'est pas Ingrid elle-même, mais la gouvernante italienne, Mme De Montis, qui assure le contact avec Rossellini, dans cette étrange situation familiale, née dans une flambée de passion au Stromboli, éteinte à Rome, et obligeant aujourd'hui tous les protagonistes à vivre en terre étrangère, à Paris.

Partiellement, tout au moins. Car Rossellini demeure aussi instable et voyageur que par le passé : une partie de la semaine à Rome, une partie à Paris où l'attend patiemment Sonali Das Gupta.

La crainte d'Ingrid de se voir enlever ses enfants s'est accrue pendant le voyage triomphal qu'elle vient de faire aux Etats-Unis, où elle a revu, pour

la seconde fois depuis leur séparation, sa fille aînée Jenny.

Ceux qui la voient fréquemment la disent profondément changée, et marquée par sa lutte intérieure. Très sensible, elle ne peut pas ne pas souffrir de la mélancolie des trois enfants, et



elle sait que si Rossellini les emmenait en Italie, elle ne pourrait aller les rechercher, car là-bas elle risque d'être arrêtée pour bigamie, son mariage avec Rossellini n'étant toujours pas annulé dans ce pays.

● Vues d'ensemble

Avez-vous déjà regardé un peintre en train de travailler « sur le motif » ? Debout devant son chevalet, il lui arrive souvent de s'en éloigner pour prendre, clignant de l'oeil et penchant la tête de côté d'autre, une vue d'ensemble de son oeuvre, parfois aussi de son modèle. S'il restait constamment appliqué à peindre détail après détail cet ensemble finirait par lui échapper.

C'est ce qui arrive parfois aux femmes qui s'improvisent décoratrices de leur intérieur. Enchantées de cent détails, elles oublient de contrôler l'ensemble, et sont toutes dépitées quand, le dernier clou planté et le dernier coussin mis en place, elles constatent que l'effet général n'est pas du tout celui qu'elles attendaient. Chaque meuble considéré séparément est fort agréable à voir, chaque bibelot aussi, les tissus, les tapis, sont séduisants, mais tout cela ne parvient pas à créer « un ensemble ».

Le même résultat se manifeste quelquefois en matière de toilette. Avec une jolie robe, un joli chapeau, de jolis accessoires et de beaux bijoux, on n'obtient pas un ensemble satisfaisant. Parce que les femmes se laissent trop volontiers tenter par le détail. Parce que, aussi, elles ne voient pas clairement qu'une oeuvre réussie est faite au moins autant de suppressions que de réalisations. L'harmonie naît essentiellement de la sobriété et de la simplicité. Trop d'éléments entassés nuisent à leur réciproque mise en valeur. Une seule note dominante, même, si elle est exagérément répétée, se perd dans la confusion.

Il faut notamment garder ceci présent à l'esprit pour employer de façon satisfaisante les beaux tissus d'ameublement à grands motifs, si fort à la mode : ces reps de coton en grande largeur ne sont pas très coûteux, et ils sont si frais, si attirants, si solides aussi, et si bien lavables, que la tentation est grande d'en abuser.

La mode qui permet de peindre ou de tendre de façons différentes les quatre murs d'une pièce facilite les effets de contraste qui doivent opposer des surfaces unies à des surfaces décorées. Un divan couvert de tissu fleuri s'appuiera à un mur teinté, uniformément, de la couleur du fond de ce tissu, ou, s'il est sombre, d'une couleur claire qui le fera ressortir vigoureusement. Un divan ainsi recouvert, surtout s'il est important, suffira dans une pièce de dimensions moyennes : ce serait une erreur que de donner à des fauteuils des housses semblables à la sienne. Ces notes de rappel ne seraient heureuses que dans une très grande pièce, où le recul nécessaire serait institué de lui-même par les distances séparant les meubles les uns des autres.

Si l'exéguité des lieux fait que le divan en question touche à la fenêtre, il vaudra mieux, encore, que les doubles rideaux de celle-ci ne soient pas du tissu dont sa housse est faite, ou, plutôt ne soient pas imprimés comme elle. L'oeil ne distinguerait pas assez nettement où commencent les plis des rideaux et où finissent ceux des voilants de la housse : le rapprochement créerait la confusion.

Bien entendu il ne faut jamais non plus mélanger deux modèles de tissus imprimés — à moins d'être une virtuose de la décoration, à laquelle toutes les hardiesses du génie sont permises. Le choix peut être difficile et cruel entre cette lourde cotonnade d'un bleu délicat où ressortent de naïfs bouquets de jonquilles, cette autre dont le fond crème fait si bien « chanter » des brassées de tulipes multicolores, et cette troisième, d'un rose si pâle, que parsèment des brassées de feuillages d'automne. Il ne s'agit pas d'ouvrir une boutique de fleuriste, mais bien de donner à une pièce ce que l'on demande en général au cadre où l'on vit : un aspect à la fois gai et reposant.

Bien entendu tout ceci s'appliquerait pareillement à des tentures à dessins géométriques, aussi bien qu'à tout élément de décoration abusivement multiplié, qu'il s'agisse de fer forgé, de miroirs, de lampes, voire de tableaux aux murs. Quand nous sommes en train de renouveler le décor d'une pièce, sortons-en de temps en temps pour aller nous changer les idées, puis, avant d'en rouvrir la porte, fermons les yeux un instant pour les ouvrir brusquement et tâcher de capter, si fugitive qu'elle soit, l'impression d'ensemble avec le recul nécessaire, avant que tous les objets ne se résolvent en une infinité de détails. Cette impression, ne l'oublions pas, c'est celle qu'auront nos visiteurs, et elle leur livrera beaucoup de notre personnalité. Une pièce même petite, mais au décor bien équilibré, apparaîtra plus spacieuse et surtout plus paisiblement harmonieuse qu'un vaste salon qui ressemblerait trop à un garde-meubles bien garni : même si notre vanité de créatrice jointe à l'habitude ne nous le fait par percevoir consciemment, notre inconscient souffrirait de ces surcharges.

J. GAUVAIN

● Antiféministes américains

Depuis que l'on nous prôlait une révolte du pauvre mâle brimé américain, cela devait bien arriver. Sous l'appellation du parti du Taureau et

de l'Elan, une nouvelle organisation politique vient de se créer aux Etats-Unis, dont le but avoué est la lutte contre le vote des femmes.

Jusqu'à présent, il faut bien le dire, ce nouveau parti ne comporte qu'une douzaine de membres, éditeurs, producteurs et écrivains. Mais ils sont sûrs d'être bientôt très nombreux. Ils reconnaissent aussi que le mouvement est un peu tardif, mais qu'il offre encore de grandes possibilités.

A l'heure actuelle, les pays où la femme n'a pas encore obtenu le droit de vote sont : l'Afghanistan, l'Iran, l'Irak, la Jordanie, la Lybie, le Liechtenstein, le Paraguay, San Marin, l'Arabie Séoudite, le Yémen et la Suisse.

Le « parti » estime que son action devra fortement se concentrer sur la Suisse, où les femmes commencent à protester énergiquement contre un ostracisme qui fait d'elles les seules habitantes d'un grand pays d'Europe à ne pouvoir voter.

Les pays qui ont cédé récemment aux pressions féminines sont le Népal, le Laos, le Chili et le Cambodge. Un cas d'exception est le Soudan, où les femmes n'ont pas le droit de vote, mais où elles peuvent assumer des fonctions politiques.

● « Survivre »

Préoccupation instinctive chez tous les animaux, raisonnables ou non, la survivance à certains points de vue purement défensifs, semble avoir été relégué au second plan par la civilisation.

L'homme peut se sentir relativement protégé par tous les progrès atteints à l'échelle technique. Toutes les activités de la science, et cela dans tous les domaines, sont à son service et peuvent lui créer l'illusion de la sécurité. Mais il est indéniable que le meilleur agent de cette sécurité c'est encore lui-même.

Lors de la récente entrevue dont il me gratifiait, le Dr Armand Gratton, diabétologue hautement reconnu par sa vaste expérience, vice-président de l'Association du Diabète de la Province de Québec, confirmait cette opinion, tout particulièrement dans le cas de l'homme atteint du diabète.

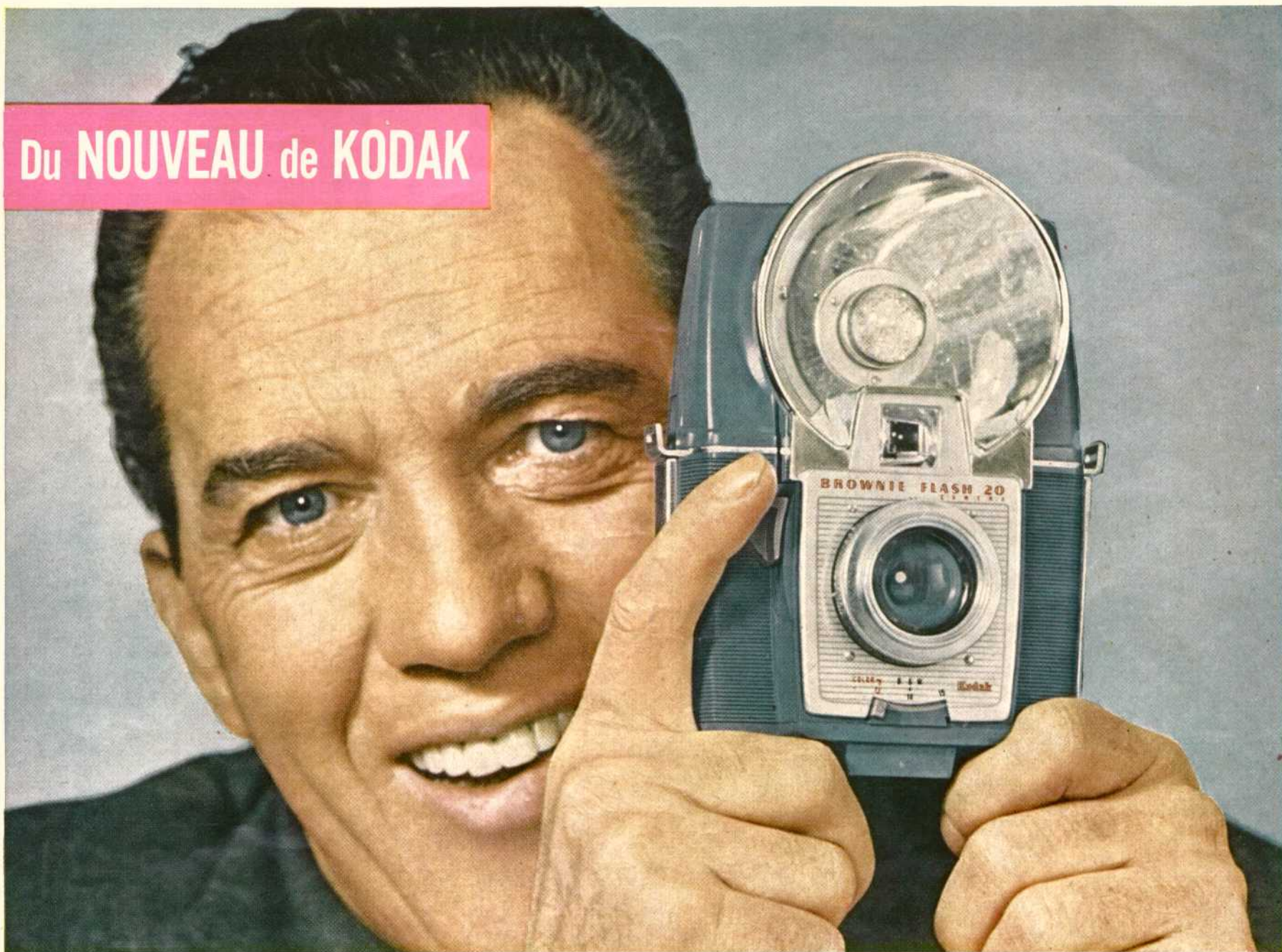
Il semble certain que l'éducation du public au sujet de cette maladie soit l'une des phases les plus importantes à franchir dans la lutte contre ce mal. Et s'il a déjà été dit que tout être bien portant est un malade qui s'ignore, il semble bien que le dicton soit tout spécialement adaptable au diabétique.

Ne causant aucune douleur pouvant donner l'alarme, le diabète peut accomplir des progrès néfastes chez un être apparemment très sain, mais qui a négligé de visiter un médecin de façon régulière, et de ce fait, demeure ignorant des conséquences qui l'attendent, telles que : cécité, gangrène, trombose cardiaque ou cérébrale, néphrites.

Quoique sa cause spécifique demeure inconnue, il a été constaté que le diabète peut être héréditaire ; il semble même qu'il apparaisse 20 ans plus tôt à chaque génération, ce qui pourrait expliquer le grand nombre de dia-

[Lire la suite page 12]

Du **NOUVEAU** de KODAK



Nouvelle Camera Brownie Flash 20 à viseur télescopique vous permettant de viser et de déclencher vite. Flashholder à même. Seulement \$15.95.

D'après Ed Sullivan...

“Les nouvelles Caméras Brownie ‘20’ vous donnent de meilleures photos... avec la facilité des Brownie!”

Maintenant, vous pouvez prendre de superbes photos de près... photos de groupes... paysages... instantanés en couleurs... diapositives en couleurs... toutes les photos qui, auparavant, étaient difficiles à prendre.

Voici une autre “innovation” des créateurs de la photographie facile. Les nouvelles Caméras Brownie modernes qui prennent des photos parfaites comme vous en voyez dans les magazines... et vous permettent de les prendre facilement, dès le début!

C'EST FACILE de prendre des instantanés brillants en noir-et-blanc... des instantanés réalistes en couleurs... des diapositives étincelantes en couleurs!

C'EST FACILE de prendre des photos bien claires par temps ensoleillé... nuageux... et à l'ombre!

C'EST FACILE de prendre de superbes photos de près... photos de groupes... paysages éloignés!

C'EST FACILE de prendre des clichés au flash parfaits!

C'EST FACILE de tenir ces caméras... sans bouger!

C'EST FACILE de s'en servir... enroulement facile du film; pas besoin de regarder le voyant rouge après la première pose... et pas de double exposition!

C'EST FACILE de prendre exactement ce que vous voyez—grâce aux viseurs clairs.

C'EST FACILE de l'acheter. De nombreux marchands offrent des facilités de paiement avec petits acomptes. Voyez donc ces nouvelles Caméras Brownie 20 en démonstration chez votre marchand Kodak, à temps pour prendre des photos cette fin de semaine.



Nouvelle Camera Brownie Twin 20—offre deux méthodes de visée: directe, à niveau d'oeil; et reflex, à hauteur normale, si pratique pour prendre des instantanés d'enfants. \$12.95.



Nouvelle Camera Brownie Reflex 20—vous laisse voir votre image en très grand format avant de déclencher. \$19.95.

Les prix sont sujets à changement sans préavis.

CANADIAN KODAK CO., LIMITED, Toronto 15, Ontario

Kodak
—une marque déposée
depuis 1888

UN AIR DE CONFIANCE



KOTEX and KIMLON are trademarks of Kimberly-Clark Corp.

Une nouvelle découverte qui vous procure une plus grande tranquillité d'esprit

Kotex s'imposa de découvrir une serviette offrant une plus grande protection. Le résultat... fut le nouveau centre Kimlon. Ce nouveau tissu interne remarquable augmente grandement l'absorptivité, vous protège mieux, vous protège plus longtemps... et vous procure une nouvelle sensation de confiance. Et, non seulement la nouvelle Kotex avec centre Kimlon est plus douce, mais elle reste plus douce... et rend ainsi votre confort plus complet.



KOTEX et KIMLON sont des marques déposées de Kimberly-Clark of Canada Limited

Nouvelles serviettes Kotex—le choix de la plupart des femmes.

bétiques chez les tout jeunes et même les nourrissons. De plus, d'après les statistiques, ses progrès deviennent alarmants. En effet, il y a environ 20 ans, on découvrait la maladie dans une proportion de deux hommes contre une femme. Aujourd'hui, on la signale chez trois femmes contre un homme et il est officiellement reconnu que 1.2% de la population en est atteinte. Contre un diabétique qui se connaît, il en demeure encore deux qui s'ignorent.

Trop nombreux sont ceux qui, à tort, considèrent le diabète comme une maladie honteuse et qui, conséquemment, refusent de faire partie de quel-

que façon que ce soit d'un groupement reconnu dont le but est de l'aider et auquel il pourrait aussi apporter un concours utile.

Alarmés par cet état de chose, les médecins de tous les pays particulièrement intéressés aux soins des diabétiques, ont créé des associations susceptibles de grouper, renseigner et rassurer tous ceux qui se savent souffrants de cette maladie, et tenter en même temps de mettre en garde ceux qui l'ignorent.

Nos voisins les Américains ont été les pionniers dans ce domaine puisque leur association a vu le jour il y a 17 ans. En France et en Angleterre, les

associations sont en existence depuis 15 ans, et ici au Canada depuis 10 ans. En outre, une association internationale connue dans toute l'Europe, avec siège à Genève, est établie depuis 5 ans.

Depuis 5 ans aussi, chez-nous, un tel groupement existe. C'est l'Association du Diabète de la Province de Québec, sous le patronage d'honneur de personnalités aussi marquantes que : l'Honorable Arthur Leclerc, M.D., ministre de la Santé de la Province, Dr Charles H. Best, C.B.E.M.D.F.R.S.C., co-découvreur de l'insuline, Dr Marc Trudel, président du Collège des Médecins et Chirugiens de P. de Q. et le Dr Adé-

lard Groulx, directeur du Service de la Santé de la Cité de Montréal.

C'est la seule association reconnue par les autorités médicales et le gouvernement pour la province de Québec.

Cette association composée de médecins et de diabétiques s'est donné pour but tout d'abord de renseigner la population par des conférences et par le truchement d'une revue trimestrielle de magnifique facture et justement nommée *Survivre*.

De surcroît, elle a à coeur le dépistage de la maladie, et pour cela est en voie d'organiser des cliniques mobiles à l'instar de celles employées pour la tuberculose, hâtant de cette façon la régression du mal reconnu comme incurable mais non pas insurmontable.

Car, avec des soins appropriés et une diète adéquate, tout diabétique peut maintenant suivre un cours de vie normale et prolongée.

Elle ambitionne également de promouvoir l'intérêt du gouvernement pour l'obtention de traitements gratuits à l'insuline pour les nécessiteux, tel qu'il est établi dans les autres provinces du pays.

Elle maintient aussi, durant le mois d'août, un camp spécial pour enfants diabétiques, dans le cadre splendide de nos Laurentides, près de Morin Heights.

Il est de toute évidence qu'elle est digne de l'intérêt de tout citoyen consciencieux et quiconque y apportera un support efficace, soit en partageant ses activités soit en y contribuant de ses moyens, découvrira peut-être, non sans surprise, que directement ou indirectement il est appelé à s'aider lui-même en aidant autrui.

Toute personne désireuse de se renseigner plus complètement peut communiquer avec le secrétariat de l'Association à 100 est, Notre-Dame, ou signaler UN. 1-2952.

MARILLA PAYETTE.

● Noblesse et froufrous

Le grand mariage de la saison, en Italie, est celui du marquis Emilio Pucci et de la baronne Cristina Nannini di Casablanca. A ce très noble mariage qui unit une vieille famille de la noblesse florentine à une non moins ancienne et richissime maison romaine, il y avait un certain nombre de vedettes de cinéma, et de gens qui ne furent pas invités au bal très select des Pallavicini.

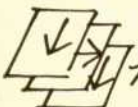
Car Emilio Pucci est le Christian Dior italien. C'est lui qui le premier a fait de la haute couture italienne une redoutable concurrente de celle de Paris. Grand seigneur, il envoie chaque année à Noël une ravissante pochette imprimée à tous ceux qui, ne fût-ce qu'une fois et de la manière la plus vague, ont eu des rapports avec sa maison. Ce qui représente un certain nombre de pochettes, si l'on songe qu'il a des « boutiques » à Capri, Rome, Florence et New-York.

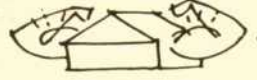
Les nouveaux époux se connaissaient à peine lorsqu'ils décidèrent de se marier. Mais les mauvaises langues de Rome, qui parlent d'un mariage d'intérêt, n'ont pu décider si la balance penchait d'un côté ou de l'autre : le marquis est riche et possède le plus beau palais de Florence. Sa jeune femme lui a apporté une dot considérable. Elle a pris de bonnes résolutions :

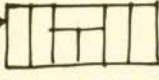
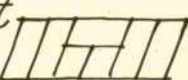
— Je deviendrai la *first-lady* de la société internationale.

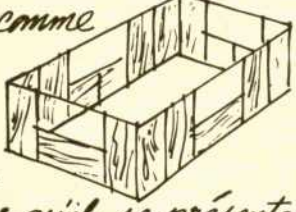
Son mari semble s'être fait des illusions en déclarant de son côté que sa femme allait l'aider dans ses ateliers...

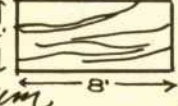
Pourquoi le contreplaqué de sapin rend la maison plus rigide et plus étanche, et rehausse la valeur de revente.

Qu'est-ce qui rend le contreplaqué de sapin si fort? Les placages minces provenant de billes choisies de sapin Douglas  sont assemblés en croisant le grain  puis en les pressant à chaud en une variété d'épaisseurs et de catégories avec une colle imperméable (vous pouvez faire bouillir  le contreplaqué de sapin dans l'eau sans qu'il se sépare). Cette construction  à lamelles croisées donne un contreplaqué de sapin ayant une grande stabilité dans toutes ses dimensions.

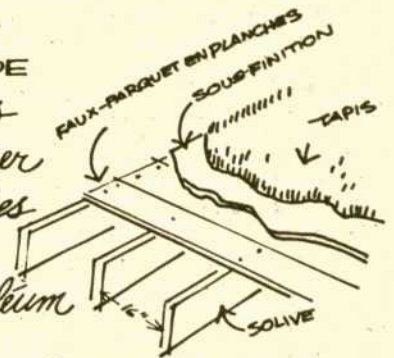
La plupart des matériaux de finition n'ajoutent pas de résistance réelle à une maison. Ceci signifie qu'une maison bien construite doit avoir une construction forte intégrale avant que les matériaux de finition soient posés. C'est ce que le revêtement en contreplaqué de sapin fait... il renforce tout en revêtant ... il donne des muscles à la maison.

Murs... Poussez sur les pans de mur ici  et ils se déforment comme ceci  mais c'est le contraire, s'il est revêtu avec des grands panneaux rigides de contreplaqué de sapin (ceci s'appelle "résistance à la déformation longitudinale") .

Assemblez une maison comme ceci  avec un revêtement en contreplaqué à colle imperméable: et il y aurait moins d'occasions qu'il se présente des fissures dans l'enduit après que vous serez installés.

AUSSI parce que les panneaux en contreplaqué de sapin sont grands  et couvrent une grande surface moyennant un minimum de joints, vous obtenez une maison plus étanche et exempte de courants d'air, et plus facile à chauffer.

Parquets... L'ANCIENNE MÉTHODE consiste à employer des planches pour le faux-parquet puis de poser une sous-finition sur les planches afin de rendre la surface lisse pour le carrelage ou le linoléum.



LA NOUVELLE MÉTHODE consiste à poser des panneaux en contreplaqué de sapin $\frac{1}{2}$ " comme faux-parquet et sous-finition combinés. Pour le carrelage et le linoléum flexibles, il n'y a pas de meilleure base ni de surface plus lisse que le contreplaqué de sapin. DE PLUS vous pouvez inclure le prix des tapis de mur à mur, dans le coût de la maison pour fins d'hypothèque.

Toits... Parce que le contreplaqué de sapin a une grande surface lisse, vous pouvez y poser des matériaux à toiture de votre choix sans qu'il se produise de dépressions ou d'arêtes qui nuiront à l'apparence de la toiture.

En résumé: Pour obtenir une maison plus rigide, une maison bien construite, une maison de qualité... spécifiez le revêtement en contreplaqué de sapin dont la qualité est contrôlée.

Pour le Japon tout entier l'union du Prince Akihito

L'union du Prince Akihito et de la petite roturière Michiko Shoda restera dans l'histoire du Japon une étape décisive vers une démocratisation de plus en plus poussée. Cela n'a pas été non plus sans provoquer de profonds remous au sein d'un pays dont le modernisme importé d'Occident depuis la dernière guerre n'a jamais tout à fait eu raison de traditions millénaires profondément enracinées.



Le lendemain des fiançailles, 30.000 personnes (des femmes pour la plupart) avaient défilé devant la maison de Michiko Shoda aux cris de « Vive Michiko ». Cela n'empêchait pas le bataillon des ultra-traditionnalistes, au même moment, de vouloir « balayer » la famille Shoda au grand complet. On craignait un assassinat. En hâte, au milieu des joyeux cortèges de Japonais, les policiers établissaient un cordon de gardes du corps autour de la maison des Shoda...

Le Japon déchiré

C'était une dramatique illustration du contraste qui déchire actuellement le Japon entre des traditions millénaires et le bouleversement apporté par les Américains à la fin de la guerre du Pacifique. Entre les ultra-traditionnalistes, qui considèrent toujours la femme comme la servante naturelle de l'homme, et la jeune génération d'avant-garde qui va jusqu'à préconiser la liberté totale de la femme et l'union libre, le Japon cherche sa voie.

Pour les quelque 46.800.000 femmes japonaises, Michiko-la-roturière épousant le futur empereur a représenté plus qu'une rupture sans précédent avec la tradition, et plus qu'une simple affaire de Cour, fût-elle Impériale. C'était l'image d'un changement profond dans l'esprit du pays, dont les femmes ont été les principales victimes, ou les principales bénéficiaires.

Pour des millions de Japonaises, Michiko est devenue le symbole de leur émancipation, ou plus justement de leur lutte pour l'émancipation. Car si la Constitution japonaise garantit aux femmes l'égalité dans le mariage, dans beaucoup de foyers ce sont des mots écrits sur papier sans aucune valeur pratique. Très peu de maris sont disposés à faire sortir leur femme le soir. La place des épouses est au foyer, d'où elles ne doivent pas bouger. Bien entendu, les hommes ne disent pas les choses aussi crûment. Ils allèguent des raisons assez vagues et toujours pareilles : leurs employeurs, pour raisons d'affaires, les obligent à assister aux réunions dans les maisons des geishas, où la plupart des affaires de la nation sont encore traitées. Chez les geishas, politiciens et hommes d'affaires discutent en buvant du thé selon les rites qui n'ont pas changé depuis des centaines d'années.

Il y a pourtant des hommes qui n'ont pas les moyens de payer leur entrée chez les geishas.

— Vous croyez que ceux-là au moins rentrent chez eux le soir ? Pas le moins du monde, disait une jeune étudiante indignée. Ceux-là restent en ville, solitaires ou entre hommes, dans des bars, devant une unique consommation qu'ils font durer le plus longtemps possible. Et pourquoi ? Parce que d'ailleurs la femme japonaise moyenne mourrait de honte si son mari rentrait à sept heures du soir : cela ferait courir le bruit chez les voisins qu'il n'est qu'un petit employé de rien du tout...

Il n'est pas rare non plus de voir une jeune Japonaise accueillir son mari le soir à genoux, dans un profond salut qui lui fait presque toucher le sol de la tête. Cette même jeune femme a pourtant passé sa journée à nettoyer sa maison avec un aspirateur ultra-moderne, et fait cuire les repas dans une cuisinière électrique.

En réalité l'occupation américaine a été pour le Japon un trop brusque passage des coutumes moyen-âgeuses au monde moderne. Les réactions dans les deux sens ont été violentes. Il n'y a pour ainsi dire pas eu de transition. Du jour au lendemain, en 1949, les Japonais apprirent que leur Empereur n'était plus un dieu, qu'il n'y avait plus de titres de noblesse, que la femme était l'égale de l'homme. Du jour au lendemain, l'Empereur Hirohito, que nul n'avait le droit de regarder en face jusque-là, apprenait à visiter les usines, les chantiers, à marcher dans les rues à visage découvert et en vêtements européens.

Cet homme timide, habitué à l'adoration respectueuse de son peuple et au secret de son palais, s'efforçait de trouver en public une contenance qui ne soit pas trop majestueuse, et ne trouvait que des gestes raides et maladroits. Un empereur étrangement déchu, à l'époque, que Hirohito, chassé de son palais en ruines, condamné comme beaucoup d'autres à accepter l'hospitalité d'une maison ordinaire au milieu des bâtiments bombardés. Il allait en habit recevoir les instructions du Général MacArthur qui, lui, était en manches de chemise. Tel quel, il était comme Empereur, et pour beaucoup de Japonais, toujours le dieu fils du Soleil.

semblait plus se préoccuper du vieil « Onna-Daikagu », le centenaire Livre de la Sagesse de la Femme.

— L'Épouse Japonaise n'a pas besoin de religion, disait entre autres le Livre : son mari est son seul Ciel...

Un Ciel fait des Trois Obéissances : obéissance au père avant le mariage, au mari ensuite, au fils en cas de veuvage. La femme devait rester au foyer et donner des enfants à son mari, de préférence des fils. Son rôle se bornait là. Le reste du temps il lui fallait lutter subtilement, et sans grande efficacité, contre les geishas, les concubines et autres. C'était l'époque où une fille était louée pour sa piété filiale si, pour subvenir aux besoins de ses parents, elle se livrait à la prostitution.

Un mariage "arrangé"

Pour beaucoup de femmes, Michiko Shoda est devenue le vivant symbole de l'émancipation féminine, pour beaucoup d'hommes traditionnalistes, elle est devenue le symbole d'un Japon moderne féroce haï.

Les familles « hazoku », c'est-à-dire nobles, n'ont pas été les seules à manifester leur désapprobation devant le choix du Prince Akihito. D'autres hommes, et qui ne pouvaient d'aucune façon se targuer d'avoir des quartiers de noblesse, ont été scandalisés devant un mariage qui ne semblait pas avoir été « arrangé ». Le Conseil Impérial a démenti :

C'était un pieux demi-mensonge : Michiko figurait bien sur la toute première liste, mais son nom avait été rayé presque aussitôt. Il fallait pourtant cette demi-vérité pour calmer les

— Le Prince appose son sceau sur la démocratisation du Japon, renchérisaient les journaux japonais.

Les Japonais de la vieille école, les vieillards, les « sages » avaient néanmoins hoché la tête, sans commentaires. On ne discute pas le descendant d'Amaterasu, la déesse du Soleil. Ces hommes se sont en outre sentis un peu dépassés par un Japon qui se découvrait un nouveau visage. Dans les campagnes, on ne comprenait pas très bien. Les paysans sont attachés à tous leurs vieux symboles en même temps qu'à leur terre, ils avaient quelques difficultés à admettre que leur dieu puisse s'unir avec une simple mortelle.

C'est pourquoi l'idylle a mis longtemps à mûrir. Ou plutôt le jeune prince a mis longtemps à préparer le terrain. Cette rupture de la tradition pouvait soulever dans tout le Japon les plus virulentes tempêtes de protestation.

En échangeant les balles

Pendant l'été 1957, le Prince alla passer, comme il est d'usage, ses vacances à Karuizawa, la grande ville d'eau japonaise, au pied du volcan Asama. C'est une ville tranquille, en pleine forêt, sous les parasols des pins centenaires. L'amateur peut découvrir des espèces rares d'oiseaux aux couleurs les plus flamboyantes. C'est un endroit que recherche la meilleure société japonaise pour échapper à la fournaise de Tokyo l'été.

Le Prince est un jeune homme d'aspect fragile, aux traits fins, qui parle parfaitement l'anglais et le français, mais qui est surtout amoureux de la nature et des jeux de plein air. Cette année-là, il fréquentait avec assiduité les courts de tennis. Il joue bien d'ailleurs, en souplesse. Mais il est aussi un excellent cavalier, et peut passer des heures seul, au volant de sa petite voiture personnelle. Cette année pourtant, il tint peu le volant, et ne monta pas à cheval. C'est au tennis qu'il consacra ses heures de vacances.

Le jeune Prince a rapporté quelques idées neuves sur sa liberté princière de son voyage en Occident. Le protocole à Karuizawa en est d'autant plus libre. Le Prince peut affronter sur le court de parfaits inconnus qui n'oseraient jamais franchir les portes de son palais. Ce jour du mois d'août, une jeune fille élancée, en jupe plissée blanche, intriguait l'entourage par son air de dignité innée :

— Qui est-ce ?

— Shoda, Michiko.

— Et qui est-elle ?

— La petite Antiope. C'est ainsi que l'ont surnommée ses anciennes condisciples en classe, tant elle a la course légère et les mouvements vifs.

— Et à part ça, qui est-elle ?

— Oh ! c'est seulement la fille du président de la compagnie meunière Nishin...

Cette parfaite inconnue fut ce jour-là mitraillée par les objectifs photographiques. Le Prince joua avec elle

par GILBERT MARCEL

Mais beaucoup d'autres Japonais acceptaient aussi sans condition tout ce qui était américain, puisque les Américains avaient gagné la guerre. La liberté de pensée, au même titre que les machines à sou ou l'air conditionné, trouvèrent droit de cité. Toute une génération troqua les kimonos pour les étroits pantalons occidentaux et se mit à écrire des romans d'avant-garde réclamant les « mariages d'essai », et les libertés les plus révolutionnaires. Pour les anciens, les jeunes filles d'alors ne valaient guère mieux que les « sutorippu » (encore un apport américain) : les strip-teaseuses.

Les Japonais, les hommes, connurent des moments de profonde consternation : d'un seul coup leurs femmes se mettaient à piétiner les sacro-saintes vertus centenaires de la vie japonaise, l'obéissance, la docilité, le silence, la chasteté. Aucune femme ne

esprits d'hommes qui considèrent toujours le mariage comme un solide et solennel lien entre deux familles, et absolument pas comme une affaire d'amour concernant les intéressés.

Le 27 novembre 1958, jour de l'annonce des fiançailles, avait été une révolution. Rompant avec toutes les traditions, le 125ème descendant du dieu Soleil, le Prince Akihito, annonçait qu'il avait librement choisi son épouse, et que cette femme n'avait pas de sang bleu dans les veines. Pourtant des milliers de drapeaux blancs dans les rues, de longs cortèges en fête, des milliers d'ovations, attestaient que le peuple était content, qu'il avait accepté la décision du Prince.

— C'est le triomphe de la jeunesse et de l'amour, qui fait éclater les conventions de la Cour Impériale, déclarait le Ministre des Affaires Étrangères, Aichiichi Fujiyama.

et de la petite roturière Michiko Shoda signifie une véritable révolution

au tennis. On la photographia à ses côtés...

— Je rêve d'une jeune fille svelte, élancée comme un saule, avait dit le Prince depuis longtemps.

Ce jour-là, devant la jeune fille à côté de lui, il resta songeur.

La ronde des prétendantes

Un vieil homme au courant de tout s'inquiétait de son côté :

— Qui est cette Michiko ?

Le vieux docteur Koizumi Shinzo est tuteur de sa Majesté Impériale. Chaque semaine, tôt le matin, il vient donner au Prince Akihito des leçons d'histoire contemporaine.

Le Prince avait été très impressionné, quand il avait été en 1953 au Couronnement de la Reine d'Angleterre, par l'affection du peuple britannique pour la famille royale. Le Dr Koizumi, à 73 ans, avait d'autre part des idées assez précises sur le rôle d'un roi dans un état moderne. Tous deux étudiaient ensemble *L'Histoire du règne de George V*, comme un excellent exemple de monarchie constitutionnelle.

Mais ce matin-là, le vieillard avait d'autres idées en tête. Le Prince Akihito allait avoir 25 ans le 23 décembre 1959. Or une règle impériale veut que l'héritier se marie avant 25 ans. Marier le jeune Prince, et assurer une descendance mâle, était devenue la plus grave préoccupation de la Maison Impériale. Depuis mille ans, l'Empereur ne peut choisir son épouse que parmi « les » cinq familles japonaises dont l'histoire se confond avec l'histoire du Japon lui-même. Encore ne la choisit-il pas. On la lui présente pour la première fois le jour des fiançailles.

La petite dizaine de prétendantes « possibles » avait été présentée au Prince, en photographie. C'était déjà une rupture de la tradition. Mais le vieux docteur Koizumi songeait que cette rupture risquait d'aller encore plus loin en voyant le visage réprobateur de son Impérial élève devant ces photographies. L'une avait l'air trop sévère, l'autre un visage « impossible », la troisième une visage trop rond... Il les refusa toutes, les unes après les autres.

La Maison Impériale était désespérée. On comptait chaque jour un nombre grandissant de demandes en mariage. Les Japonais s'inquiétaient. Les étrangers, eux, inventaient de rocambolesques histoires : on parlait d'un mariage avec la Princesse Margaret. A Tokyo, les commerçants étalaient en vitrine leurs plus beaux modèles de kimonos brodés, les traditionnels kimonos de mariage. C'est que le mariage tant souhaité du Prince devait susciter tout un flot d'unions entre les jeunes Japonais : ils choisiraient le même jour que le Prince (le « jour de chance », soigneusement choisi dans le calendrier astral oriental), pour s'épouser.

Et pendant ce temps-là, le jeune Prince décrivait sur un morceau de papier la femme idéale, telle qu'il la voyait...

Le Dr Koizumi trouva le papier, sourit, et n'en souffla mot à personne.

Une jeune fille comme les autres

Puis il entreprit de faire une enquête sur Shoda, Michiko. La jeune fille, si elle n'avait pas de sang bleu dans les veines, se révélait néanmoins d'une très honorable famille : jusqu'en 1872 elle était samouraï, c'est-à-dire appartenait à la petite noblesse d'épée du Japon. Les Samouraï étaient en quelque sorte l'équivalent des chevaliers du Moyen-Age. Le grand-père de Michiko avait fondé un petit commerce de sauce de soja, puis de grains. Finalement il avait fondé une usine à Tokyo que son fils (le père de Michiko) reprit ensuite. La Compagnie Meunière Nisshin représente actuellement une des plus grosses industries du genre au Japon.

— Ce sera difficile à faire accepter, dit le Dr Koizumi, mais enfin...

Il y avait pourtant une objection très grave à cette union avec le Prince Impérial : la famille de Michiko était catholique...

C'est un obstacle à ce point insurmontable que beaucoup des « grandes » familles japonaises se dépêchaient de faire convertir leur fille au catholicisme dès que le Prince semblait leur porter un peu plus d'attention qu'aux autres. Un vieux dicton japonais dit en effet « qu'il n'est pas de pire métier que d'être empereur, sinon d'être impératrice ».

L'Empereur du Japon est en effet le chef spirituel du Shintoïsme, religion officielle du Japon. Que la future impératrice soit choisie sans aucun titre de noblesse, cela provoquerait déjà

de terribles conflits au sein de la Maison Impériale et peut-être du peuple japonais. Mais en aucun cas elle ne pouvait être catholique.

Par chance la jeune fille n'était pas catholique. Elle seule de toute sa famille ne s'était pas convertie. Le docteur Koizumi n'était pas loin d'y voir un signe de la volonté des dieux... Pendant un an, le vieillard favorisa cette idylle secrète, s'ingéniant à déjouer toutes les astuces de la police impériale. Il ne fallait pas que cela se sache. La Maison Impériale attendait fébrilement que le jeune Prince se décide à choisir entre les Tokugawas, Shimadzus ou Kitashirakawa, vieilles familles qui, depuis des temps immémoriaux, ont toujours fourni les Impératrices du Japon. Le jeune Prince allait avoir 25 ans, date limite pour le mariage d'une Prince héritier. Et personne n'avait encore vent de ce qui se complotait dans le Palais entre le vieux tuteur et le jeune Prince. Le courrier du Prince était surveillé, son téléphone aussi. Mais presque tous les jours des lettres d'amour franchissaient la barrière dans les deux sens, insouçonnées, apportées par des messagers secrets.

— Attendez, disait le docteur Koizumi à son élève, attendez d'être le plus près possible de vos 25 ans, c'est votre plus grande chance pour ce coup d'Etat.

Il fallut bien pourtant affronter un jour le Conseil Impérial, formé de dix officiels du palais, précédé par le Premier Ministre Nobusuke Kishi. Plusieurs années auparavant, le Prince,

petit garçon, étudiait les langues et les coutumes de l'Occident dans une classe d'une trentaine de petits Japonais. L'institutrice américaine, qui arrivait directement de Philadelphie, avait posé la classique question aux jeunes garçons : « Qu'est-ce que vous voudriez être plus tard ? » Aux Etats-Unis, on obtient les réponses les plus diverses depuis « Président » à « Homme d'affaires » en passant par « Cowboy ». Le jeune Prince se leva, lui, avec une certaine solennité :

— « Je serai l'Empereur », dit-il.

Le petit garçon qui connaissait déjà si bien sa destinée allait, devant le Conseil Impérial, renverser toutes les traditions millénaires, avec la seule approbation de son vieux tuteur et un mot d'encouragement de son frère : « Gambare » (courage).

« J'épouserai Michiko, dit-il, ou je n'épouserai personne.

Scandalisés, quatre hauts dignitaires du Palais donnèrent leur démission. Mais l'Empereur Hirohito donna finalement son approbation. Le 27 novembre 1958, les fiançailles étaient officiellement annoncées : le peuple répondait par des ovations.

La nouvelle a été diversement commentée. Mais l'Empereur Hirohito, s'il avait d'abord montré quelque réticence (il aurait, dit-on, demandé à Akihito de renoncer au trône Impérial en faveur de son frère cadet), a fini par s'incliner. Tant de changements sont survenus au Japon depuis la fin de la guerre que le choix du Prince ne

[Lire la suite page 27]

Double drame dans les cuisines américaines :

Les maris ne veulent pas manger d'oeufs

Consternation chez les producteurs d'oeufs aux Etats-Unis : chaque Américain n'a mangé que 350 oeufs en 1958, contre 390 en 1951, soit pas même un par jour. Depuis cette date la consommation des oeufs a subi une baisse continue.

La plupart des ménagères, disent les spécialistes des études du marché, ne savent plus faire entrer les oeufs dans leurs préparations culinaires : pour la pâtisserie, elles achètent des poudres où tous les ingrédients — farine, beurre, sucre, oeufs — sont mélangés et dosés d'avance. 37% des femmes américaines reconnaissent qu'elles n'ont jamais fait un soufflé ni une sauce suprême. Toutes ignorent les oeufs au vin. Les jeunes femmes interrogées savent accommoder les oeufs « au plat », « à la coque », « en omelette » ; elles sont passées maîtresses dans l'art de faire durcir les oeufs pour partir en pique-nique. « Si nous servons plus de trois repas à base d'oeufs par semaine, notre mari, nos enfants protestent contre la monotonie du menu », assurent-elles.

Beaucoup de femmes évitent les oeufs « pour sauver leur teint » : elles leur préfèrent les carottes râpées et la laitue.

Aussi les producteurs d'oeufs préparent-ils une vaste offensive publicitaire, avec diffusion gratuite de recettes de cuisine, démonstration à domicile par des pâtisseries et des cuisiniers diplômés, chargés d'enseigner aux ménagères américaines l'art de la cuisine aux oeufs. On envisage même de relever de 20% le taux des oeufs employés dans les recettes des livres de cuisine.

« L'attaque psychologique » portera sur les bienfaits des oeufs pour l'organisme, la croissance, la calcification. Les spécialistes du foie se joignent à la campagne, certifiant que les oeufs, pourvu qu'ils soient très frais, ne peuvent être que bien-faisants.

Mots d'ordre aux dessinateurs d'affiches et aux créateurs de slogans :

« Insistez sur le penchant à la gourmandise qu'a tout être humain normalement constitué — dites que plus il y a d'oeufs dans un mets, plus le régal est grand. Choisissez des couleures tendres, évitez les tons jaunes, démontrez par l'image que l'oeuf est indispensable à la fraîcheur, à la beauté, à la santé des femmes. En un mot, détroniez les vitamines. »

La mode "Populaire"

VIVENT LES VACANCES

par Odette Oigny

Il y a du soleil et dans le mot, et dans la chose... Chaque année, nous sommes tous vraiment heureux de changer, pendant quelques semaines, de vie et d'horizon. Il y a plusieurs façons de prendre des vacances. On peut aller en voyage, au loin, en Europe, par exemple, par avion ou en bateau. On peut, si on a une voiture, faire un long et merveilleux tour de la

Gaspésie, à moins qu'on ne préfère aller tranquillement dans un chalet, au bord de l'eau, se reposer dans le calme et le silence.

Mais de toute façon, il faut, avant de partir, se former un trousseau de vacances aussi pratique que chic. Voici ce que nous allons, aujourd'hui, examiner en détail.

Si vous partez en voyage

Vous n'ignorez pas que le poids des bagages compte pour beaucoup, si vous avez décidé de prendre l'avion. Il faudra donc que ce que vous emportez soit réduit au strict minimum si vous ne voulez pas prendre le risque onéreux de payer de l'excédent.

Et d'ailleurs, c'est un fait, on em-

"Corvette" est un ensemble de plage et de bateau en popeline de coton blanche. La marinière est bordée de galons orange et bleu. Un grand sac orange en tissu éponge est garni des mêmes galons. C'est une création Boutique Christian Dior.

porte toujours trop de choses. Sans songer que si on va dans les pays où les magasins sont riches et nombreux, on peut toujours se procurer ce qui nous manque.

Dans votre valise-avion mettez : trois parures de nylon et six paires de bas, plus un pratique kimono ou cache-poussière de nylon avec des pantoufles genre mule qui ne tiennent pas de place.

Vous partez avec un costume tailleur et un manteau. Ceci est absolument indispensable. Et plus le manteau sera léger et confortable, mieux ce sera. Emportez aussi quelques petites jupes de fantaisie, des blousettes légères, une robe habillée et c'est tout. Chaussez-vous confortablement car en voyage, on marche, si on veut vraiment voir quelque chose.

Examinons maintenant le détail. Les parures de nylon se composeront d'une culotte, d'un jupon-combinaison et d'une robe de nuit. Blancs ou de couleur, à votre gré. J'insiste sur le nylon parce qu'il ne demande pas de repassage et se lave si facilement que vous pouvez l'entretenir dans votre chambre d'hôtel. Même chose pour les bas. Six paires ne sont pas superflues. Choisissez-les de bonne qualité et plusieurs de même couleur, pour en refaire une paire si un bas vient à craquer.

Votre tailleur peut être en lainage, il peut aussi être en tweed de rayonne et de couleur pratique, dans les tons de beige ou de brun pour pouvoir s'allier à presque tous les autres tons. Le gris est aussi fort à conseiller. Puis vous choisirez un manteau de mohair ou de lainage léger. Vous pouvez le porter sur votre tailleur et sur vos robes ou jupes et blouses. Munissez-vous d'un sac pratique, afin d'avoir toujours sur vous votre passeport et vos autres papiers.

En bateau

Votre trousseau, si vous voyagez en bateau, pourra être moins succinct. D'ailleurs, il ne faut pas oublier qu'à bord les grands transatlantiques, on s'habille beaucoup, surtout le soir. Peut-être ne ferez-vous pas une traversée de luxe en première classe. N'importe. En classe intermédiaire, on s'habille aussi, car les distractions ne manquent pas pendant les cinq ou six jours que dure une traversée océanique.

Avez-vous une idée de la vie à bord ? Le matin, évidemment, on porte

Voici un joli ensemble formé d'un pantalon de gabardine noire de ligne fuselée avec vrai chemisier masculin en popeline de coton. Chapeau de paille naturelle et tresse de corde. Bottillons de daim fauve. Chez Ogilvy's de Montréal. (Photo Marcel Cognac.)



le costume le plus simple qui soit : une jupe de tweed, un chandail avec un cardigan ou une blouse tailleur. On joue aux différents jeux de plein air qui demandent autant pour le confort que pour l'équilibre des souliers plats.

L'après-midi, si vous allez au cinéma, vous pourrez porter une charmante petite robe d'été, assez élégante pour que vous puissiez la garder pour le thé de cinq heures.

Mais passé cette heure, vous devrez vous habiller, pour la soirée dans le salon où on joue à divers jeux et où surtout, on danse.

Le meilleur conseil que je puisse vous donner est de vous faire faire, avant le départ, une jupe de faille ou de taffetas, assez ample, noire, que vous porterez avec des blouses plus ou moins habillées ou avec des bustiers. Si vous avez une belle fourrure, une étoile de vision par exemple, ce sera le moment de la porter.

Une jeune fille sera aussi très gracieuse avec une robe de point d'esprit noir ou de couleur pastel, sur fourreau assorti. Une jeune femme portera avec chic une robe de dentelle, qu'il s'agisse d'une grosse dentelle genre guipure ou d'une impondérable Chantilly.

Vous porterez aussi vos bijoux, qu'ils soient vrais ou de fantaisie. En somme, une traversée océanique est l'équivalent de la vie dans un grand hôtel. Il faut donc se prémunir.

Si vous allez à Gaspé

Vous pourrez entasser dans le coffre de votre voiture tout ce qui convient à un séjour à la campagne et à la plage. Vous n'oublierez pas un bon manteau et des lainages, en prévision des soirées fraîches. Et parlons donc des costumes de bain tels que nous les voulons cette année.

Vous avez dû voir, en allant dans les magasins, que rares sont les deux pièces, à plus forte raison les bikinis. N'en portent que celles qui ont décidément des goûts spéciaux. Les costumes de bain de cette année sont tous du genre une pièce, c'est-à-dire très corrects. Ce qui ne les empêche pas d'être très seyants et chics.

Il faut dire aussi qu'ils sont faits de matériaux nouveaux tout à fait étudiés pour les besoins de la nageuse ou de celle qui prend, sur la plage, des bains de soleil.

Il y a beaucoup de tissus élastifiés, qui permettent au costume de bain de bien mouler le corps tout en laissant toute latitude aux mouvements. La plus haute fantaisie est permise. Nous voyons des costumes de bain unis, c'est entendu, mais aussi rayés, imprimés, fleuris. C'est à nous de choisir celui qui nous va le mieux. Les couleurs les plus vives alternent avec le noir, toujours si chic et tellement amincissant et le bleu marine qui a les mêmes qualités.

Les enfants

Les vacances, c'est pour nous, bien sûr, et nous les avons bien méritées, après avoir travaillé pendant onze mois d'affilée. Mais c'est aussi pour les enfants une période de bonheur et de délassément pendant laquelle ils font, pour l'année à venir, le plein de bon air et de santé.

Le trousseau de vacances des enfants est des plus simples et c'est tellement mieux ainsi. Rien de fragile, rien de salissant. D'ailleurs, garçons et filles portent le bleu-jean, base même de leur costume de jeu, avec des chemisettes ou de petits chandails de coton, les pratiques chemises «T». Si vous les laissez jouer au bord de l'eau, vous trouverez dans les magasins des modèles parfaits de costumes de jeu, tous lavables, tous gais, à cause de leurs

vives couleurs ou de leurs imprimés fleuris ou à motifs divers.

Chaussez les enfants d'espadrilles à semelle de corde ou de sandales, c'est à votre gré. L'important est que la chaussure les protège suffisamment pour éviter les petites blessures causées, au bord de l'eau, par les pierres ou les débris de coquilles. Si le soleil est vraiment vif, vous pouvez leur faire porter un de ces amusants chapeaux de paille qui prennent les formes les plus drôles, ce qui les rend encore plus attrayants. Prévoyez toujours des lainages et pour le dimanche, une petite robe de cotonnade et un costume soigné.

Plein été

Il fait beau, il fait chaud. C'est vraiment par goût que nous recherchons les tissus légers parmi lesquels le nylon tient une si large part. Toutefois, il ne faudrait pas passer sous silence, cette année surtout, les adorables tissus mélangés, qui associent le nylon ou toute autre fibre synthétique au coton. Pas n'importe quel coton. Le plus beau, le plus fin, celui qui présente les plus longues fibres. Ces harmonieux mélanges donnent des tissus qui se prêtent à tout ce qu'on leur demande : impressions, teinture, (qui ne déteint pas au lavage), plis permanents, tout ce qui nous donne à la fois le chic et le pratique. Car enfin, on ne va pas en vacances pour travailler encore plus qu'en ville dans le courant des jours ordinaires, n'est-ce pas ?

En plein été, on a aussi le goût des couleurs claires. On aime surtout les imprimés de tons vifs sur fond blanc ou coquille d'oeuf, rose très pâle, bleu ciel, jaune ou beige miel.

La gentillesse, la raison de la mode estivale nous permettent, quelle que soit notre taille, d'être élégante. En effet, il n'y a, cette année, pas la moindre extravagance. Les robes sont féminines. Elles ont des encolures sages, mais très seyantes, de petites manches, une taille à sa place et les jupes sont assez amples pour permettre le mouvement. La longueur est question de goût et chacune porte les siennes comme elle l'entend. Il faut tout de même admettre que les jupes sont plus courtes que longues.

Et chaussez-vous de blanc. Les souliers blancs vont avec tout et sont si frais et aimables à porter. De plus, à cause de la qualité des nouveaux cuirs, ils s'entretiennent facilement.

Vos produits de beauté

Bien sûr, en vacances et où que ce soit, vous emporterez vos produits de beauté. Savez-vous que maintenant, on comprend plus que jamais que les meilleurs d'entre eux sont ceux que la nature met à notre portée ? Si vous n'êtes pas allergique aux fruits, faites-vous, une fois par semaine, un masque aux fraises fraîches. Et toutes, sans exception, peuvent demander un teint de fleur au simple et brave concombre qui pousse dans tous les jardins et dont le suc est un idéal produit de beauté. Et non seulement vous vous servirez des fruits et des légumes pour votre visage, mais vous en mangerez aussi en quantité, crus ou cuits et vous verrez, à mesure que votre cure de produits naturels (où vous éviterez les viandes lourdes et les graisses) avancera, vous vous trouverez en parfaite santé avec un teint clair, exempt de tout ce qui pouvait vous causer des ennuis, boutons, dartres, etc.

Vivent les vacances. Nous en avons toutes besoin. Tirez des vôtres le meilleur parti possible. Un bel été, c'est une telle bénédiction ! Mais ne faites pas d'imprudences... Ce serait dommage de commencer les vacances dans la joie pour les finir dans le deuil... Bonnes vacances !...



En principe, les costumes de bain ont cette année dit adieu aux deux-pièces. On en trouve tout de même quelques-uns encore. La preuve, c'est que Nettie Rosensteins, de New-York, propose celui-ci. Mais tout à côté, elle place le costume de bain 1959, fait de lainage élastique rayé, muni d'un panneau drapé et comportant une seule épaulette. — Ci-dessous. Les quadrillés sont si à la mode cette année qu'on les retrouve jusque sur les costumes de plage, de jeu et de bain. A gauche, voici un costume de "mousse de mer", c'est-à-dire de mohair brossé à larges carreaux de différentes couleurs. Le dos est très décolleté. A droite, c'est aussi un costume de "mousse de mer" d'une seule pièce et garni de gros boutons de nacre. Ce sont des modèles américains signés Woolknit et Westwood Knitting.



LA MODE....

● Pour le confort des pieds féminins : un grand bottier parisien, spécialisé dans les souliers pour dames, mais qui ne néglige pas pour cela les Messieurs, vient de présenter une très confortable semelle à cambrure matelassée, pour le repos des pieds ; mais un bottier yougoslave, travaillant à Zrenjanin, a fait encore mieux : la chaussure féminine « universelle », qui peut être portée indifféremment au pied droit et au pied gauche... Ce fabricant a exploité la constatation que les femmes déforment généralement leurs souliers d'un côté. En changeant le soulier de pied, on portera le flanc usé du côté où il ne subira plus la pression inégale de l'intérieur, qui provoque l'usure. Ces deux nouveautés seront bientôt offertes aux hommes également...

● Une firme américaine vient de mettre en vente, à côté des teintures pour les chevelures féminines, des produits de « rinçage » (car en matière de cheveux, le mot « teinture » n'est plus de mise) pour les hommes. Cette même société essaye également de lancer la « mise en plis permanente » pour hommes.

● Un nouveau produit anti-taches français : une pâte que vous étendez, que vous laissez sécher et que vous brossez ensuite, aura enlevé, sans trace ni auréole, les taches d'huile, de cambouis, de rouge à lèvres, de sauce, d'encre, de vin, de goudron même, sur les tissus de coton et de laine...

● Dans la Rome antique, en 218 A.D., l'Empereur Héliogabal avait institué une commission féminine chargée d'établir les modes féminines dans l'Empire. Elle faisait partie du Parlement !

● Le progrès du « prêt-à-porter » : pour mettre plus aisément à la portée de toutes les femmes les nouveaux modèles de la mode, les grands couturiers se sont décidés à la multiplication de certains de leurs modèles, autrement dit à la confection. Elle commence à démocratiser le luxe, et la mode suit l'exemple de cette autre grande industrie, l'automobile. On a établi qu'en France seulement (44 millions d'habitants) il y a 13 millions de femmes de 16 à 60 ans qui donnent leur préférence au prêt-à-porter ; pour leur donner satisfaction, les couturiers ont conclu des accords de distribution avec des centaines de grands magasins de toute la France, où les Françaises trouvent désormais les tout derniers modèles à des prix très raisonnables.

● Histoire de chemises... l'homme préhistorique se peignait le corps, — c'était sa chemise. Les premières chemises tissées à la main apparurent à l'âge de la pierre ; actuellement, selon les statistiques françaises, 87% des hommes achètent une chemise tous les trois mois.



"Lutin des mers". Cette mignonne fillette porte un costume de bain en Arnel et coton quadrillé, création Sacony à corsage camisole, jupe plissée permanente et ornée d'une boucle brillante. — Ci-dessous, voici "Virginie" une robe de fillette, en coton façonné parme et blanc. La jupe froncée est garnie d'un ruban parme et le corsage, d'une berthe en pointe agrémentée d'un noeud. Ce modèle est de la Lingerie Beauchamp de Valleyfield. (Photo Marcel Cognac.)



Pour les jeunes baigneuses, ce costume de plage en Arnel et coton quadrillé, une création de Sacony, est idéal. Le corsage est bouillonné sur la jupe à plis permanents. Un biais blanc souligne l'encolure. — Ci-dessous. Une petite Canadienne sera fière de porter "Loulou", cette ravissante juquette à plissé permanent rouge clair, accompagné d'un corsage de coton blanc. (Photo Marcel Cognac.)



... DANS LE MONDE

● Un coiffeur parisien a présenté à St-Moritz quelques créations extraordinaires dont on se demande si une seule sera jamais portée en public. Nous citons : « Vision d'Orient », coiffure en feuillage d'or ; la « Belle au Bois dormant », tresse de cheveux de nylon blanc tombant jusqu'aux genoux ; « L'Infante », coiffure en raphia d'or ; « L'Oiseau Lyre », coiffure gigantesque en lyre de plumes turquoises, aigrettes et hérons et en « Marie-Antoinette », une jeune femme vêtue de blanc avec une coiffure de trois pieds (!) de haut en paille de nylon argenté et plumes d'autruches blanches. Tous ces chefs-d'œuvre étaient constellés de diamants. Une coiffeuse belge demanda au maître-coiffeur : « A quoi cela sert ? » Il répondit : « A rien, sinon au plaisir esthétique de ceux qui regardent, de ceux qui créent, à la gloire de la mode, à la gloire de la femme, symbole éternel de beauté. »

● Et revoici les bras... Les bras féminins étaient négligés depuis plusieurs années ; le buste était mis en valeur, aplati, abaissé, remonté, et pour 1959, il est remis à sa place. Les jambes sont éternellement mises en valeur, par les bas tout d'abord, par les chaussures, et puis par les jupes rallongées ou raccourcies. Mais nous venons de constater à Paris qu'une robe sur deux est sans manches ; Dior a présenté récemment 19 robes, toutes sans manches, même les robes en gros lainage laissent montrer leur beauté aux bras. Ceci s'applique aussi aux robes fermées jusqu'au cou.

● Castillo, le créateur de la maison Lanvin, déteste le vert, toutes les nuances du vert ; nous l'avons entendu dire récemment : « Le mieux que vous puissiez dire d'une femme habillée en vert, c'est que le vert lui va bien »...

● Cette année, les élégantes sont formellement invitées à porter des chapeaux, qui sont d'ailleurs plus ravissants que jamais. Pour qu'elles en soient capables, les coiffeurs ont renoncé aux cheveux gonflés de marquises, aux têtes ébouriffées et aux perruques ; à la place des coiffures volumineuses, la coiffeuse vous fera des bandeaux plats, lisses, bien sages (comme le mode nouvelle) qui donnent une petite tête. Quant aux chapeaux, ils n'abîmeront pas la coiffure, car ils sont très légers et même transparents, en tulle, en mousseline qui ne dissimulent pas les cheveux. La plupart des coiffures seront donc plates ; certains chapeaux sont d'ailleurs de véritables cages à demi transparentes, qui emboîtent et recouvrent entièrement la tête. Les couturiers, les coiffeuses et les modistes sont devenus très raisonnables, — et sans doute en seront-ils récompensés car leurs créations se vendront partout.

● On porte beaucoup de blanc cet été, — ainsi en a décidé Paris. Mais, au fait, toutes les femmes n'aiment-elles pas le blanc ? Il est si flatteur, si frais et si seyant. Il met en valeur la carnation, qu'elle soit fraîche ou dorée, et les chevelures blondes ou brunes. Il évoque la jeunesse, la pureté, l'éclat, la douceur et la gentillesse. Le blanc donne aux femmes une certaine majesté dont elles se rendent compte d'ailleurs ; huit fois sur dix, les vedettes préfèrent le blanc pour les réceptions. Porter une toilette blanche n'est jamais une erreur...



Ce manteau trois saisons s'appelle "Marine". Il est d'ailleurs bleu du même nom. Le devant croisé est orné de six boutons et comporte un col liseré de galon blanc. — Ci-dessous. Un ensemble idéal pour fillette. Il s'appelle "Gigi" et il se compose essentiellement d'une jupe plissée bleu pâle avec marinière rayée ornée d'une cravate. Ces deux modèles sont de la Lingerie Beauchamp de Valleyfield. (Photos Marcel Cognac.)



Qu'elle est mignonne, cette petite robe habillée, faite de satin de coton imprimé de fleurs dans les tons de vert, jaune et orange. La jupe est ample et le corsage très original, avec un effet de treillis. Cette robe s'appelle "Diane" et c'est une création canadienne. (Photo Marcel Cognac.) — Ci-dessous, "Compagnons de mer". Voici, pour une grande fillette un élégant costume deux-pièces, création Seymour Lucas. Le short est en peau de requin d'Arnel, accompagné d'une marinière de coton.



● Paris lance le rouge à lèvres savoureux : de nouveaux rouges à lèvres mis en vente à Paris ont le goût de la banane, de la noix, de la figue, de la fraise...

● Voulez-vous danser, Monsieur ? Les clientes de ce grand chausseur parisien peuvent danser avec les vendeurs du magasin, pour essayer à fond les nouveaux souliers qu'elles veulent acheter. Après une ou deux danses, les clientes n'osent plus refuser l'achat et ce nouvel « avantage mondain » offert à la clientèle a fait augmenter considérablement le chiffre d'affaires...

● Quelques dates de l'histoire de la mode de Paris : en 1938, Christian Dior, alors âgé de 33 ans, devient l'assistant du couturier Robert Piquet. Il connaît un succès immédiat en créant une robe sportive très simple. En 1947, Dior présente sa première collection et acquiert une célébrité mondiale avec le « New Look », la « nouvelle ligne Dior » (robes longues, amples, épaules tombantes, buste accentué). L'année 1950 lance la « fille au pull-over » ou « sweater-girl », version adoucie de la « garçonne » de 1924. En 1952, les robes sont allongées, les cols-chemise apparaissent ; Mme Schiaparelli lance avec succès son « rose vif », le « shocking pink ». En 1954, Dior lance la « ligne H », supprime la taille et il présente la « robe-infante ». En 1955, le même Dior lance la « ligne A », avec buste aplati et « robes-cloche » ; on allonge ou raccourcit les robes à volonté. En 1956, Lanvin-Castillo lance la ligne-Cornet et Dior présente la « ligne flèche ». En 1957 apparaît la célèbre « robe-sac », taille abaissée, robes plus courtes, jusqu'aux genoux. 1958 connaît trois tendances : le sac, le trapèze et le « baby-doll » et, pour l'hiver, la « silhouette-Empire » gracieuse, mais avec jupes courtes. Mais Yves St-Laurent (chez Dior) remonte déjà la taille, — cette taille remise à sa place en 1959 par la mode la plus simple, la plus naturelle que nous ayons connue en vingt ans...

● Pour sa dernière collection, Yves St-Laurent (Dior) avait fait un millier de dessins, qui ont donné naissance à 85 modèles. L'une de ces robes originales (Hula Hoop), qui devint vedette de la collection, ne fut achevée qu'un quart d'heure avant la présentation. Deux réponses d'Yves St-Laurent : « Je suis devenu couturier parce qu'à 9 ans, j'habillais les poupées de ma sœur. Ensuite Dior m'a confié d'habiller les mannequins, — mais j'ai gardé une préférence pour les poupées. » Dans sa nouvelle collection, il a dédié 4 robes à ses meilleures amies : Eglantine, pour sa chienne, — Zouzou, son petit basset, — pour Chihuahua, la chienne d'un de ses amis et une pour Valentine, la fille de la danseuse Zizi Jeanmaire.

● Les grandes présentations de collections semestrielles ne seront plus, désormais, les seules grandes manifestations de l'élégance parisienne. La « Fédération française de l'industrie du Vêtement féminin » et l'Union des Industries textiles organiseront chaque année, au printemps et avant l'hiver, une « Semaine du prêt-à-porter » où les grands confectionneurs montreront l'essentiel de leurs collections, comportant un choix de modèles créés et déjà présentés par les maisons de haute couture. La première de ces « semaines » populaires de la mode s'est tenue du 20 mai au 2 juin dans une grande péniche-salon, amarrée au pied de la Tour Eiffel, sur la Seine. Par beau temps, les plus beaux mannequins du monde ont présenté les plus belles toilettes du monde dans un des plus beaux cadres du monde...

● L'étiquette royale s'est assouplie pour une belle princesse. Il s'agit, bien entendu, de la Princesse Margaret, qui vient de changer une coutume immuable qui voulait que le coiffeur royal se rende à la résidence de la reine-mère et de sa fille, pour leur donner ses soins. La Princesse Margaret a subitement décidé de se rendre à Mayfair, dans les salons de son coiffeur préféré, au nom — français — de René, pour s'y faire coiffer. René a installé dans ses salons un petit appartement privé pour la Princesse, en blanc, or et noir, qui est en principe réservé à la clientèle royale ; mais, déjà, on chuchote à Londres que d'autres clientes, nobles ou simplement riches, se bousculent chez René pour être admises et soignées dans « la loge princière »...

● Les hommes sont, par tradition, paresseux pour tout ce qui concerne leur habillement, leur élégance et pratiquement, il n'y a pas de mode pour eux. Dès qu'un homme est marié, il semble adopter une fois pour toutes les vêtements classiques. A vrai dire, la mode masculine est très légèrement modifiée chaque année, mais les changements sont si imperceptibles que l'on ne peut parler de « changement de la mode masculine » tous les dix ans. Et ce sont les tailleurs-créateurs italiens qui ont réussi, en quelques années, à modifier sérieusement la silhouette de l'homme européen. Ils ont su avec bonheur, réagir contre le laisser-aller vestimentaire, cet aspect débraillé que des millions d'Européens, jeunes ou âgés, affichaient après la dernière guerre, et jusqu'en 1950. Un grand bravo pour les Italiens qui, depuis plusieurs années, imposent la « ligne masculine » en Europe, et ont détrôné la vieille Albion. [Lire la suite page 25]

«Vacances» porte bien son nom. C'est un charmant ensemble de jeu composé d'une jupe plissée permanente rouge et d'une marinière blanche avec grand col marin et cravate rouge et blanche.



«Nadine» est un ensemble de jeu composé d'un short «Bermudes» quadrillé rouge et vert avec, sur le côté, une frange rouge et trois boutons dorés. Le corsage blanc est orné du même quadrillé. Les deux ensemble de la lingerie Beauchamp de Valleyfield. (Photos Marcel Cognac.)



Une silhouette souple et gracieuse...

grâce au



qui vous aide à conserver
bien-être et beauté

Nouvellement importé de Paris, le BUI MASSOR est maintenant en vente au Canada. Par ses 10 billes de buis parfaitement mobiles, cet appareil met à votre portée la méthode du massage giratoire, dont les bienfaits sont multiples :

- soulagement de la fatigue musculaire et de la tension
- activation de la circulation du sang
- apaisement des douleurs mineures

Ajoutez à votre charme par un corps jeune, une taille élégante. Grâce au BUI MASSOR, vous serez admirée des hommes, enviable des femmes!

Le BUI MASSOR est garanti: si en 4 séances et 4 jours après réception, vous n'avez pas satisfaction, le prix vous en sera remboursé.

Facile à employer et à transporter, le BUI MASSOR est présenté dans une jolie pochette de plastique. Durable, il pourra vous servir toute votre vie. Le BUI MASSOR vous est expédié confidentiellement par la poste. Commandez-le dès aujourd'hui en utilisant le bon de commande ci-dessous.



NOUVEAU
IMPORTÉ DE
PARIS

SEULEMENT
\$10⁰⁰

(TAXES INCLUSES)



Société Parisienne Bio-Esthétique Limitée
7333, rue St-Denis, Montréal, P.Q.

RP-1

Veillez m'expédier immédiatement le Buimassor. Il est entendu que si en 4 séances et 4 jours après réception, je n'ai pas obtenu entière satisfaction, mon argent me sera remis.

Je paie de la façon suivante (cochez à l'endroit voulu):

- ☐ Mandat-poste de \$10.00 ci-joint.
☐ Paiement comptant sur livraison, \$10.00 plus frais d'expédition.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Prov.....

Aux Etats-Unis, écrire à: Bio-Aesthetic Company of America,
714, West Market Street, York, Pennsylvania.

"LA MARSEILLAISE"

Un conte de circonstance par Selma Lagerlöf

PENDANT l'été, papa va assez bien, mais dès l'automne et le froid, sa toux pénible revient; on a beau lui frotter, tous les soirs, la plante des pieds avec du suif, il a beau enrouler autour de son cou, pendant la nuit, le bas qu'il a porté à la jambe gauche durant le jour, rien n'y fait.

Maman insiste pour qu'il envoie chercher le médecin à Sunne, mais papa ne veut pas du docteur Piscator. Il dit que Piscator est un de ces vieux étudiants qui traînent à l'université pendant la plus grande partie de leur vie et qu'il y a pris l'habitude de passer la nuit à bavarder et à boire des grogs. Quand il vient, on ne peut se débarrasser de lui avant deux ou trois heures du matin, et papa n'aime pas les veillées.

Papa veut être son propre médecin. Il cesse ses promenades coutumières sur la route, car il y rencontre, dit-il, des gens avec qui il est forcé de causer et il est persuadé qu'en s'arrêtant ainsi il prend froid. Maman trouve qu'il n'a pas besoin de rester à bavarder avec

tout le monde. Il n'a qu'à saluer et poursuivre son chemin, mais papa déclare que c'est impossible.

Tous les soirs, papa entend souper d'une bouillie de farine de seigle à l'eau. Il ne veut plus se rendre à aucune invitation, parce qu'il ne peut pas y avoir sa bouillie. Et il n'est pas content non plus quand il vient du monde chez nous, car tante Lovisa, qui trouve gênant de lui servir cette bouillie à l'eau, fait semblant de l'avoir oubliée. Mais papa ne se rend pas. Il ne sera jamais guéri, dit-il, s'il n'a pas sa bouillie, et tante est forcée de la lui servir même quand nous avons des invités de marque.

Nous autres, enfants, nous voyons bien que papa ne va pas bien, car il ne court plus et ne joue pas au chat avec nous.

Papa s'est ainsi soigné selon sa propre méthode tout un hiver et bien avant dans le second, mais la toux augmente; elle est devenue si pénible qu'elle ne le laisse en repos ni jour ni nuit.

Maman veut absolument faire venir Piscator, mais papa y répugne plus que jamais, car la guerre a éclaté entre la France et l'Allemagne (1870-1871) et il est encore plus difficile qu'auparavant d'appeler le docteur. Car le docteur est pour les Allemands et il est presque seul à l'être. Il les trouve si forts qu'il ne cesse pas de parler d'eux. Nous savons qu'une fois qu'il était chez les Nilsson à Visteberg, lui et M. Nilsson avaient engagé une discussion si violente au sujet des Français et des Allemands, qu'ils avaient passé la nuit entière à se disputer à tel point que madame Nilsson avait été forcée d'offrir à déjeuner au docteur, avant qu'il ne partît. Il est donc bien vrai que c'est risqué d'envoyer chercher Piscator.

Maman finit cependant par obtenir gain de cause et un après-midi Piscator arrive. Il est à peine quatre heures, et nous pensons que lorsqu'il aura examiné papa, fait une ordonnance et pris une tasse de café, il s'en ira.

Mais il continue à causer sans arrêt et, quand il est cinq heures, papa de-

mande de l'eau chaude, du sucre et du cognac, pour que le docteur ait un grog avant de partir.

Il n'avait pas fait très froid dans la journée, mais vers le soir, le temps se refroidit brusquement. A cinq heures et demie, le thermomètre indique déjà vingt degrés (F.). Assises autour du guéridon, devant le canapé dans la salle à manger, nous tricotons et brodons et causons, comme à l'ordinaire, mais nous sentons le froid qui s'insinue le long du plancher et qui nous glace les pieds. Et nous plaignons le valet d'écurie qui doit reconduire le docteur jusqu'à Sunne, par une nuit pareille.

A six heures, tante Lovisa commence à se demander si le docteur ne compte pas rester à dîner, mais maman et Aline Laurell l'assurent que ce n'est pas possible. Pourquoi resterait-il? Puisqu'il est docteur, il comprend forcément que papa a besoin de se coucher de bonne heure.

A ce moment, la gouvernante entre pour nous dire que le ciel est éclairé d'une façon si merveilleuse que nous devrions bien sortir voir ce phénomène. Nous enfignons nos manteaux, nous nous couvrons de châles et sortons toutes ensemble.

Dehors, le ciel est rouge, complètement embrasé. Aline comprend tout de suite que c'est une aurore boréale, bien qu'on en voie rarement d'aussi colorée. Nous n'avons jamais assisté à rien de pareil.

Jusqu'au zénith, on dirait une superposition de tuyaux d'orgue incandescents, et brusquement, c'est un jaillissement de flammes bleues et vertes. Il nous semble que nous percevons leur crépitemment. Une des personnes présentes demande si ce ne serait pas le reflet du siège de Paris. Aline répond que c'est impossible. Qui sait si ce n'est pas le signe que, là-haut, dans le ciel, la colère et la douleur règnent parce que les Allemands sont assez méchants pour bombarder une ville comme Paris.

Nous sommes terriblement impressionnés. Nous ne pouvons pas rester longtemps dehors à cause du froid, mais, en rentrant, nous croyons qu'on lance derrière nous des obus et des bombes, et nous devinons ce que doivent éprouver les habitants de la grande ville investie.

Il est six heures et demie quand nous rentrons, et tante Lovisa demande de nouveau si nous ne croyons pas que le docteur restera à souper. Elle a bien mis à tremper une saucisse, mais celle-ci ne sera peut-être pas assez dessalée. Puis il faut quelques hors-d'œuvre. Maman répond encore une fois qu'elle suppose que le docteur sera assez raisonnable pour partir avant le repas. Il va sans doute falloir chercher des médicaments à la pharmacie à Sunne avant la fermeture. Le docteur le sait bien.

A sept heures, papa nous apporte la bonne nouvelle que le docteur veut s'en aller. Il nous demande d'envoyer dire à l'écurie qu'on attelle. Anna court vite

[Lire la suite page 40]



Cette jolie robe est en mousseline vert pâle. Sa jupe à plis religieuse est froncée à la taille pour donner une ampleur mesurée et le corsage présente un col châle. C'est une création Maggy Rouff.

Cet ensemble création Dessès, de Paris, est en lainage gris ardoise et présente un joli mouvement de pinces à la taille. Le boléro est à manches rondes et il est doublé du même tissu que celui qui forme la blouse imprimée.



Voici une robe trotteur en toile jaune d'or entièrement boutonnée avec grand col et manches trois-quarts. Création La Costa. Le chapeau style masculin en paille noire est d'Irène de Montréal. (Photo Marcel Cognac.)

Les imprimés sont toujours recherchés. Voici une gracieuse robe imprimée noir et blanc très décolletée au dos et garnie d'une boucle de faille noire. La jupe est ample.



Dans la collection de Jean Patou, les chapeaux n'emboîtent plus la tête. Les calottes sans profondeur sont larges et plates. Voici une grande capeline-cloche de tulle noir à pois ornée d'un large noeud de velours bleu-vert.

Aussi gaie qu'un jour d'été, voici la robe de vacances idéale. Elle est en "coteryl" meryl et coton jaune pâle. Le corsage s'orne de deux gros boutons et la jupe s'épanouit en plis souples sous une large ceinture.



Vous êtes aussi jeune que le sont vos 60,000 milles de capillaires!

Votre organisme comprend 60,000 milles de fins vaisseaux sanguins (les capillaires) ... assez pour faire 2½ fois le tour de la terre! Ce réseau de capillaires joue un rôle important dans l'approvisionnement en oxygène et en matières nutri-

tives des organes et tissus de l'organisme et dans l'élimination des déchets de la vie. Rien ne surprenant alors d'entendre les médecins déclarer: "Vous n'êtes pas plus jeunes que ne le sont vos capillaires!"

Vos capillaires sont nourris par les BIOFLAVONOÏDES ...que renferme la chair de l'orange fraîche

De concert avec la vitamine C, les bioflavonoïdes aident à garder élastique la paroi de vos capillaires... pour que les substances nutritives passent vite et facilement aux tissus de votre corps... et que l'élimination des déchets soit rapide. Ainsi les bioflavonoïdes contribuent à vous con-

server jeune... et à maintenir votre résistance normale à l'infection.

Les bioflavonoïdes, qu'on trouve dans la chair de l'orange *fraîche*, sont en grande partie éliminés par tamisage du jus d'orange congelé. C'est pourquoi vous vous devez de manger des oranges *fraîches entières*... et de boire du jus d'oranges *fraîches entières*.



***Mangez des oranges
fraîches entières—
Buvez du jus d'oranges
fraîches entières***

Ils sont meilleurs pour vous! Et exigez toujours Sunkist, les meilleures oranges qui soient. Vérifiez la marque Sunkist sur la peau de chaque orange. N'en acceptez point d'autre.

Sunkist
marque déposée

Oranges et citrons Sunkist—les meilleurs de Californie et d'Arizona

Ce qu'il y a de mieux pour bébé

par Blanche Bazinet

CONSEILLÈRE EN PUÉRICULTURE DE HEINZ

L'air frais et le soleil apportent un radieux éclat à votre bébé. Profitez-en assez des beaux jours de l'été?

Vitamine D—qui nous vient du ciel!

Les rayons solaires fournissent à la peau de bébé la vitamine D qui aide à la formation d'os solides et de dents saines. Cependant, un excès de soleil peut être dangereux!

Commencez par exposer bébé au soleil pendant une minute, en le couchant sur le dos puis une autre minute sur le ventre. Pas de

soleil avant que bébé ne pèse dix livres. Augmentez de deux minutes chaque jour, jusqu'à quinze minutes sur le dos et quinze minutes sur le ventre. Le reste de la journée, bébé devra être vêtu et porter un chapeau, même sous un ciel couvert.

Vitamine C—qui nous vient des jus de fruits!

Tout comme les adultes, bébé a besoin d'une grande quantité de liquide pendant les chaleurs. Servez à bébé celui des jus de fruits Heinz, frais et rafraîchissant, qu'il préfère. Vous lui rendrez sa bonne humeur tout en lui fournissant un supplément de vitamine C, la vitamine essentielle dont bébé a besoin tous les jours.

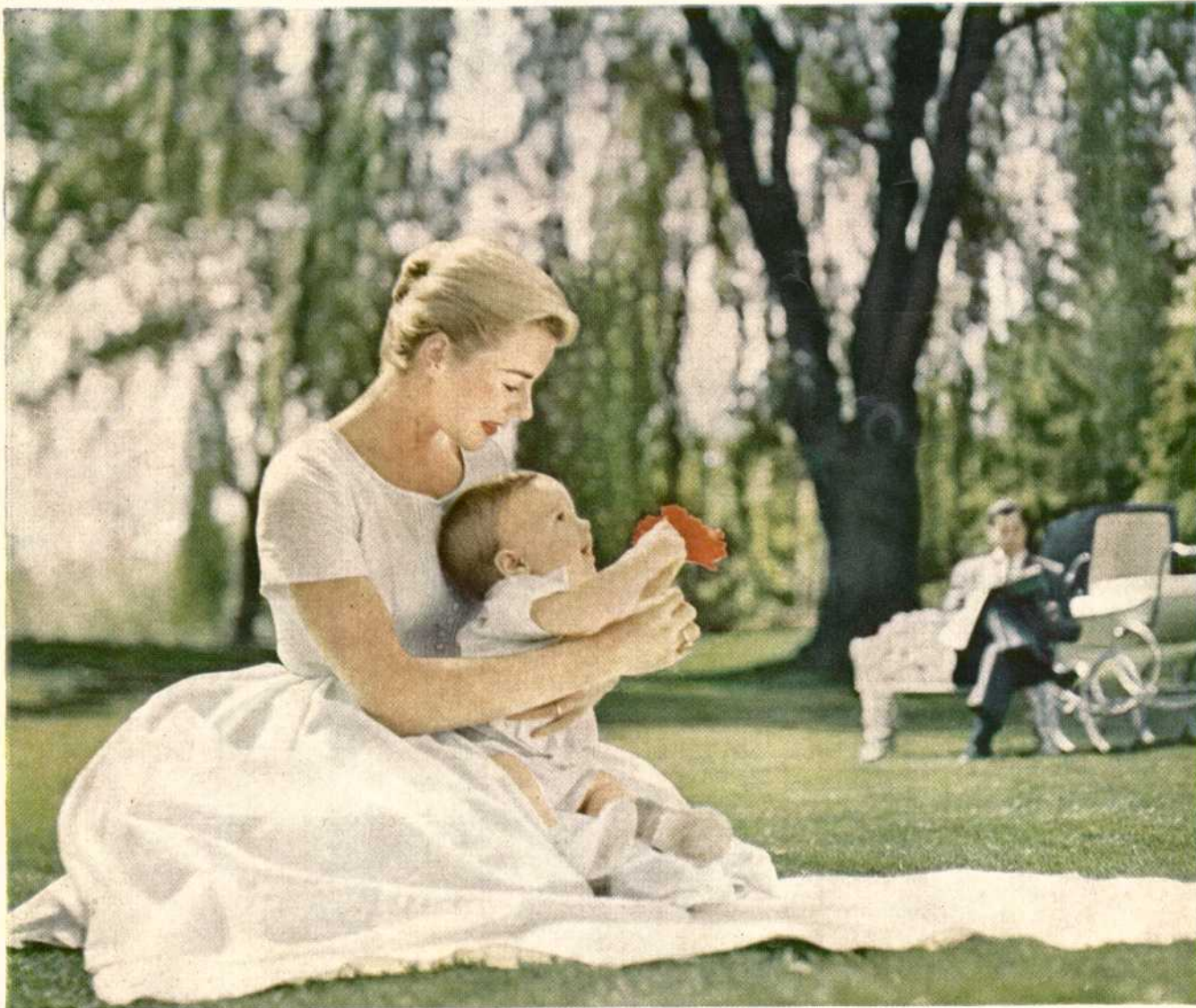
Gardez toujours à portée de la main une variété de jus de fruits Heinz, riches et nourrissants. Il y en a neuf, tous si finement tamisés qu'ils peuvent passer par le trou de la tétine.

Combien de temps au grand air?

Trois heures par jour suffisent, en moyenne, y compris le dodo en plein air. Davantage pourrait le fatiguer. Juste ce qu'il faut lui donnera de l'entrain et le mettra en appétit. Quel plaisir de satisfaire son appétit vorace lorsqu'on a sous la main une bonne variété d'aliments Heinz pour bébés (ou d'aliments Heinz pour enfants qui commencent à mastiquer!) Pourquoi tamiser, râper, bouillir, écraser, surtout pendant les chaleurs? Les plus de 150 variétés d'aliments Heinz pour bébés constituent des repas nourrissants, faciles à préparer et plus appétissants pour bébé!

GRATIS—pour la future maman!

Une précieuse brochure de 24 pages pour préparer la venue de bébé. Elle contient une foule de conseils pratiques! Écrivez-moi pour obtenir un exemplaire gratuit de "Futures mamans": Blanche Bazinet, Heinz Baby Foods, Leamington, Ontario.



Quel enchantement que d'aimer...

Partagez la joie de bébé qui explore

l'univers enrichi par votre amour.

Et cette tendresse vous dicte le choix

d'aliments nourrissants pour assurer

sa santé et sa vitalité... les aliments Heinz.



Aliments Heinz pour Bébés 57

VOTRE BÉBÉ BÉNÉFICIERA TOUTE SA VIE DE LEURS BIENFAITS

Mes Meilleures Rec

CREME DE BLE D'INDE

- 1 bte de blé d'Inde
- 2 t. d'eau
- 1 oignon moyen émincé
- 2 branches de céleri
- 2 t. de lait
- 3 c. à table de beurre
- 3 c. à table de farine
- Sel et poivre

Cuire le blé d'Inde avec eau, oignon et céleri haché finement, durant 20 minutes. Passer. — Ajouter le lait, et lier avec le beurre et la farine. Faire jeter un bouillon. — Bien assaisonner. Servir avec biscotins ou croûtons. (On peut se dispenser de passer cette soupe).

SOUFFLES AU HOMARD

- 1 bte de homard
- 4 oeufs
- 1/2 t. de lait
- 2/3 t. de crème

Battre les oeufs. Ajouter lait et crème avec un peu de sel. Joindre le homard passé au hache-viande. Cuire cette préparation dans des petits moules individuels bien beurrés, au bain-marie, dans un four de 350°, environ 20 minutes. — Démouler sur laitue, et servir avec mayonnaise.

Mayonnaise

- 1 oeuf
- 1 c. à thé de sel
- 1 à 2 c. à thé de moutarde
- 2 t. d'huile
- 2 c. à table de vinaigre ou jus de citron, ou mélange des deux

Les ingrédients doivent être tous de la même température. — Déposer dans un bol l'oeuf, le sel et la moutarde. Battre légèrement avec un mousoir, et verser l'huile goutte à goutte au début, en procédant assez vivement. Il est inutile de battre, du moment que l'huile est incorporée. Lorsque le mélange est devenu très épais, il y a danger de séparation: il est urgent à ce moment d'ajouter un peu de vinaigre ou de jus de citron, juste pour rendre la préparation lisse. Continuer ensuite comme au début.

Après avoir ajouté 1/2 t. d'huile, on peut ensuite sans danger verser plus d'huile à la fois. — Si, au lieu d'épaissir, la sauce se liquéfie, il est inutile de continuer; mieux vaut recommencer tout de suite avec un autre oeuf, et procéder comme au début, en utilisant la préparation manquée.

Si cette méthode est bien suivie, elle donnera toujours de bons résultats; mais ne pas oublier que tous les détails ci-haut indiqués ont leur importance.

La mayonnaise à l'huile d'olive ne doit pas se conserver dans un réfrigérateur, car il y a danger qu'elle se sépare, quand elle se réchauffe.

LAITUES A LA CREOLE

Prendre une belle pomme de laitue et la séparer en six sections. Attacher chaque section avec une corde et faire cuire à l'eau bouillante salée 10 à 15 minutes. Egoutter soigneusement, déposer dans un plat et servir avec la sauce suivante:

Sauce créole:

- 1 1/2 t. de tomates
- 1 petit oignon haché finement
- 1 gousse d'ail hachée finement

ettes par

Rose Lacroix

½ piment vert également haché
1 c. à table de beurre
Faire roussir le beurre, y blondir l'oignon, ajouter tous les autres éléments et cuire ½ heure. — Ne pas passer cette sauce.

GNOCCHIS A LA PARISIENNE

2 t. pommes de terre
2 c. à table de beurre
2 oeufs
¾ t. de farine
½ t. de fromage râpé
Mélanger le tout et former de petites boules légèrement aplaties, et jeter dans l'eau bouillante salée 10 minutes, sans laisser bouillir. Egoutter et mettre dans un plat à gratin; saupoudrer de fromage râpé et arroser de beurre fondu. Gratiner à four chaud 400°.

PETITS GATEAUX FONDANTS

3 oeufs
1½ t. de sucre
½ t. d'eau froide
2 t. de farine
2 c. à thé de poudre à pâte
½ c. à thé d'essence de vanille
½ c. à thé d'essence de citron
¼ c. à thé de sel
Séparer les jaunes des blancs. Battre les jaunes jusqu'à ce qu'ils changent de couleur; ajouter le sucre par petites quantités et l'eau graduellement. Bien tamiser la farine avec poudre et sel, et l'ajouter aux oeufs. Monter les blancs en neige assez ferme, mais éviter qu'ils soient cassants; les incorporer au 1er mélange sans briser leur légèreté. Aromatiser; verser cette pâte dans une lèchefrite longue doublée d'un papier beurré dans le fond, et faites cuire à 350°, 40 à 45 minutes. Après refroidissement, étendre une glace fondante assez claire. Faire fondre du chocolat pur à un peu de fondant, et couler avec un cornet un petit filet de chocolat à 1 pouce de distance. Avec spatule, décorer.

SHORT CAKE AUX PECHEs

4 c. à table de beurre
1 t. de sucre
2 oeufs
1½ t. de farine
2 c. à thé de poudre à pâte
½ t. de lait
1 pincée de sel
½ c. à thé de vanille
½ c. à thé d'essence de citron
Défaire le beurre en crème avec le sucre, ajouter les oeufs, un à la fois, en battant; tamiser la farine avec la poudre et le sel; ajouter alternativement le lait et la farine, puis les essences. Verser dans deux assiettes à gâteaux bien beurrées, et cuire dans un fourneau à 375°, 20 à 25 minutes. Laissez refroidir et démouler. Garnir l'un des gâteaux avec des quartiers de pêches de conserves bien égouttées. Placer l'autre gâteau dessus, et décorer de crème fouettée et de pêches.

POMMES VANILLEES EN COUPES

Peler des pommes, les séparer en travers, et enlever le coeur en ayant soin de ne pas les trouer tout à fait. Les faire pocher dans un sirop vanillé fait avec 2 t. d'eau, 2 t. de sucre et 1 c. à thé de vanille, et coloré avec un peu

[Lire la suite page 43]

Il n'y a que vous et votre 'MAGIC' pour réussir ce

Shortcake aux Fraises



*On goûte toujours
la différence dans
un gâteau que vous
faites vous-même!*

Quel régal! Des fraises rouges et juteuses, un blanc nuage de crème, et un Shortcake léger... aussi léger qu'une plume! Voilà le genre de gâteau que vous servez quand vous le faites vous-même, de vos propres ingrédients, avec l'aide infaillible de la Poudre à Pâte 'Magic'!

Pour obtenir des pâtisseries dont vous pourrez être fière, il n'y a rien qui puisse remplacer la bonne vieille méthode 'Magic'. Quatre générations de Canadiennes en ont fait la preuve. Employez donc la 'Magic' pour vos gâteaux et biscuits... pour toutes vos pâtisseries.

SHORTCAKES AUX FRAISES INDIVIDUELS

2 tasses farine à pâtisserie tamisée
ou 1¾ tasse farine à toutes fins tamisée
3½ c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'
½ c. à thé sel
Pincée de muscade râpée
3 c. à table sucre granulé fin
½ tasse shortening très froid
1 oeuf, bien battu
Lait
Beurre amolli
Fraises sucrées, tranchées
Crème fouettée, légèrement sucrée
6 fraises entières

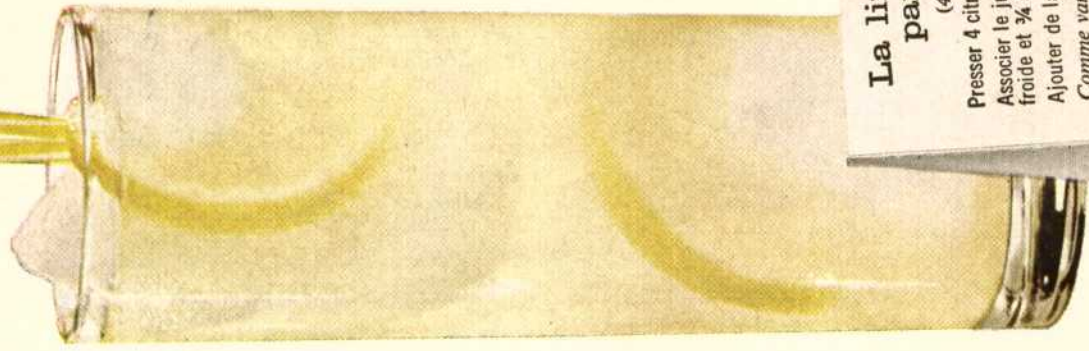
Graisiez une plaque à biscuits. Chauffez d'avance le four à 400° (chaud). Mélangez et tamisez deux fois, puis tamisez dans un bol: farine, Poudre à Pâte 'Magic', sel, muscade et sucre. Incorporez le shortening en coupant finement. Battez bien l'oeuf et mélangez avec ¼ tasse lait. Formez une fontaine dans le mélange de farine et versez les liquides; mélangez légèrement avec une fourchette, ajoutant un peu de lait, si nécessaire, pour obtenir une pâte molle, un peu plus ferme qu'une simple pâte à biscuits. Pétrissez 10 secondes sur une planche légèrement farinée et abaissez avec les mains ou au rouleau à ¼ po. d'épaisseur; découpez avec un emporte-pièce rond de 2½ po. fariné. Espacez bien les rondelles sur la plaque et badigeonnez de lait. Cuisez de 14 à 16 minutes au four déjà chaud. Divisez sur le travers les shortcakes chauds et beurrez; posez une moitié inférieure sur chaque assiette, empilez les tranches de fraises sucrées et remettez la moitié supérieure. Couronnez chaque shortcake d'une cuillerée de crème fouettée—ou de fraises et crème—et décorez d'une fraise entière. Donne 6 shortcakes.



*Coûte moins de 1¢ par
cuisson ordinaire*

Une formule de fraîcheur pour tout l'été...

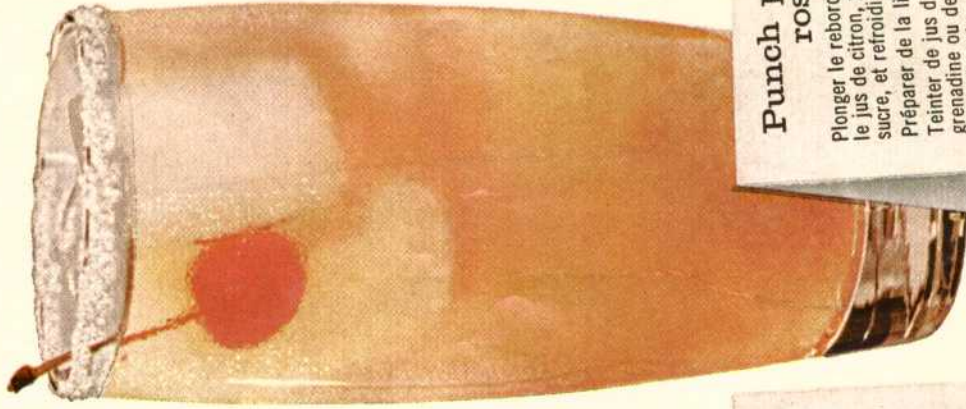
CITRON ET GLACE



La limonade parfaite

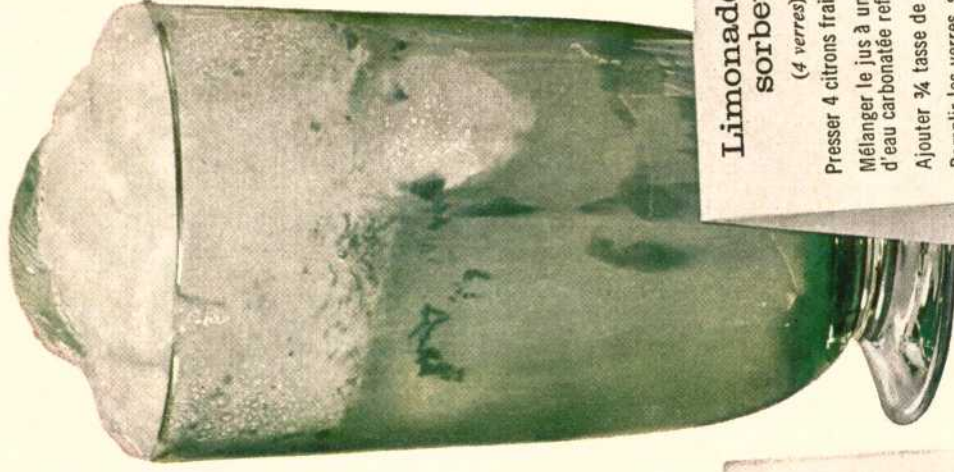
(4 verres)

Presser 4 citrons frais
Associer le jus à 4 tasses d'eau froide et $\frac{3}{4}$ tasse de sucre
Ajouter de la glace, et servir
Comme variante—congeler des fraises dans les cubes de glace!



Punch polaire rose

Plonger le rebord du verre dans le jus de citron, puis dans le sucre, et refroidir
Préparer de la limonade fraîche
Teinter de jus de cerise, de grenadine ou de colorant rouge pour aliments
Ajouter de la glace, puis déguster



Limonade au sorbet

(4 verres)

Presser 4 citrons frais
Mélanger le jus à une pinte d'eau carbonatée refroidie
Ajouter $\frac{3}{4}$ tasse de sucre
Remplir les verres, surmonter de sorbet à la limette et servir



Délicieux thé glacé

Refroidir du thé à double force
Verser, ajouter de la glace, garnir de morceaux de citron
Cubes de glace au citron!
Une idée nouvelle! Mélanger jus de citron, eau, sucre (1 tasse de chacun). Faire prendre en cubes au congélateur.



Les citrons frais désaltèrent. Les cubes de glace rafraîchissent. Ensemble, ils accentuent l'attrait de *tout* breuvage. En tout temps, le jour ou le soir, ils étanchent la soif. Pour obtenir les meilleurs citrons qui soient, éclatants de santé et de vitalité, vérifiez le nom Sunkist sur chaque fruit.

Citrons frais Sunkist

CONSERVEZ CETTE PAGE POUR
LES JOURS CHAUDS

CE DONT ON PARLE

[Suite de la page 7]

vigation. Des dessins animés illustrent la transformation à laquelle a été soumis le Saint-Laurent. Le service des versions étrangères de l'ONF travaille également à la traduction de ce film que l'on compte montrer en Europe. Moins d'un mois après la sortie de la version originale en français et en anglais pour distribution au Canada et à l'étranger, des adaptations norvégiennes, suédoises, hollandaises et grecques seront mises en distribution. Ainsi, le film fera connaître cette grande réalisation dans quelques-uns des pays dont les bateaux fréquentent régulièrement les ports de mer canadiens. Le film *Montréal* produit en 1957 par Associated Screen News, à la demande des autorités de la métropole, connaît une carrière internationale fort intéressante. Le documentaire en couleurs de 20 minutes dont la distribution a été confiée à l'ONF qui a d'abord produit le film en Allemand, en polonais et en espagnol, travaille maintenant à la réalisation de versions italienne, portugaise et malaise. On veut connaître à l'étranger, semble-t-il, les mœurs urbaines des Canadiens. Montréal, centre commercial et industriel, ainsi que ville de carrière biotechnique, offre un tableau équilibré de la vie urbaine au Canada.

► Le Conseil des Arts du Canada vient d'accorder une bourse spéciale au romancier Hervé Bazin pour lui permettre d'écrire un livre sur le Canada. «Ce n'est pas la première fois que j'irai au Canada», dit monsieur Bazin; «j'y ai été invité après mon élection à l'Académie Goncourt et j'ai visité ce pays très attachant en octobre et novembre dernier. Le Canada connaît actuellement une ascension vertigineuse et aucune étude sérieuse n'a été en-

treprise en France depuis Siegfried. Lorsque deux éditeurs m'ont demandé d'écrire un livre sur le Canada, j'ai accepté sans hésiter». Et il ajoute: «Je veux faire le point. Je visiterai tout le Canada, les dix provinces. J'étudierai le pays à tous les points de vue; économique, géographique, administratif. C'est un pays de transition entre la France, les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. Le Canadien est un Européen d'Amérique. Aux points de vue politique et stratégique, la nation prend aussi une importance capitale: c'est la route du pôle dont elle tient les positions avancées». Sur le mouvement littéraire canadien, il a ceci à déclarer: «Il y a à Montréal un mouvement d'idées très bouillonnant. Il me semble axé surtout sur Paris et la littérature française. Même la télévision est littéraire au Canada, ce qui est inconcevable en Europe». L'histoire ne dit pas s'il juge bonne cette littérature.

► Une enquête très serrée menée parmi les jeunes travailleurs a prouvé que ceux-ci se plaignent d'avoir très peu d'émissions télévisées qui leur sont destinées. Seul *Le Club des Autographes* semble les satisfaire pleinement. Le résultat de cette enquête prête à réfléchir sur deux points: le premier serait qu'on devrait s'occuper d'eux de façon plus tangible; le deuxième est que les émissions d'information ne touchent pas les jeunes sans doute parce qu'elles sont orientées dans un sens qui ne les touche pas... ou que, plus simplement, la jeunesse n'aime pas faire le moindre petit effort intellectuel...

Je vous donne rendez-vous en août et vous souhaite un merveilleux et très agréable mois de juillet.

FRANCINE MONTPETIT-POIRIER.

LA MODE DANS LE MONDE

[Suite de la page 19]

● Nouveau à Paris: la col chemise d'une seule pièce, absolument sans couture et indéformable grâce à des baleines permanentes lavables. Recommandé pour les peaux sensibles...

● Une maison parisienne vend des jupes et des ceintures au parfum indélébile: il imprègne les fleurs taillées dans du feutre de couleur et qui garnissent les jupes et ceintures en question.

● Mlle Gina Davies, présidente de l'Association des Modistes britanniques, vient de faire cette déclaration en public: «Le créateur français qui dessine un chapeau de femme ne le fait pas à l'intention des femmes, mais avec l'idée de créer une oeuvre d'art; il ne se souciera pas de savoir si le chapeau «ira» à telle ou telle femme. Mais une femme modiste fait ses chapeaux pour les femmes, — elle les essaie sur elle-même, et s'il lui «va», elle est convaincue que le modèle est bien...»

● Quelques idées de la nouvelle mode de Paris: Chanel affectionne, en guise de ceinture, la chaîne à maillons dorés; il suffira de faufiler dans ceux-ci un ruban de la couleur du biais qui borde l'encolure de la robe pour avoir une ceinture assortie et très riche à la fois... Il y a des chapeaux crochétés à grands trous; pour les assortir à l'ensemble, garnissez la calotte d'un ruban de biais de votre tailleur ou de votre robe... On voit beaucoup de ceintures piquées d'une fleur, de préférence d'une rose. D'autres ceintures sont faites de tresses avec le tissu de la robe... Un chausseur présente des escarpins effilés ornés d'un noeud de cuir assorti, à l'arrière... Un coiffeur à la mode propose des «couronnes de cheveux, lisses ou en tresses» entremêlées de rubans ou de fleurs, et posées sur la coiffure... La nacre est très utilisée cette saison. Lanvin-Castillo offre des colliers en boules de nacre qui s'enroulent autour du cou. La nacre sert aussi pour les ceintures (boucles) et pour les... talons... Certains décolletés d'après-midi en V descendent si bas et sont osés qu'on est obligé de les «habiller» de guimpes et de plastrons en linon blanc ou d'organdi... Balmain a complété une robe-fourreau de soir en soie foncée par une étole de tulle blanc. L'étole a une longueur de 9 pieds et une largeur de 3 pieds. Elle est bordée de satin blanc... Nina Ricci meuble les décolletés «vertigineux», en V jusqu'à la taille, de 8 à 16 rangs de perles. C'est ce qu'on appelle «meubler» le décolleté osé... Plusieurs modistes parisiennes proposent aux femmes des chapeaux anti-chocs, contre les accidents de roulage: un mignon petit casque en plastique placé sous le vrai chapeau, — il est percé de nombreux petits trous...

Rien n'égale les bons Petits Pains à l'Oignon que vous cuisez vous-même!



C'est plus facile de cuire à la maison, avec la Levure Sèche Active Fleischmann! Les préparatifs sont réduits au minimum... et si vous suivez avec soin nos recettes, pas d'inquiétude possible, la réussite est assurée. Vous serez fier des résultats!

Ce qu'il vous faut

pour la pâte:

- ¾ tasse de lait
- ¼ tasse de sucre granulé
- 2 c. à thé de sel
- ¼ tasse de shortening
- ½ tasse d'eau tiède
- 2 c. à thé de sucre granulé
- 2 enveloppes de Levure Sèche Active Fleischmann
- 2 oeufs, bien battus
- 4 tasses (environ) de farine tout-usage tamisée une fois

pour la garniture:

- 1 tasse d'oignon haché gros
- ¼ tasse de beurre

pour le dessus:

- 1 jaune d'oeuf
- 2 c. à table d'eau froide
- Des graines de pavot

1. Chauffer le lait à ébullition, ajouter en remuant ¼ de tasse de sucre granulé, le sel et le shortening. Laisser tiédir.



2. Entre temps, mesurer l'eau tiède dans un grand bol et ajouter en remuant 2 c. à thé de sucre. Saupoudrer la levure sur le dessus. Laisser reposer 10 min., puis bien brasser. Ajouter en brassant le mélange de lait tiédi, les oeufs battus et 2 tasses de farine. Battre en pâte lisse et élastique. Incorporer les 2 tasses (env.) de farine qui restent.



3. Pétrir la pâte jusqu'à ce que lisse et élastique. La placer dans un bol graissé. Graisser le dessus. Couvrir. Laisser lever à la chaleur, à l'abri des courants d'air, jusqu'au double du volume—environ 1 heure. Entre temps, faire sauter l'oignon lentement dans le beurre, en brassant souvent. Laisser tiédir.



4. Abaisser la pâte, la pétrir lisse. L'étendre au rouleau, à 12" x 18". Sur une moitié de la pâte, en longueur, étendre l'oignon, couvrir de l'autre moitié et couper sur le travers en 18 bandes de 1". Tordre chaque bande plusieurs fois; placer un bout sur une tôle graissée et enrouler la bande sur elle-même; rentrer le bout par-dessous. Couvrir. Laisser lever au double du volume—environ ¾ heure. Badigeonner de jaune d'oeuf étendu d'eau. Saupoudrer de graines de pavot. Cuire environ 15 min. à four chaud, 400°. Donner 18 petits pains pour servir avec potages, salades, viandes froides.

Une nouvelle Ingrid

par Martin Rebière

DÉPUIS que tout est fini avec Rossellini, c'est un plaisir à nouveau que de contempler les photos d'Ingrid Bergman. Ayant retrouvé tout l'éclat de sa jeunesse, elle irradie comme par le passé la joie de vivre, la santé physique et morale de la beauté nordique. Car il était impossible de ne pas éprouver un malaise à la vue des photos d'Ingrid prises après la naissance du petit Robertino, donc à la fin de la lune de miel avec Rossellini, et au cours des années qui suivirent. Ingrid avait les traits tirés, les yeux anxieux, le regard tendu, les sourcils froncés. Elle si aimable et gracieuse, devenait brusque et revêche. En outre, suivant les conseils de Rossellini, qui voulait absurdement la priver de cette allure de fille du Nord qui l'avait pourtant séduit, elle avait foncé ses beaux cheveux et les avait coupés à la garçonnette. Elle s'habillait uniquement « sport », alors que sa beauté a besoin d'être féminisée au maximum.

Bref, elle ne présentait pas le visage d'une femme heureuse. Les psychologues affirment qu'il suffit de regarder une femme pour découvrir si l'amour la comble ou la fait souffrir. Ingrid avait beau soutenir que rien ne manquait à son bonheur, elle ne parvenait pas à donner le change.

Avec Lars Schmidt, elle n'a pas besoin de déclarer quoi que ce soit. Sa merveilleuse joie de vivre parle pour elle. Cette étonnante femme nous a jusqu'à présent présenté trois différents visages, à travers trois hommes, trois manières de vivre... et trois îles.

C'est en effet dans les petites rues de Manhattan qu'en 1947 Ingrid se promenait au bras du docteur Peter Lindström, son premier mari. Ce fut un demi-bonheur calme, ennuyeux, réglé par le travail et la vie de famille. Pour Hollywood, puis pour l'Amérique entière, ce couple incarna au contraire le bonheur parfait, idéal, serein et sans scandales, comme le rêve le pays qui bat les records du divorce.

Deux ans plus tard, tout cela s'écroulait sous le soleil embrasé de l'île de Stromboli. Pour l'Amérique entière — et pour la Suède — celle que le rôle de Jeanne d'Arc avait rangée parmi les mythes sembla soudain vouée à Méphistophélès en personne. Il est vrai que l'on ne donnerait pas à Rossellini le Bon Dieu sans confession. Spécialisé dans l'enlèvement de celles dont il s'éprend (que ce soit aux parents, au mari ou à l'amant), il leur révèle en un tourbillon l'amour fou, l'ivresse de vivre, mais aussi tout un monde de dettes, de promesses non tenues, d'inconséquences, de colères, de trahisons grandes et petites. Une sorte de nouveau d'Annunzio.

Une toute petite île suédoise, Fjullbacka, a révélé à Ingrid l'amour de Lars Schmidt. Elle est cette fois sûre d'elle, parce que Lars incarne à la fois la solidité et le bon sens qu'elle appréciait chez le Dr Lindström, et l'art de vivre, de vivre bien, qu'elle aimait en Rossellini.

Mais il est aussi la discrétion dont Ingrid elle-même ne s'est jamais départie. Tout ce que l'on sait sur lui, on le doit à des indiscrétions. Qu'il a 44 ans. Qu'il était récemment encore marié avec une autre Ingrid, une femme du monde suédoise, veuve d'un gros industriel, qui ne s'intéressa jamais aux activités artistiques de son

mari. Que la mort de leur fils unique, accidentellement électrocuté, les sépara à jamais.

On l'appelle « l'Homme en gris » parce qu'il ne porte que des complets impeccables dans toutes les nuances du gris, sans avoir pour autant le caractère casanier que ce surnom implique aux Etats-Unis. Au contraire, on le rencontre plus souvent en avion que sur la terre ferme. Ses bureaux d'agent théâtral se trouvent dans les grands théâtres du monde entier. Mais il est tout le contraire de l'impresario tel que le montre le cinéma. Il parle doucement, et jamais de lui ni de ses projets. On découvre à travers son caractère tout ce qu'aime au fond Ingrid Bergman, à qui Rossellini reprochait d'être une créature trop organisée, comme toutes les Nordiques. Elle, de son côté, découvrit vite à quel point elle avait été insensée de s'être laissée emporter par la passion. On la voyait excédée par les éternelles rodomontades du bouillant Italien qui l'avaient pourtant enchantée dans les premiers temps.

Certes, Lars n'est pas un créateur, mais Ingrid préfère aujourd'hui un producteur qui ne donne au public que de grands succès : « La Chatte sur un toit brûlant », « Thé et Sympathie », « Le Journal d'Anne Frank », « Douze hommes en colère », « Deux sur la balançoire », à un metteur en scène de génie qui demeure stérile depuis huit ans. En outre, Lars Schmidt ne choisit pas que la pièce, mais aussi les interprètes, les décors, le metteur en scène, et collabore à la mise en scène. Le tout, sans jamais s'énervier, sans jamais perdre une once de sa rare courtoisie, alors qu'avec Rossellini Ingrid finissait par perdre le contrôle de ses nerfs et jusqu'à sa légendaire politesse.

A ce régime apaisant, Ingrid a retrouvé une admirable sérénité dans sa vie d'actrice. Dès qu'elle eut pris la décision — à l'époque très pénible — de ne plus tourner sous la direction de Rossellini, le talent de la belle Suédoise avait retrouvé l'ambiance qui lui convenait. Mais depuis qu'elle connaît Lars Schmidt, elle a acquis une profonde tendresse qui illumine ses derniers rôles : à la scène dans « Thé et Sympathie », à l'écran dans « Indiscret », et surtout dans « L'Auberge du Sixième Bonheur », où elle incarne une missionnaire en Extrême-Orient. A Londres, à la présentation du film, la reine Elizabeth, pourtant connue pour son *self-control*, n'a pu s'empêcher de pleurer.

Ingrid Bergman a de nouveau droit aux rôles de sainte. Ce n'est pas l'aspect le moins étrange de sa carrière. Sans doute, l'instinct des foules lui accorde-t-il aujourd'hui le droit au bonheur, sachant qu'elle a souffert.

Instinctivement aussi, il réalise que cette femme a développé, enrichi sa personnalité depuis le début de sa carrière. Son premier mari la disait faible de caractère. Elle l'a été, sans doute, vis-à-vis de l'amour, mais elle a montré une rare volonté en apprenant le français pour jouer sur une scène parisienne, en recommençant sa carrière à zéro, la quarantaine venue, et en faisant une remontée triomphale. En patientant le temps nécessaire — sept longues années — pour reconquérir l'affection de sa fille Pia, en attendant le retour de l'Inde du volage Rossellini.

Elle vient d'épouser un homme qui a montré lui aussi qu'il savait attendre.

Le bonheur de la nouvelle Ingrid est d'autant plus complet qu'elle l'installe dans un cadre qui sied à ses goûts. Elle a toujours détesté l'Amérique, et n'y est revenue que pour recevoir l'Oscar pour « Anastasia », pour prendre une revanche sur ses humiliations. Elle ne se sent plus vraiment chez elle en Suède, le pays natal auquel elle reproche son conformisme et son intolérance. Elle a passionnément aimé l'Italie, mais y a découvert aussi toutes les outrances des Latins. Elle y retrouve aussi trop de lourds souvenirs.

A Paris elle a choisi l'Europe de son cœur : latine mais mesurée, fan-

taisiste mais raisonnable, bonne viveuse mais discrète. Comme partout où elle a vécu, elle a acheté une maison hors de la ville, une vraie maison de campagne. Ses trois petits enfants l'y ont rejointe, et la suivront pendant les quelques mois que les Schmidt passeront chaque année à Londres.

— Les changements d'école ne m'effraient pas, dit Ingrid. De toute manière, ils seront toujours un peu bohèmes, et le changement leur ouvrira l'esprit. Ce qui importe c'est qu'ils soient auprès de moi.

Ingrid ne parle plus jamais de Rossellini. Elle s'est contentée de dire qu'il pouvait venir voir les enfants quand il le désirerait. La presse elle-même ne parle plus de Rossellini.



POUR LE JAPON TOUT...

[Suite de la page 15]

marque qu'un pas de plus dans la démocratisation du pays.

Le «Descendant du Soleil», à travers une dynastie jamais interrompue depuis 660 avant J.-C., a renoncé à sa divinité en 1946, sur les conseils de MacArthur. Tout le monde alors a entendu son message radiodiffusé. Pourtant le concept de «L'Empereur-dieu» subsiste, fortement ancré dans l'esprit de beaucoup de Japonais, surtout dans les campagnes. Le dieu en costume impérial est seulement devenu dieu en complet-veston. On a vu, en 1952, 300.000 personnes s'unir devant le Palais de l'Empereur, au cœur de Tokyo, pour lui faire part de leur adoration toujours vivace. La mêlée fut si terrible qu'une vingtaine de personnes y trouvèrent la mort.

C'est à ceux-là qu'il s'agissait de faire accepter Michiko. La jeune génération avait accueilli la nouvelle avec enthousiasme: pour eux, du jour au lendemain, Michiko devenait une sorte d'héroïne nationale. Mais les autres étaient bien près de voir en la jeune fille un simple arriviste.

Née le 31 octobre 1934 à Tokyo, la jeune fille a passé de brillants examens au Sacré-Cœur de Tokyo, maison catholique que fréquentent les jeunes filles de bonne famille de confessions différentes. Extrêmement populaire parmi ses condisciples, elle fut l'une des premières non-catholiques à être choisie comme présidente de l'Association des Etudiants.

Licenciée d'anglais, la jeune fille passa ensuite un diplôme sur le classique Galsworthy: *Les Forsyte*, qui conte l'imaginaire histoire d'une famille à travers les générations. Elle tapa elle-même cette thèse de cent pages en quatre exemplaires sur une machine lourde, plutôt que le charger, comme beaucoup d'autres, une dactylo de le faire. Michiko, élevée très sévèrement, a toujours su se débrouiller avec un minimum de moyens. Elle n'avait généralement pas plus de dix dollars d'argent de poche par mois, et se confectionnait elle-même ses vêtements (toujours d'une ligne sobre). Ce n'est pas que son père n'avait pas les moyens de lui procurer la vie la plus facile. Le président de la Compagnie Meunière Nisshin avait tous les moyens. Mais il importait que la jeune Michiko fût bien élevée.

Excellent en outre dans les exercices physiques, à la course, au tennis, vive (surnommée la «petite Antilope»), enjouée, pleine d'esprit, cette petite Japonaise de 24 ans a reçu toute l'éducation nécessaire pour faire la meilleure des maîtresses de maison — une qualité indispensable au Japon.

— Je ne veux pas que ma femme soit plus grande que moi, répétait le Prince quand on s'efforçait de lui faire épouser des jeunes filles qu'il n'avait pas choisies.

Sur ce plan comme sur bien d'autres, ils réalisent une parfaite harmonie. Les esprits les plus grincheux ont été bien forcés de l'admettre. Les grincheux avaient d'ailleurs d'autres sujets d'indignation: le Prince Akihito a déclaré qu'il entendait élever ses enfants dans son propre palais, rompant ainsi une fois de plus avec la tradition.

Le Prince Héritier a en effet, comme ses ancêtres, été enlevé dès l'âge de trois ans à ses parents. Il a grandi seul dans un immense palais strictement réservé à son usage personnel, au milieu d'une cour miniature d'une dizaine de chambellans, de deux ou trois dignitaires, d'un ou deux professeurs. L'un de ses anciens camarades de classe a écrit un livre qui est rapidement devenu un best-seller sur ce frêle jeune homme qui porte sur

les épaules 2.600 ans de traditions sévères. C'était intitulé: *L'Homme Solitaire...*

L'éducation du Prince a été la meilleure que pouvait lui donner le Japon (et aussi le plus démocratique possible en conséquence des instructions données par le général MacArthur en 1946), bien qu'il ait été obligé d'interrompre ses études pendant six mois en 1953 quand il participa au Couronnement de la Reine Elizabeth d'Angleterre. Il poursuivit ensuite son voyage en Amérique. A son retour il reprit sa formation universitaire, mais en «auditeur libre», sans examens, parce qu'il était impossible de rattraper six mois d'absence.

Mais, seul dans son palais, il retrouvait tous les jours les plus éminents docteurs du Japon pour parfaire son éducation. Il était difficile pour «l'homme solitaire» de rencontrer qui que ce soit sans autorisation préalable.

"Mille ans de bonheur"

Chacun sait déjà que lorsque le Prince Akihito sera le 125e Empereur du Soleil-Levant, l'étiquette sera moins inhumaine.

Le Japon en fête a applaudi un mariage qui est une des plus grandes révolutions dans l'histoire de l'impérialisme japonais. Ce n'est pourtant pas la première fois, dans cette longue histoire, qu'une routière épouse un Prince Impérial. Mais c'est la première fois qu'une roturière devient Impératrice.

Malgré tout, aussi paradoxal que cela puisse paraître, il est vraisemblable qu'une monarchie constitutionnelle aurait montré encore plus de réticences qu'une souveraineté absolue, ou demi-divine, qui, fermement enracinée dans des croyances et des institutions millénaires, en est d'autant plus inviolable.

Rien n'a été négligé pour rendre heureuse et immortelle l'union entre le Prince Impérial et Michiko Shoda, la «fille du meunier». D'après le calendrier astral, on avait choisi le 10 avril comme jour de chance. Dès six heures le matin les danses sacrées commençaient, pour rendre les esprits favorables. Michiko, levée avec l'aube, n'avait guère dormi. A six heures et demie, le grand chambellan du Prince, suivi d'une dame d'honneur, est venu la chercher. Monsieur Shoda, en jaquette, s'est incliné:

— Je te souhaite d'être en tous points une bonne épouse, dit-il à sa fille. Prends bien garde à ta santé.

Michiko, en robe rose, s'est inclinée à son tour:

— Je vous remercie, père, pour tout ce que vous avez fait.

Puis elle s'est inclinée à nouveau. En dernier geste d'adieu, elle s'est inclinée ensuite devant la maison de son enfance.

Au Palais, la cérémonie du mariage n'a pas duré 15 minutes, devant 1.071 privilégiés auxquels un épais rideau blanc a caché les rites sacrés. L'assistance, en habit et haut de forme pour les hommes, en kimono noir marqué dans le dos du blason familial, n'a pas assisté au moment historique qu'est l'union d'un Prince Impérial. Depuis 2.600 ans les futurs empereurs du Japon n'ont d'autres témoins de leur mariage que les grands prêtres et les dieux. Même le grand prêtre ne connaît pas le dialecte qu'emploie le Prince pour annoncer aux dieux et aux mânes de ses ancêtres qu'il se marie et qu'il sera fidèle à ses obligations de descendant d'Amaterasu, la déesse du Soleil. C'est une langue secrète, transmise d'Empereur en Empe-

[Lire la suite page 41]

GAGNEZ \$1000000 POUR VOTRE BÉBÉ



L'achat d'une boîte de poudre Z.B.T. pour bébés vous donne la chance de gagner

GRAND PRIX..\$100000
TROIS PRIX.....\$10000
SOIXANTE PRIX.....\$500

si vous participez au

CONCOURS Z.B.T. DU BÉBÉ CHANCEUX

VOICI CE QU'IL FAUT FAIRE: Achetez l'un ou l'autre format de poudre Z.B.T. pour bébés, la seule poudre pour bébés contenant de l'huile d'olive. Prenez le bulletin de participation qui y est attaché... remplissez-le... et postez-le. C'est tout. Vous pouvez gagner \$1000.00 ou l'un des 63 autres prix en argent, pour votre bébé. Achetez une boîte de poudre Z.B.T. pour bébés dès aujourd'hui!

Les bulletins de participation et les règlements du concours sont fixés à chaque boîte de

POUDRE Z.B.T. POUR BÉBÉS



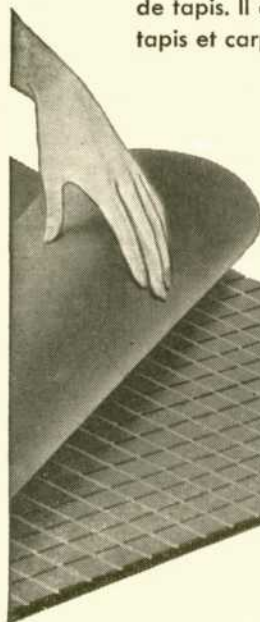
la seule poudre pour bébés contenant de l'huile d'olive.

59-3F

Doublez la durée de vos tapis — tout en les rendant plus moelleux!

Aujourd'hui TOUS vos tapis, carpettes et tapis de passages peuvent avoir le moelleux de tapis de luxe — et de plus vous y gagnez de l'argent! Le Cush-n-Tred Smith est un sous-tapis de genre nouveau et entièrement différent, qui réunit la souplesse du latex de caoutchouc et la protection supérieure des fibres naturelles.

Demandez le dessous de tapis Cush-n-Tred Smith chez votre marchand de tapis. Il évite aux tapis de glisser sur le parquet — donne à tous tapis et carpettes plus de moelleux tout en augmentant leur durée.



Smith
Cush-n-Tred
MARQUE DÉPOSÉE

Le dessous de tapis
de type nouveau et différent

Smith

Manufacturing Co. Limited
Weston Canada



Notre roman d'amour

LE RÊVE PERDU

par MAGDA CONTINO

EN ce lumineux matin de juin, Mathilde Alessandri terminait sa toilette. Une robe à petites fleurs roses sur fond grège mit en valeur son teint clair que le soleil de la Côte d'Azur n'avait pas encore bronzé. Des souliers faits de lamelles beiges et un foulard rose complétèrent ce gracieux ensemble.

La toilette est presque toujours une occupation très importante pour une jeune fille ; cependant, Mathilde Alessandri ne semblait guère s'y intéresser. Elle avait choisi sa robe et ses accessoires machinalement, sans réfléchir.

Pour qui l'aurait observée, il eût été aisé de déceler sa distraction, sa préoccupation et même, son souci. Un rendez-vous devait être cause de ses préparatifs matinaux car elle consulta plusieurs fois son bracelet-montre. S'étant trop hâtée, elle était en avance. Elle s'assit devant la fenêtre de sa chambre et regarda au dehors.

Du quatrième étage de ce palace, elle dominait, de biais, la Promenade des Anglais, une partie de Nice et, sur la gauche, la nappe azurée de la Méditerranée.

Les jolis yeux bleus de Mathilde errèrent au loin, suivant les évolutions d'un petit yacht à voile blanche triangulaire. Sur la ligne d'horizon, une brume nacrée semblait là tout exprès pour délimiter un rêve : était-il prudent de s'aventurer au delà ? La jeune fille pensa tout haut :

« Moi aussi, j'ai créé une barrière... Pourquoi ?... La vérité n'était-elle pas bonne à dire ?... Ai-je redouté les réactions de Stéphane ou les miennes ? Je ne sais plus. »

Elle écarta ses mains en un geste d'impuissance et tout son charmant visage prit une expression dramatique.

Assurément, Mathilde avait une décision à prendre et elle n'osait pas. Elle se leva soudain comme si elle souhaitait agir ou courir vers quelqu'un ; mais elle resta plantée dans cette belle chambre de palace, examinant les meubles et les objets comme si elle les voyait pour la première fois.



La pièce ressemblait à un petit salon de style empire, le lit ayant été escamoté dans une ravissante alcôve. Cependant, la salle de bains était moderne, bien qu'elle offrit les tons verts et roses de la pièce principale.

Bizarrement, ce coquet salon semblait surprendre Mathilde Alessandri; elle ne s'y habitait pas. Cependant, elle y vivait, depuis trois semaines, une sorte de rêve éveillé.

Une pendulette à colonnes, en sonnant soudain dix coups aigrelets, la rappela à la conscience du temps. Malgré tout, elle consulta sa montre de poignet comme si elle estimait que cette pendulette de l'époque de Joséphine de Beauharnais avait besoin d'être contrôlée par un instrument moderne.

Mathilde quitta sa chambre, tira la porte capitonnée derrière elle et s'avança vers le bel escalier recouvert d'un somptueux tapis et qui plongeait vers les étages inférieurs.

Comme des pas se faisaient entendre sur le couloir d'accès des autres chambres, Mathilde se redressa, peu désireuse de révéler ses soucis à des étrangères. Des dames la croisèrent; elles les salua courtoisement et continua de descendre.

Au rez-de-chaussée, Mathilde ne recueillit que des sourires aimables: la demoiselle du téléphone, le concierge, le chasseur, même le petit groom qui, à son approche, mit la porte tournante en mouvement, chacun la salua avec une expression légèrement complice.

Dehors, la jeune fille soupira dans l'air tiède et pur. Cependant, la rue était assez étroite et encombrée de promeneurs. Les belles artères se devinaient un peu plus loin au roulement de leurs autos. Un rectangle de clarté aux reflets bleutés révélait la proximité de la mer.

Mathilde descendit en courant les quelques marches du palace et s'élança sur le trottoir vers cette échappée prometteuse.

La Promenade des Anglais, avec ses bâisses blanches et son horizon illimité, n'avait plus de secrets pour la jeune fille: elle l'avait parcourue presque chaque jour depuis trois semaines. Elle connaissait si bien les habitudes des uns et des autres qu'elle différenciât les touristes des Méridionaux, la jeune femme venue se reposer de la charmante secrétaire qui se hâtait vers son travail. Cependant, ce jeu ne l'amusa plus. Ses soucis l'empêchaient, d'ailleurs, de voir ce qui évoluait autour d'elle; ses yeux étaient tournés vers l'intérieur.

Mathilde descendit lentement vers la petite plage très chaude malgré l'heure matinale. Aussitôt, elle vit un jeune homme étendu sur le sable. Pour dire vrai, elle ne vit que lui parmi beaucoup de personnes. Il se leva soudainement — il devait guetter son arrivée — et il se précipita au-devant d'elle.

Mathilde prit une résolution soudaine: «Il faut que je parle. Ce sera ce matin ou jamais!» Elle sourit avec effort à Stéphane Hébert et lui tendit la main. Il la garda dans les siennes, examinant, de ses yeux bruns, inquiets, le visage de Mathilde qu'il jugeait différent de l'accoutumée. Il dit, cherchant ses mots:

— Vous avez... heu!... Pourquoi avez-vous mis une robe?

— J'ai mon maillot, dessous.

La veille, en la reconduisant, il avait proposé:

— Que diriez-vous d'un peu de ski nautique demain matin?

Elle avait répondu:

— Excellente idée.

Tous deux aimaient ce sport et le pratiquaient bien. La robe grège à petits bouquets roses avait donc surpris Stéphane. Rassuré quant au programme de la matinée, il entraîna sa compagne par la main vers un canot à moteur gardé par un vieux loup de mer qui arborait un magnifique maillot rayé bleu et rouge. Il ne fallut qu'un moment au couple pour grimper dans l'embarcation où Mathilde abandonna sa toilette et trouva ses skis. Puis le moteur fut mis en marche.

— Nous avons un certain succès, dit Stéphane, montrant les curieux alignés au bord du parapet.

— Je n'aime pas beaucoup cela, fit Mathilde, d'autant moins que les pétarades de ce moteur sont déplacées dans le paysage. Tous ces gens doivent maudire ce bruit. Filons vite!

Stéphane aussi avait hâte de s'éloigner par besoin d'agitation, par goût, parce qu'il était jeune et dynamique et, aussi, parce qu'il ne savait pas, lui non plus, comment aborder un problème compliqué. Le couple se laissa emporter par le canot, glissant dans son sillage, sautant les vaguelettes, se tenant par la main, grisé, heureux, ayant la sensation enivrante que rien ne comptait plus que ce sport gracieux qui les unissait.

Le vieux matelot avait été payé pour une heure; mais Stéphane avait l'intention de s'entendre avec lui au bout des soixante minutes. Il souhaitait évoluer avec Mathilde au moins pendant deux heures et, même, il avait formé le projet de la diriger vers une petite crique, un peu avant Villefranche. Là, il parlerait, il y était bien résolu.

Comme il tournait un visage heureux vers sa compagne, elle lui fit signe qu'elle était fatiguée. Alors, Stéphane se dit: «La petite critique, tout de suite». Il siffla pour alerter le matelot. Celui-ci se retourna et il lui fit signe d'aborder. Aussitôt, le canot obliqua vers la côte.

Un peu avant le rivage, Mathilde lâcha le filin qui la reliait à l'embarcation et se laissa aller dans l'eau. Stéphane en fit autant. Il y avait si peu de fond qu'ils pouvaient se tenir debout. Ils enlevèrent leurs skis et gagnèrent la terre, riant comme s'ils n'avaient pas fait exprès de tomber à la mer.

Pendant ce temps, le matelot avait amarré son canot et il s'était déniché une place à l'ombre d'un rocher pour fumer sa pipe, ce qui amusa de nouveau les jeunes gens. Ils choisirent eux-mêmes un coin de sable fin; mais, contrairement au matelot, ils préférèrent le soleil pour se sécher après le bain. Puis ils ne parlèrent plus, ou si peu!

— Vous étiez fatiguée, tout à l'heure? demanda Stéphane, incrédule.

— Oui, un peu...

Ils s'étendirent, les mains sous la nuque, face au ciel pur. Un instant après, Stéphane avança une autre question:

— Vous semblez triste?

— Oui, un peu...

Contrairement à leurs habitudes des jours précédents, ils n'étaient pas bavards.

— Les jeux, les distractions, toutes les choses agréables prennent toujours fin, dit-il.

Elle soupira:

— Ces vacances de printemps vont bientôt se terminer.

Il dit en écho:

— Elles vont se terminer.

Stéphane aurait dû lui demander de la revoir à Paris; c'était une phrase qui coulait de source, une phrase qu'il avait envie de prononcer. Pourtant, il ne la prononça pas comme s'il redoutait une réponse négative, voire un traquenard.

Mathilde songeait: «S'il demande à me revoir à Paris, je serai obligée de répondre que c'est impossible». Elle espérait cette question, cependant, et elle la redoutait en même temps.

Ils restèrent silencieux, exagérément silencieux, essayant d'intéresser leurs regards au vol des mouettes, aux évolutions des autres sportifs, chacun souhaitant donner le change à l'autre, alors qu'en son for intérieur chacun songeait: «Je devrais dire la vérité».

C'était un amour-propre mal placé un assez sot respect humain qui les arrêtait au bord de la confiance. Chacun avait débuté par un mensonge et il n'osait pas l'avouer.

— Si nous déjeunions ensemble, proposa soudain Stéphane, qu'en pensez-vous?

— Avec plaisir!

Ce plaisir était visible et, pourtant, elle se disait: «Je ne devrais pas. Tout ce rêve va finir. Il doit finir. Pourquoi le prolonger en dépit du bon sens? Pour souffrir davantage?»

Mathilde chercha une phrase banale pour tenter d'atténuer son acceptation précédente:

— Vos amis doivent se plaindre de votre absence, Stéphane?

— Ils en ont pris leur parti: depuis trois semaines, je ne suis pas resté souvent près d'eux!

Ce qui sous-entendait qu'il était constamment sorti avec Mathilde. Elle frémit: c'était ce genre de phrase qui pouvait amorcer une question!

— Je voudrais vous demander... Vous allez dire que je suis curieux!

Qu'allait-il dire? Ce ne fut pas ce qu'elle espérait et redoutait en même temps:

— Vous êtes toujours seule, Mathilde, n'avez-vous pas d'amies, à Nice, ni des parents?

— La solitude est un genre que je me donne. Je suis un peu snob, vous savez! Bien sûr, j'ai des parents et des amies, comme toutes les jeunes filles! Cependant, je sais me suffire à moi-même... à condition, toutefois, que la fortune de mon père me serve de compagnie!

Stéphane fronça les sourcils. Il se disait, navré: «Quel dommage! Je me demande pourquoi Mathilde est si versatile, si différente d'un jour à l'autre?»

— Excusez-moi, fit-elle, je dois vous choquer: je ne parle pas le langage de vos amis habituels. Cela me chagrine beaucoup; mais qu'y puis-je? On m'a élevée ainsi!

Il faillit répondre: «Tant pis!», mais il retint à temps l'exclamation. Soulevé sur un coude, il examina un instant sa compagne comme s'il souhaitait lui arracher un secret. Brusquement, il se mit debout:

— Matelot! Nous rentrons!

Il tendit la main à Mathilde et retrouva des paroles courtoises:

— Que diriez-vous d'un restaurant dans la vieille ville? Si votre snobisme le permet, toutefois!

— Mais un restaurant dans la vieille ville, c'est très snob!

Aussitôt, des larmes soudaines brillèrent dans ses yeux, inexplicablement!

— Mathilde, qu'avez-vous? Vous semblez chagrinée? Ai-je dit quelque phrase qui...

— Oh! non, ce n'est rien: un grain de sable sous la paupière.

Stéphane n'insista pas. Une fois de plus, il songeait: «Mathilde est incompréhensible!»

Ils gagnèrent le canot et ne parlèrent plus. Était-ce le bruit du moteur qui les en empêchait? Le matelot les dirigea vers la petite plage du départ. La jolie robe grège à fleurs roses retrouva les épaules de Mathilde. Stéphane prit sa compagne par le bras pour la guider vers la vieille ville.

Ils traversèrent l'odorant marché aux fleurs puis ils allèrent s'installer à la terrasse d'un minuscule restaurant qui affichait une spécialité de fruits de mer accompagnés d'un petit vin blanc léger.

Rapidement, Mathilde offrit un visage détendu et souriant, démontant de plus en plus Stéphane qui décida, cependant, d'accepter son humeur du moment. Il proposa une promenade en auto dans l'arrière-pays. Elle accepta avec bonne humeur et un plaisir non dissimulé.

Cette promenade, qui s'annonçait sous les meilleurs auspices, devait rester dans la mémoire des deux jeunes gens comme une affreuse corvée.

Plusieurs fois, Stéphane eut envie d'envoyer au diable le paysage que Mathilde décrivait complaisamment avec un grand luxe de détails. Il souhaitait arrêter la voiture en bordure de la route et tout dire, là, brusquement, sans préparation... car il avait beaucoup de choses à révéler. A ce moment psychologique, il découvrit le visage fermé et glacé de sa compagne. Alors, démonté de nouveau, il se tut devant si peu d'encouragement.

De son côté, Mathilde se demanda: «Vais-je avoir le courage, enfin, de dire ce que j'ai mis tant de soins à cacher depuis trois semaines?»

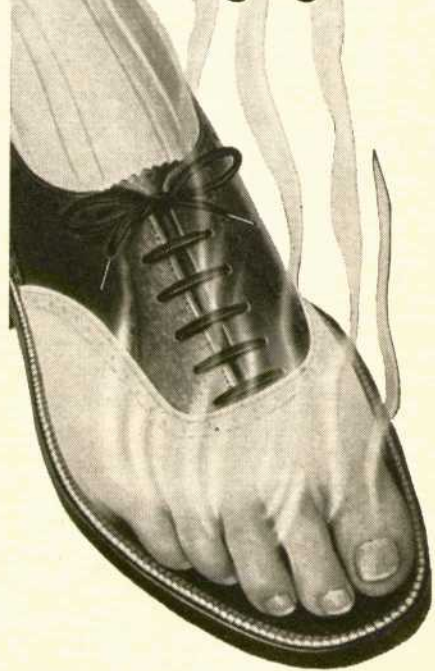
La petite 4 CV de louage ronronnait dans le paysage et ses deux occupants étaient redevenus silencieux, de plus en plus silencieux.

La tension de leur esprit devint presque insoutenable. Alors, Stéphane se fit un serment: «Je vais arranger une réunion pour demain matin et je lui dirai tout. Au volant de cette voiture, ce n'est pas commode... Une pareille situation ne peut plus durer».

Au même instant, Mathilde prit une résolution: «Je dois partir dès ce soir. A quoi bon prolonger mon séjour! La fuite est la meilleure des solutions. Nous garderons un bon souvenir l'un de l'autre et ce sera tout! Ce souvenir serait abîmé si je parlais. Donc, il faut partir!»

Persuadés, tous deux, que la décision était enfin prise et qu'ils n'avaient plus qu'à rejeter tout souci, ils redevinrent

C'est dangereux de négliger



LE PIED D'ATHLÈTE (ou dysidrose)

Laissés sans traitement, les organismes du Pied d'Athlète s'introduisent sous la peau et se répandent — peuvent pénétrer dans le sang et causer de graves infections. Ou même se transmettre à d'autres personnes! Combattez donc le Pied d'Athlète sans délai!

Au premier signe de crevasse entre les orteils, appliquez Absorbine Jr. Le picotement que vous ressentez vous indique que l'Absorbine Jr. est à l'oeuvre, détruisant tous les microbes qu'elle peut atteindre. D'emploi facile, elle soulage rapidement la douleur!



Absorbine Jr. se vend à tout comptoir pharmaceutique.

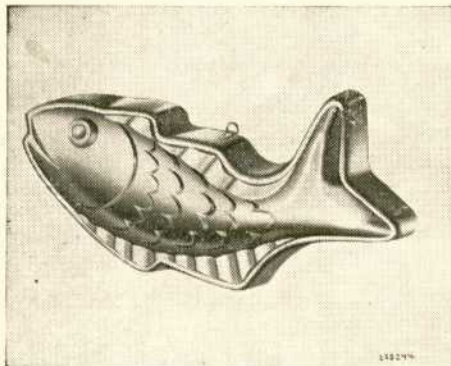
ABSORBINE Jr.

La formule n°1 au Canada contre le Pied d'Athlète

W. F. Young, Inc., Montréal 19, P.Q.



Qui peut maintenant se passer d'un modèle de carafe à café si délicate et si pratique avec sa poignée à l'épreuve de la chaleur ? Peut servir également pour tous les breuvages froids.

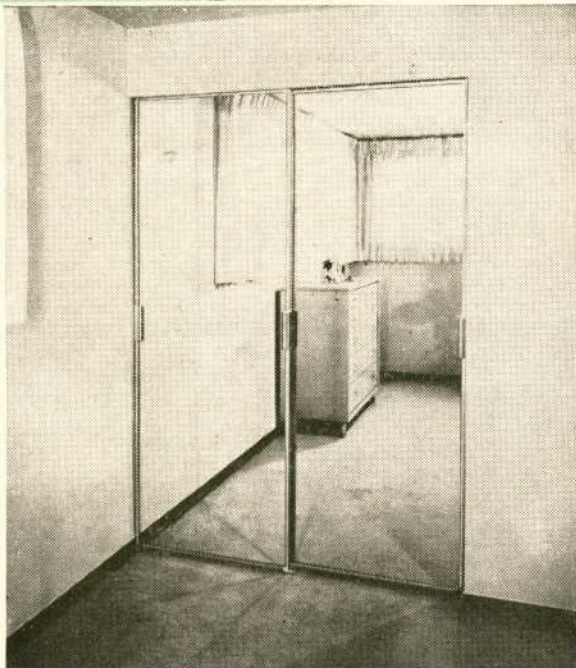


West Bend présente un moule à gelatine sous forme de poisson à l'allure un peu folichonne. Pouvant contenir 40 onces, y compris les fruits, il est d'aluminium teinté bronze et on peut aussi l'utiliser pour décorer la cuisinette ou la salle à déjeuner, comme plaque murale.

"Velcro", fermoir en chardons de nylon, est une merveilleuse invention du génie suisse Georges de Mestral. Deux lisières de nylon, l'une à surface veloutée de milliers de menues bouclettes, l'autre de menus crochets ; appliquées l'une à l'autre elles forment un fermoir ajustable pour tout vêtement ou accessoires et cela comme par miracle. Un autre résultat de l'application adroite de la chimie au foyer. Tous droits de fabrication pour les Amériques sont détenus par une maison canadienne, Velok Ltd. de Montréal.



La Petite Kermesse "Populaire"

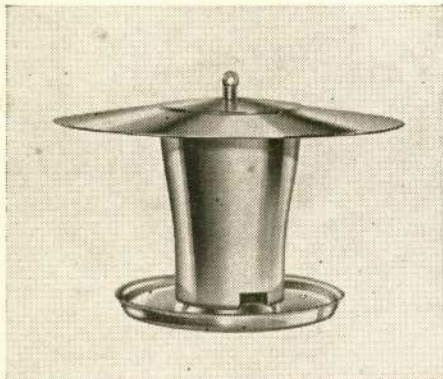


Et voilà ! Des portes coulissières en miroir pour le placard. Développée à la Canadian Pittsburgh Industries, cette idée plaira à toutes les femmes. Facilitant la vérification de la mise au complet et ajoutant une note claire au décor en créant l'illusion d'agrandissement de chaque pièce où on les installe.



On a magnifiquement réussi à capter toute la splendeur de la rose estivale pour la poser en délicate broderie sur ce fin mouchoir de batiste suisse. Article d'allure grand luxe pourtant essentiel.

Pour nos si charmants petits amis : les oiseaux, West Bend Aluminium a créé cette mangeoire automatique protégeant leurs aliments contre les intempéries et la convoitise des autres animaux.



Solidité et confort contribuent au luxe de ce fauteuil moderne, en forme de soucoupe. Rembourré de caoutchouc-mousse et tendu d'élégant "Fabrilité" blanc, le fauteuil convient aussi parfaitement au vivot qu'à la salle de jeux. On peut se le procurer également en noir, or, chartreuse, turquoise et bleu. Facile d'entretien, il se nettoie tout simplement à l'eau et au savon. Une fabrication de House of Braemore.

gais, d'une façon un peu factice, certes, mais suffisamment vraisemblable pour donner le change à l'autre.

La journée se termina par un retour empruntant les zigzags de la Grande Corniche, un dîner dans une ravissante auberge toute garnie de pergolas comblées de roses, au son d'un pick-up qui déversait des airs de danses nostalgiques.

Stéphane jugeait cette musique sentimentale digne d'accompagner cette fin de journée. Il hésita encore un peu quant à ses révélations : pourquoi pas dans ce lieu si agréable ? Il préféra être absolument seul avec Mathilde... alors que, dans la 4 CV, il se trouvait seul avec elle un instant plus tôt. Il lui aurait suffi d'arrêter la voiture au bord de la corniche et d'entamer cette difficile confiance.

Quant à elle, la musique pleurait dans son cœur : elle avait décidé de partir.

Avant la nuit, Stéphane reconduisit Mathilde à Nice, jusqu'à la porte du palace où elle habitait.

— Etes-vous contente de notre journée ?

— Elle a été très agréable, Steph, je vous remercie.

— Demain, je vous réserve une surprise. J'ai une idée que je qualifie modestement de sublime !

Il rit, persuadé qu'elle allait le suivre sur le chemin de la plaisanterie.

— Je ne vous révélerai rien ! Ce ne serait plus une surprise ! A demain !

Il tenait ses mains dans les siennes. Il reçut le choc de beaux yeux bleus noyés de larmes. Mathilde se haussa soudain sur la pointe des pieds pour être à la hauteur du visage de Stéphane, posa ses lèvres sur sa joue puis, en une volte rapide, elle se sauva vers la porte tournante que le petit groom actionnait.

La vue des larmes avait figé le jeune homme, mais le baiser lui parut être une promesse. Il en fut heureux. Toutes ses tergiversations pouvaient inquiéter Mathilde. Puisqu'il l'aimait, pourquoi ne pas le lui dire ? Le reste serait, alors, beaucoup moins difficile à avouer. Il se persuada que les sautes d'humeur de la jeune fille ne provenaient que de son attitude qu'elle pouvait mal interpréter. Il se fit une promesse à mi-voix :

« Demain, ce sera le grand jour ! Le grand jour de toutes les vérités ! »

Il reprit sa voiture et gagna le village de toile où il campait avec les camarades de son club. Ses appréhensions semblaient envolées comme si sa précédente résolution lui avait procuré une agréable certitude.

Cependant, Stéphane eût été moins satisfait s'il avait pu connaître la première occupation de Mathilde en rentrant dans le palace. Elle dit au concierge :

— Je dois regagner Paris ce soir...

— Quel dommage que vous partiez, Mademoiselle : il y aura des jeux et des régates, dimanche !

— Tant pis. Je vais préparer mes bagages. Ayez l'obligeance de téléphoner à la gare.

Dans sa chambre, Mathilde réunit ses vêtements, garnit lestement sa trousse de toilette, changea sa robe claire contre un deux-pièces gris, téléphona pour commander un taxi et se fit conduire à la gare quelques instants avant le passage du rapide de nuit.

Elle s'attendait un peu, comme dans les films, à voir surgir le bien-aimé sur le quai, venant l'empêcher de partir ou souhaitant monter dans le train avec elle. Mais Stéphane ne se montra pas. Le rapide démarra. C'était fini. Alors, Mathilde alla s'asseoir dans un coin et elle ferma les yeux sur son rêve perdu.

Cependant, Stéphane avait eu, à l'heure de cette fuite, une espèce de pressentiment, une sourde appréhension, plutôt. Il balança un moment, puis il souhaita téléphoner à Mathilde pour le plaisir d'entendre sa voix. Il lui aurait dit, simplement : « Bonne nuit. Préparez-vous à une grande surprise pour demain ». Il savait que le rêve était aussi nécessaire que le boire et le manger pour les jeunes filles romantiques et sentimentales. Ce rêve serait une bonne préparation pour sa révélation. Il appela donc le palace.

— Mademoiselle Mathilde Alessandri n'est plus au palace. Monsieur. Elle a pris le rapide pour Paris il y a moins d'une heure.

Stéphane reçut un choc. Cependant, il demanda :

« — Mademoiselle Alessandri se rendait à Paris ou devait-elle s'arrêter avant ? »

« — Elle allait à Paris, Monsieur. C'est moi qui ai retenu sa place. »

Séphane raccrocha lentement, une palpitation angoissée dans la poitrine. Certes, la capitale était immense, mais le riche père de Mathilde devait être connu en tant qu'industriel, ce M. Alessandri qui offrait des palaces niçois à sa fille !

Les yeux bleus empués de larmes de Mathilde passèrent devant lui comme deux fleurs sur un lac. Souvent, ils s'étaient emplis de pleurs et, ce soir, particulièrement, quand il l'avait reconduite. A ce moment-là, elle avait l'intention de partir, il en était sûr, maintenant, et son baiser furtif était un baiser d'adieu.

Stéphane était un homme de résolutions promptes. Il allait rentrer à Paris, lui aussi. Mathilde Alessandri ne devait pas être difficile à retrouver ! Ce qu'il avait à lui dire serait retardé de deux jours, simplement. Ah ! pour quoi, contre son propre caractère, avait-il tergiversé ?

Il sauta dans la 4 CV de louage, fila vers le garage, rendit la voiture et sa carte grise ; puis il se dirigea vers une énorme Alfa-Roméo dont la plaque portait son nom et il fonça vers le Nord, vers Paris, vers Mathilde.

II

EH BIEN ! Mathilde, les voyages de luxe ne te réussissent pas ! Quelle tête tu fais depuis ton retour de Nice !

Jacqueline Jussieu, qui venait de faire cette constatation, était dactylo à l'agence de la rue Auber où Mathilde avait les délicates fonctions d'interprète. Depuis le retour du fameux voyage, la jeune Jacqueline taquinait sa collègue. Celle-ci avait essayé de réagir, d'abord, en prenant les plaisanteries du meilleur côté ; ensuite, elle avait montré qu'elle était excédée par cette moquerie, pas méchante, certes, mais qui lui rappelait trop ce qu'elle souhaitait oublier. Ses collègues échangeaient entre elles des clins d'oeil et des sourires, persuadées que « l'air bizarre » de Mathilde cachait tout simplement un début d'idylle et qu'il se transformerait prochainement en apparences du bonheur.

C'était cette confiance que Mathilde avait remise de jour en jour et que, finalement, elle n'avait pas eu le courage de faire à Stéphane. Evidemment, plus le temps avait coulé, plus la vérité était devenue difficile à dire, pour si peu de choses !

Le premier jour où elle avait fait du ski nautique avec Stéphane, ils avaient bavardé un peu et Mathilde avait révélé : « J'habite le palace... » En raison de la distinction de Stéphane, d'une certaine « classe » dans ses propos et de ses tours de phrases impeccables, elle l'avait tout de suite catalogué d'un milieu supérieur au sien. Evidemment, elle ne pensait pas alors qu'elle s'attacherait à un jeune homme ! C'était une simple relation de vacances.

Son erreur avait été de vouloir lui montrer, assez puérilement, qu'elle le valait bien. Elle construisait tout un roman : son père, M. Alessandri, était un gros industriel (elle ne spécifia pas en quoi) ; sa mère, une des plus mondaines Parisiennes, tenait salon, présidait des oeuvres, donnait le ton.

Mathilde s'était amusée, d'abord, en peignant ainsi sa famille ; ensuite, quand Stéphane révéla qu'il logeait avec son club dans le village de toile et qu'il était un petit employé sans grand avenir, elle avait failli dire qu'elle était interprète dans l'agence de la rue Auber. Mais le ton ironique employé par Stéphane, pour parler de son modeste travail de bureaucratie, la retint. Pourtant, c'eût été si facile de profiter de la circonstance pour avouer :

« Mon père est un artisan ébéniste et non un gros industriel, et ma mère s'occupe de notre foyer. Si j'habite ce riche palace, c'est pour avoir participé à un concours à la radio. J'ai gagné un séjour à Nice dans ce magnifique hôtel de luxe. »

Si Mathilde avait eu tout de suite le bon esprit de dire ces phrases, ils auraient éclaté de rire tous les deux et la fin des vacances eût été différente. Elle n'avait pas osé, le connaissant assez peu et mal, craignant de le froisser, de le perdre car, déjà, elle s'attachait à lui, elle allait l'aimer, elle l'aimait !

Maintenant, tout était perdu. Elle avait préféré fuir. Jamais le hasard ne pourrait la remettre en présence de Stéphane qui n'avait pas l'adresse de Mathilde et, d'ailleurs, après son départ qui ressemblait à une fuite, il ne pouvait souhaiter la rechercher. Restait encore quelques moqueries de collègues à éliminer et puis le temps effacerait tout.

L'agence de voyages ferma ses guichets à dix-huit heures comme à l'accoutumée. Mathilde s'attarda un peu au vestiaire pour donner à ses compagnes le temps de partir. Cependant, Jacqueline Jussieu l'attendait sur le trottoir, devant les grilles fermées. Tout de suite, elle glissa son bras sous celui de Mathilde.

— Excuse-moi, mon chou, pour les taquineries. Telle que je te connais, c'est sérieux. Franchement, tu fais peine à voir !... Je sais : ça ne me regarde pas. Est-ce que je peux t'aider ? J'ai l'air fofolle mais je ne suis pas méchante et je t'aime bien.

— Tu ne peux rien pour moi... Toutefois, il faut que je te raconte mon histoire. Oui, je dois te la dire, sinon je vais étouffer ! Viens marchons à petits pas.

Mathilde entraîna donc Jacqueline et commença à lui révéler son aventure : l'arrivée éblouie dans ce magnifique palace de Nice, la rencontre avec Stéphane Hébert, sa sottise présomption de vouloir passer pour une habituée des établissements de haut luxe et pour une jeune fille de grande famille, enfin, son amour pour le jeune homme.

Emportée par ses souvenirs, elle fit un récit enchanteur des trois semaines de joies contrebalancées par le souci de son stupide mensonge et par son inquiétude croissante devant le développement de son amour. Enfin, elle relata le dernier rendez-vous et sa résolution de fuite pour couper tous les ponts.

— C'est du propre ! s'exclama Jacqueline, atterrée et indignée. Si seulement tu possédais un semblant d'indication, je pourrais m'arranger pour rencontrer ce Stéphane dans un lieu public, par exemple, et prononcer ton nom !

— Je n'ai pas son adresse. Je sais qu'il est un petit employé, c'est tout. J'ignore même s'il est fonctionnaire, ou dans une banque, ou dans le commerce !

— Et tes parents ? Que disent-ils de tout ça ?

— Je n'ai rien raconté pour ne pas les inquiéter inutilement. Quand je suis rentrée, j'ai dit, simplement, que trois semaines de palace me paraissent suffisantes parce que je n'étais pas habituée à ce genre de vie. Ils étaient tout contents que je me plaise mieux chez eux, près d'eux.

— Puisque tu as coupé les ponts, avec un certain courage, d'ailleurs, il faut essayer de surmonter ton chagrin.

— J'avais conservé un espoir, figure-toi... On espère toujours.

— Quel espoir ?

— Si Stéphane avait interrogé le portier du palace, il aurait appris que j'étais la bénéficiaire de ce séjour, voyage compris, et il aurait eu mon adresse.

— Ton départ précipité, sans fournir de raisons, n'était guère engageant. Et puis, il te croit fille de M. Alessandri, gros industriel. Il a des scrupules, peut-être : il redoute d'être pris pour un coureur de dot !

— C'est vrai ! je n'y avais pas songé !... Tout s'effondre, décidément, tout s'effondre !

— Du calme. Tu sais, moi, je suis une positive. As-tu cherché le nom d'Hébert dans l'annuaire ?

— Oui. Tu penses bien qu'un petit employé n'a pas le téléphone. Il existe plusieurs Hébert, mais pas de Stéphane. Plusieurs Hébert, dont un industriel, ô ironie !

— Tu pars précipitamment pour ne plus le revoir ! Tu penses à lui sans cesse ! Tu le cherches dans l'annuaire du téléphone ! Tu manques de logi-

que ! Ah ! ces filles amoureuses, quelle plaie !

Mathilde soupira et avoua une complication qui augmentait sa détresse :

— Je suis distraite dans mon travail, je risque de commettre des erreurs. Et puis, mes pauvres parents ont des visages tellement consternés. Pour eux, je vais essayer de surmonter mon chagrin.

— Je peux toujours te donner un conseil : sors avec moi. Autrefois — je veux dire avant ce voyage à Nice — tu aimais te joindre à un petit groupe joyeux et, même, Jean-Pierre Dumonceau te plaisait assez !

— Comme c'est loin tout ça ! Je ne voudrais pas, il ne faut pas que Jean-Pierre se fasse des illusions, ce serait malhonnête de ma part. Je préfère ne pas sortir avec votre groupe. Plus tard, je verrai... Je te quitte, j'ai juste le temps de courir à la gare. Quand je manque ce train, mes parents s'inquiètent. A demain !

Les deux amies s'embrassèrent et Mathilde gagna rapidement la gare d'Orsay où elle attrapa le train de justice. Pour tenter de réagir, elle s'intéressa à un ravissant bébé qui, sur les genoux de sa mère, souriait de toutes ses fossettes. De temps en temps, il fronçait son petit front car le bruit du train l'effrayait un peu ; puis, rassuré par la présence maternelle, il recommençait à sourire.

Mathilde descendit à Saint-Michel-sur-Orge et gagna le pavillon de ses parents en zigzaguant dans les petites rues bordées de jardins fleuris. Les roses lui rappelèrent les pergolas de la petite auberge sur la corniche où elle avait diné, un soir, avec Stéphane. La floraison, dans la région parisienne, était en retard d'un mois sur les Alpes-Maritimes.

Mme Alessandri guettait l'arrivée de sa fille. C'était une personne un peu forte, aux cheveux gris. Elle avait conservé, sur sa robe, le tablier qui la protégeait pour préparer le repas du soir. Elle ouvrit le portillon et embrassa Mathilde. Celle-ci, qui sentait l'inquiétude de sa mère, chercha un prétexte pour gagner sa chambre. Elle dit, l'air dolent :

— Je suis fatiguée...

— Pourtant, ma chérie, il faut que je te parle avant l'arrivée de ton père.

Elle entraîna sa fille vers le petit pavillon à volets de bois peints en vert « jardin » et Mathilde se dit : « Maman va m'interroger ».

Dans la pièce commune, Mme Alessandri examina sa fille comme si le fait d'enlever sa veste et de la placer sur un dossier de chaise pouvait lui révéler quelque chose. Elle la suivit des yeux quand Mathilde s'approcha de la table, y posa son sac et fit semblant de fouiller dedans.

— Dis-moi ce qui te chagrine... Je vois bien que tu as changée.

— Ne t'inquiète pas, maman, ce n'est rien... Quelques soucis... Je me réadapte avec peine. N'en parlons pas ! D'ailleurs, voici papa. Il a bien assez de complications dans son travail sans l'accabler encore. Rassure-toi : ce n'est pas grave.

Cependant, Mathilde s'enfuit vers sa chambre car elle craignait de montrer ses larmes.

M. Alessandri était un homme massif, aux cheveux et aux sourcils très noirs, ce qui révélait ses origines italiennes. Sa femme et lui avaient dû parler du précédent interrogatoire car il demanda en entrant :

— Alors ?

— Mathilde n'a rien dit, elle a profité de ton arrivée pour se sauver dans sa chambre.

— Veux-tu mon avis ? On n'aurait pas dû la laisser partir pour Nice toute seule !

— Tu sais bien qu'elle habitait un palace très coté. Et puis, Mathilde est sérieuse et elle a l'habitude des voyages avec son agence ! Pour moi, il y a un jeune homme dans cette histoire. Elle a dû rencontrer, dans ce palace, quelqu'un de ce milieu.

— Je l'avais prévu : une jeune fille sort de sa sphère, il n'en faut pas plus pour construire des châteaux en Espagne.

Le père changea de ton pour proposer un remède :

— Il faudra essayer de la distraire : la confiance viendra plus tard quand elle jugera l'aventure atténuée.

(Suite à la page 35)

**APRÈS TOUT
SHAMPOING
OU
PERMANENTE**



Une coiffure impeccable

PRINCESS PAT
FILET pour
CHEVEUX



conservez les
coupons primes

Si vous avez aux alentours de Montréal...

**PROPRIETES, TERRE OU TERRAIN
à vendre**

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

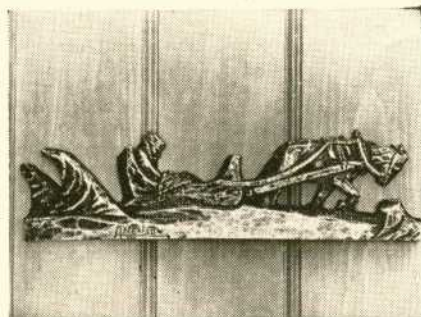
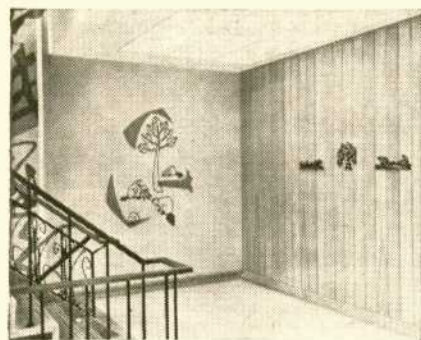
CR. 4 - 5904 1250, rue Villieray, Montréal



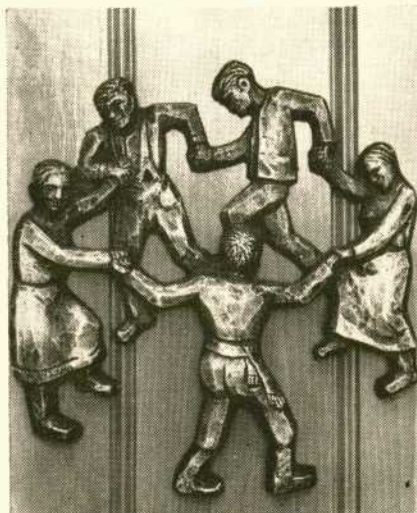
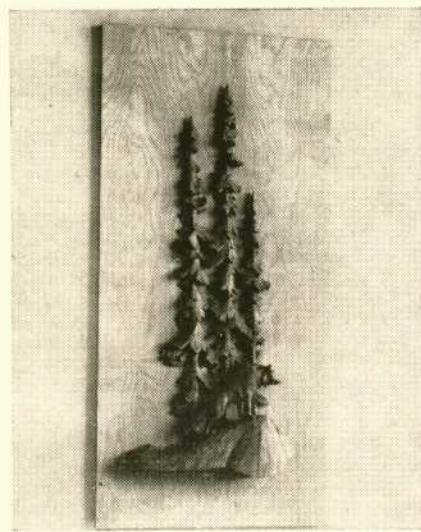
**CIGARETTES
"EXPORT"
BOUT UNI OU FILTRE**



Sculpteur sur bois, voici M. Gervais qui est l'auteur de la plupart des statues décorant les immeubles de la British American Oil. — Ci-dessous. En bonne place figure ce groupe en fer forgé, oeuvre de Marcel Juneau de Saint-Césaire, sur le sujet "castor et peuplier".



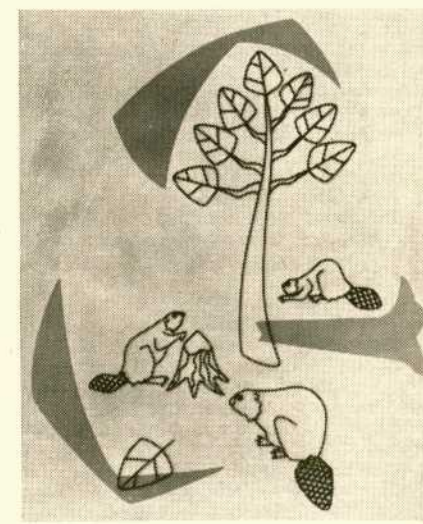
Voici un gros plan des appliques en fer forgé réalisées par Albert Neilson, de Cap Santé. — Ci-dessous, ce panneau en bois sculpté par Léo Gervais de Montréal, représentant une épinette et un loup des montagnes, fait partie du décor typiquement canadien de l'immeuble.



Ces appliques en fer forgé, également par Albert Neilson de Cap Santé, s'inspirent des danses folkloriques tirées du terroir. — Ci-dessous. Admirant une sculpture sur bois, de forme artisanale, voici M. Thor Hansen, directeur artistique de la B.A.



Voici, en gros plan, l'une des trois statuettes exécutées par la céramiste québécoise Rose-Anne Monna, de Saint-Jean, pour le nouvel immeuble de la B.A. — Ci-dessous, un autre gros plan, cette fois du groupe en fer forgé par Marcel Juneau, de Saint-Césaire, portant sur le sujet "peuplier et castor".



L'ART CANADIEN CHEZ LUI



La British American Oil ne se contente pas de fabriquer et de vendre des produits pétroliers. Cette compagnie, qui possède des succursales dans toutes les grandes villes du Canada, tient à décorer ses immeubles des témoignages les plus indéniables de l'art de chez nous.

Ces jours derniers, elle présentait à l'hôtel Reine Elizabeth, à Montréal, un film en couleurs démontrant jusqu'à quel point nos artistes savent travailler. Et quand nous disons nos artistes, nous ne voulons pas seulement parler de l'élément canadien-français, mais bien de tous ceux qui, originaires des pays les plus lointains, sont venus ici apporter leur talent et leur art.

Le hall d'entrée du nouvel immeuble de bureaux de la British American Oil à Ville Mont-Royal se caractérise par une décoration unique, exécutée sur des motifs canadiens par des artistes et des artisans renommés du Québec.

Le nouvel édifice de la B. A., sis à Ville Mont-Royal, fut décoré sous l'autorité de Thor Hansen, Danois de naissance, employé depuis 27 ans à la B. A. Sur bois, céramique, métal, tissu, linoléum, les artistes ont traduit, dans l'esprit canadien, les objets caractéristiques du pays, restant en cela dans la grande tradition des maîtres ymagiers du moyen âge, décorateurs de cathédrales.

Un immense panneau de sept cents pieds carrés flanque l'escalier principal du nouvel immeuble de la B. A., à Montréal. Cette impressionnante murale est l'oeuvre de M. Umberto Bruni, Canadien d'origine italienne, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts. Non seulement les paysages laurentiens, mais la faune et la flore du Québec y sont représentés dans des formes du plus heureux modernisme.

On y voit aussi des sculptures sur bois, des ouvrages de fer forgé, bref tout ce qui donne aux demeures de la B. A. un cachet de personnalité et d'amour de l'art.



Quoi de nouveau ?

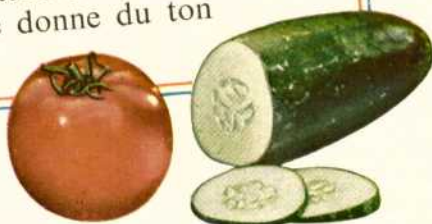


La Salade-Délice Estivale

...assaisonnée de Miracle Whip légère et piquante

Une salade tout simplement délicieuse, avec de belles tomates rouges! Disposez tout autour d'un plateau des feuilles de laitue, des quartiers de tomates et des anneaux de piment vert coupés en deux. Au centre, placez des oeufs farcis. Servez avec de la Miracle Whip, la sauce à salades moderne dont la saveur vive donne du ton à toute salade.

Fabriquée dans le Québec



LES TRAVAUX FEMININS

Parure de coiffeuse travaillée à la frivolité

Fournitures requises :

- Fil à crocheter mercerisé COATS No 30.
- 2 balles d'une couleur à votre choix.
- 1 crochet en acier No 10 de marque SHIP de MILWARDS.
- 1 navette pour frivolité de marque SHIP de MILWARDS.

Tension :

Grandeur du motif : 2 1/8 po. de diamètre.

Mesure :

Grand centre : 9 1/4 po. sur 11 po.
Les petits centres ; 6 po. carrés.

Abréviations :

R — rond ; Nd — noeud double ; P — picot ; F — fermer ;
Sép. — séparer ; Ro — renverser ouvrage ; Ch — chaîne.

EXECUTION

Grand centre : 1er motif

1ER RANG : R de 1 nd, 12 p sép. par 2 nd, 1 nd, f. Attacher les bouts et couper.
2E RANG : R de nd, p, 8 nd, f. unir à un des p du 1er rang, * r de 8 nd, p, 8 nd, f, unir au picot suiv. du 1er rang ; rép. de * jusqu'à la fin du rang. Attacher et couper.



Modèle No T-4556-F

3E RANG : Attacher ensemble les fils de la balle et de la navette.

R de 3 nd, 3 p sép. par 2 nd, unir au p du r du rang précédent, 2 nd, p sép. par 2 nd, 3 nd, f. * Ro, ch. de 3 nd, 4 p sép. par 2 nd. Ro, r de 3 nd, 1 p, 2 nd, unir à l'avant dernier p du r précédent, 2 nd, 1 p., 2 nd, unir au p du r suiv. du rang précédent, 2 nd, 3 p sép. par 2 nd, 3 nd, f ; rép. de * unissant l'avant dernier p du dernier rond au 2e p du 1er r. Ro, ch. de 3 nd, 4 p sép. par 2 nd, 3 nd. unir au 1er r. Attacher et couper.

2E MOTIF

2e motif :

Les 2 premiers rangs comme le 1er motif.

3E RANG : Attacher les fils ensemble. R de 3 nd, 3 p sép. par 2 nd, 2 nd, unir au p du rond du rang précédent, 2 nd, 3 p sép. par 2 nd, 3 nd, f. Ro, ch. de 3 nd, 2 p sép. par 2 nd, 2 nd, unir au p correspondant de la ch. du 1er motif, 2 nd, unir au p suiv. du même motif, 3 nd. Ro, r de 3 nd, 1 p. 2 nd, unir à l'avant dernier p du r précédent, 2 nd, 1 p, 2 nd, unir au p. du rond suiv. du rang précédent, 2 nd, 3 p sép. par 2 nd, 3 nd, f. Ro, ch. de 3 nd, unir au p correspondant de la ch. suiv. du 1er motif, 2 nd, unir au p suiv. de la même ch. du 1er motif, 2 nd, 2 p sép. par 2 nd, 3 nd. Maintenant terminer comme le 1er motif (ne plus unir).
Faire 5 rangs de 6 motifs, unissant chacun comme le 2e motif a été unir au 1er.

Petit centre : (En faire 2).

Faire 3 motifs par 3 motifs.
Humecter et presser.



VOUS PARAITREZ MIEUX ! Vous vous sentirez MIEUX !

Toutes les femmes doivent être belles, en santé et vigoureuses.

Les Pilules

MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à paraître MIEUX et à vous sentir MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

Expédiées franco par malle, sur réception du prix de \$2. la boîte ou 3 boîtes pour \$5. plus taxe de vente applicable dans votre localité.

POUR LE CANADA
S E U L E M E N T

MYRRIAM DUBREUIL

CASE POSTALE 1391

PLACE D'ARMES, MONTREAL

→ (Suite de la page 31)

La mère proposa un remède personnel :

— Moi, je vais l'entourer de tendresse ; il faut qu'elle se sente comprise et aimée.

— C'est toi qui as raison : notre affection sera le meilleur des baumes.

Il ignorait que, de son côté, la jeune Jacqueline Jussieu se creusait la tête pour découvrir une idée capable d'aider son amie dans sa détresse. Elle crut avoir trouvé car, dès le matin suivant, elle fit une proposition à Mathilde :

— Si j'écrivais au club du village de toile ? Je dirais, par exemple, que j'ai un stylo ou une raquette qui appartient à M. Stéphane Hébert et que je suis très désireuse de lui restituer son bien. Ainsi, j'aurais son adresse.

— Je te défends absolument d'entreprendre une pareille démarche. J'ai bien réfléchi : si Stéphane veut me retrouver, il le peut. Alors, n'en parlons plus.

— Seulement, tu vas continuer à ruminer cette histoire ! Sors avec moi ce soir, sinon, j'écris !

— Bien, je sortirai, je téléphonerai à mes parents pour les prévenir de ma rentrée plus tardive.

— Nous irons au cinéma et, sois tranquille ; je ferai tous les frais... de la conversation !

La fatalité voulut que le film annoncé comme une comédie parisienne se déroulat en partie sur la Côte d'Azur, à Cannes. On y voyait des palaces, d'élégants promeneurs sur la Croisette, du ski nautique, tout ce qu'il fallait pour rappeler Stéphane à Mathilde. Jacqueline elle-même, qui souhaitait distraire son amie, finit par être excédée de cette évocation. Elle dit :

— Cette histoire est bête à pleurer. Si nous sortions !

Les deux amies quittèrent le cinéma avant la fin de la séance et allèrent s'asseoir dans un square après avoir erré un moment le long des vitrines.

— Ecoute-moi bien, fit soudain Jacqueline. Je crois que j'ai une idée.

Elle était fine et beaucoup plus psychologue que sa jeunesse et son air évaporé le laissaient supposer. Elle le montra immédiatement :

— Le mieux, pour épuiser le sujet, serait d'en parler au lieu d'y penser. Raconte-moi comment tu as rencontré Stéphane Hébert... et puis, cette vie de palace, comment est-elle ? Comme au cinéma ?

— Non. J'ai l'impression qu'on s'y ennue beaucoup et pour très cher. En fait — à mon avis — ce n'est agréable que pour une période de vacances, pour couper le travail faire du sport et gonfler ses poumons... mais la vie de palace proprement dite, c'est trop snob ! Du moins pour mon goût.

Elle avait tenté d'accréditer le contraire quand elle causait avec Stéphane. Elle s'empessa de rejeter la chère image. Cependant, elle évoqua encore le sourire ironique du jeune homme quand elle parlait de ses parents prétendus fortunés et de leur vie de luxe. Que signifiait cette ironie ? Lui, le petit employé, la jugeait trop snob, sans doute et, peut-être, la méprisait-il un peu.

— Je t'écoute, dit Jacqueline. Raconte-moi tout depuis le début. C'est plus romanesque que le film de tout à l'heure.

Et Mathilde recommença à parler de Nice et de Stéphane.

III

Monsieur Philippe Hébert déjeunait en compagnie de sa femme et de son fils, Stéphane, dans leur somptueuse salle à manger dont les trois fenêtres s'ouvraient sur l'avenue d'Iéna.

M. Philippe Hébert était exactement ce que Mathilde avait voulu accréditer de son père : un gros industriel. Ses sourcils perpétuellement froncés avaient creusé deux rides profondes entre ses yeux. Des lunettes chevauchaient son nez et les verres faisaient briller de sombres prunelles d'inquisiteurs. Il était le type même du lutteur. Il parlait en phrases courtes desquelles étaient éliminés les adverbes qui ne servaient à rien et la plupart des qualificatifs. Il exigeait que ses collaborateurs, y compris son fils, ne perdissent pas de temps dans des répon-

ses filandreuses et peu claires quand il les interrogeait.

Notre succursale de Lille marche au ralenti depuis que le vieux directeur a été remplacé par un jeune, dit-il.

— Donne-lui le temps de se mettre au courant, père.

— Quand le travail est tout mâché, il suffit de huit jours pour s'y adapter. Ce jeune homme se disait dynamique...

— Tu l'as jugé dynamique !

— Evidemment ! (De temps en temps, il se servait tout de même d'un adverbe, quand il avait tort). Ce novice remue beaucoup d'air mais n'a pas la compétence de l'ancien. Tu iras à Lille voir ce qui cloche.

— Bien, père.

Mme Hébert, qui arborait une maigreur qu'elle jugeait distinguée, faisait semblant de boire un thé au citron en écoutant, d'une oreille distraite, les propos des deux hommes. Elle prit part à la conversation :

— Espérons que le Nord te réussira mieux que le Midi, Stéphane.

— Es-tu souffrant ? demanda le père.

— Je ne crois pas.

— Ne peux-tu pas répondre par oui ou par non ?

— Non, père.

— Distrait et pensif : tu es amoureux.

— C'est quelque chose comme ça, Pardon, je voulais dire oui, père.

— Jolie ?

— Très.

— Je le crains.

Mme Hébert sursauta :

— Tu le crains ! Notre milieu ne te plaît pas ?

— Pas toujours. Au club, je me suis habitué à la compagnie simple de sportifs et, dans mon séjour dans le village de toile, j'ai fait en sorte d'oublier les artifices de notre vie.

Le père intervint :

— Une jolie fille, pas simple, t'a ramené un peu brutalement à la réalité de notre milieu, c'est cela ?

— Pas tout à fait. Elle semblait toute simple, au contraire, avec des enthousiasmes, des élans vrais et puis, parfois, elle s'exprimait en termes pompeux ; elle parlait de ses goûts pour la vie de luxe des palaces, de son père qui est un gros industriel...

— Son nom ?

— Alessandri.

— Connais pas, Italien, peut-être ?

— Mathilde est typiquement française.

— Tu lui plaisais ?

— Quelle question ! s'exclama la mère. Comment Stéphane pourrait-il déplaire ?

— Nous nous plaisions, rectifia le jeune homme. Je commençais à former des projets... J'étais inquiet, cependant, de son engouement pour la vie de luxe.

— Tu peux la lui offrir.

— Rien qu'à l'idée que ma femme pourrait devenir une poupée de salon, occupée de ses toilettes, de ses thés, de ses bridges, m'écoeure ! Je sais, mère, c'est ta vie et je ne prétends pas te critiquer. Je sais aussi que ce luxe est nécessaire pour tenir le rang qui est celui de père, pour soutenir sa réputation ; mais je voudrais que ma génération ne soit pas à la merci des intrigues de salons. C'est ce luxe, le seul que je souhaite m'offrir. J'ai la chance d'être le second de père, d'avoir une situation toute faite et d'être fils unique.

— Puisque l'occasion s'en présente, je dois te dire que je suis satisfait de ta collaboration. Remarque bien, toutefois, que c'est ta mère qui t'a formé, ce qui prouve qu'une vie, en apparence futile, peut comporter un fond stable, sérieux.

— Mère est une femme intelligente et bonne... mais pour combien d'autres qui ne sont que des perruches !

— Pour en revenir à ta Dulcinée, tu l'as donc rencontrée à Nice ?

— Oui, elle habitait le Palace. Je l'ai vue chaque jour et courtisée pendant trois semaines. En raison des goûts qu'elle étalait, j'ai redouté de lui apprendre mon identité. Finalement, j'ai regretté de ne pas l'avoir fait.

— Pourquoi ?

— J'ai cru deviner qu'elle avait un chagrin caché. Parfois, ses yeux se remplissaient de larmes. Enfin, un soir, j'ai pris une décision : « Demain, je parlerai en plaçant cette confiance dans un bon décor, dans une atmosphère favorable ».

— Rêveur !

— J'étais tout heureux et assez fier de ma résolution.

— Mais, voyons, ton Alfa-Roméo aurait dû renseigner la demoiselle ?

— Je l'avais laissée au garage et je me servais d'une 4 CV de location.

M. Philippe Hébert se mit à rire.

— Ces amoureux du vingtième siècle sont parfois aussi romanesques que ceux du temps jadis !

— Quand j'ai appris que Mlle Alessandri avait regagné Paris, je suis allé au Palace pour m'informer : Elle n'avait reçu ni télégramme, ni appel téléphonique. Donc, elle avait décidé de partir uniquement pour ne plus me revoir.

— Toutes les hypothèses sont permises !

— Il se peut, dit la mère, que ce soit une femme mal mariée et qui a eu le courage de retourner vers son devoir.

— Non ce n'est pas une femme mariée. C'est une jeune fille, une vraie jeune fille, j'en suis sûr. Peut-être sa famille veut-elle l'obliger à un mariage « utile ».

M. et Mme Hébert échangèrent un regard, puis le père résuma la situation avec son franc-parler habituel :

— Tu es pincé pour cette petite, mon garçon !

— Vous me jugez idiot, n'est-ce pas ?

— Non ! Au contraire, tu es très sympathique. On n'a pas le temps d'être vraiment amoureux à notre époque ! Toi, tu l'as pris, le temps !

— Si je te comprends bien, dit Mme Hébert, tu es décidé à l'oublier.

— Mais non ! s'exclama le père. Je suppose qu'il l'a recherchée dans tout Paris !

— D'abord, j'ai été furieux du départ de Mathilde sans un adieu, sans un mot gentil, et je suis rentré à Paris. Ensuite, j'ai ouvert l'annuaire du téléphone, pensant trouver facilement l'adresse de M. Alessandri, industriel. Il n'y en pas. Il existe des Alessandri, commerçants, un avocat, un général... J'ai été très contrarié. C'est un homme de trente ans qui ne peut être le père de Mathilde. Finalement, j'ai demandé



L'UNGUENTINE Contient DEUX FOIS PLUS de médicament calmant pour SOULAGER PLUS VITE

la douleur des coups de soleil,
coupures et écorchures

- Enraye la douleur sur le champ—pas la moindre lancination.
- Préviend l'infection des meurtrissures—plus efficace que les crèmes et les liquides.
- Favorise la cicatrisation pendant qu'il fait disparaître la douleur.
- Empêche la gaze d'adhérer aux blessures vives.

NOUVEAU • AMÉLIORÉ • NE TACHE PAS



L'ANTISEPTIQUE DE PANSEMENT
FAMILIAL POUR COUPURES,
MEURTRISSURES ET BRÛLURES

Un produit Norwiche amélioré
par les recherches médicales.



20 sous l'exemplaire



20 sous l'exemplaire



15 sous l'exemplaire

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00
OU A VOTRE CHOIX		
☐ LE SAMEDI (bi-mensuel)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.50	1.50

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Buillon, Montréal 18

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

☐ Nom

Adresse

Localité Province

à une agence de recherches de retrouver un M. Alessandri, industriel, ayant une fille. Un médecin, le seul Alessandri ayant une fille de dix-huit ans, m'a valu un rapport assez réjouissant : cette fille prénommée Ida était assez laide et bête à pleurer.

— Ta Mathilde ne doit pas habiter Paris.

— Fais-moi confiance pour reconnaître une Parisienne ! Cependant, son père peut avoir une industrie en banlieue, voire en province. L'agence a cherché sans rien trouver.

Mme Hébert proposa :

— Veux-tu que j'interroge mes amies ?

— Oh ! non, mère, pas un mot à tes amies, je t'en prie !

— Cette jeune fille a-t-elle ton adresse ?

— Elle ne connaît que mon nom. Certes, elle pourrait obtenir mon adresse au club... Toutefois, cela m'étonnerait beaucoup qu'elle tente une pareille démarche. Ce n'est pas son genre.

Stéphane prit un visage faussement goguenard :

— Je ne peux tout de même pas passer une annonce à la radio : « Jeune homme éploré, recherche jeune fille rencontrée à Nice ! » Je ne peux pas, non plus, alerter l'Office dans l'intérêt des familles !

Il rit, mais ses parents savaient qu'il avait un réel chagrin.

— Le bureau du Palace pouvait te donner son adresse, dit M. Hébert.

— Je n'y ai songé qu'à Paris quand j'ai compris que je ne retrouverai pas Mathilde facilement ; alors, j'ai téléphoné. On m'a répondu que la préfecture, seule, pouvait me fournir cette adresse si elle le jugeait à-propos, c'est-à-dire si elle trouvait le motif valable. Dans les établissements de la classe du Palace, on est très strict...

Stéphane remarqua les visages attentifs et un peu soucieux de ses parents. Il conclut avec une désinvolture qu'il n'éprouvait pas :

— Je vais essayer de n'y plus penser. Somme toute, Mathilde est partie volontairement avec le souci visible de ne plus me revoir. Ce n'est que trop clair. Alors, n'en parlons plus. J'irai à Lille dès demain pour secourir ton jeune directeur, père. Et voilà : la vie continue !

Stéphane, ayant terminé son déjeuner, se leva, embrassa sa mère, dit au revoir à son père et quitta la salle. Les parents échangèrent un regard perplexe :

— Il est bien pincé, fit M. Hébert, soucieux.

— Tel que je connais mon fils, je suis persuadée que ce n'est pas un embalement passager. Cette petite Mathilde doit être très bien. Je poserai, quand même, quelques questions à mes amies : un industriel qui envoie sa fille dans un établissement de grand luxe, ce ne peut-être un inconnu !

Comme promis, Stéphane alla à Lille pour seconder son père. Il fit bien d'autres voyages dont un à Londres, en avion. Quelques jours avant son départ pour l'Angleterre, il faillit retrouver Mathilde sans s'en douter. Il arrêta son Alfa-Roméo devant l'agence de la rue Auber pour retenir sa place sur l'avion d'Air France. Mathilde était en ville, avec un groupe de touristes à qui elle expliquait les beautés de la capitale. Si le nom de Stéphane Hébert était tombé sous les yeux de Jacqueline Jussieu, elle aurait pu servir d'agent de liaison, mais la jeune dactylo s'activait à sa machine à écrire. Ce fut une collègue de guichets qui reçut le jeune voyageur et retint sa place.

Petit à petit, Stéphane reprit sa vie au point où il l'avait laissée avant son séjour à Nice, bien qu'il gardât au cœur la nostalgie de deux yeux bleus couleur de Méditerranée.

Madame Hébert tenta de s'informer, mais ne trouva aucune indication — et pour cause ! — Alors, elle souhaita détourner l'attention de son fils et lui chercha une jeune fille digne d'être son épouse. Stéphane, pour ne pas chagriner sa mère, fit semblant de s'intéresser à ce projet : il fréquenta quelques salons amis, dansa avec l'une ou l'autre de celles qu'il nommait irrévérencieusement « les prétendantes de maman », puis il emmena l'une d'elles au théâtre et une autre au stade Jean-

Blouin. Il ne se fixa pas, il n'en avait nulle envie. Et le temps coula.

De son côté, Mathilde consentit à sortir avec son amie Jacqueline, puis avec le petit groupe de leurs amis.

Jean-Pierre Dumonceau, un bon garçon très sympathique, reprit avec empressement la cour qu'il faisait à Mathilde et qui avait été interrompue, combien fâcheusement à son avis, par le voyage à Nice.

La jeune fille était aimable, bonne camarade, sans plus. Cependant, après les fêtes de Noël, Jean-Pierre se montra un peu plus pressant. Il souhaitait une réponse, c'était bien naturel. Ma-

thilde commença par se dire : « Pourquoi pas lui ? Ce serait un bon mari ». Mais elle était d'une grande honnêteté ; elle raconta à Jean-Pierre sa rencontre à Nice avec Stéphane Hébert qu'elle ne parvenait pas à oublier. Et elle conclut :

— Je ne puis rien vous promettre, Jean-Pierre. Il faut laisser passer encore un peu de temps. Le mariage est une affaire assez grave, il ne faut donc pas la conclure à la légère et, surtout, avec une arrière-pensée ou un regret.

Le jeune homme se montra touché de la confiance :

— Vous avez été très honnête de me

révéler... ce que j'avais presque deviné, Mathilde, votre grande franchise me plaît beaucoup. Voulez-vous que je continue à vous rencontrer lors des sorties de notre petit groupe, cet hiver ?

— J'en serai contente, vous êtes un très bon camarade, Jean-Pierre. Nous reparlerons du projet au printemps... D'ici là...

— D'ici là, je tâcherai de me rendre indispensable.

Délivrée du souci de l'attitude à tenir, Mathilde se montra plus gaie pendant quelques semaines. Peut-être entrevoyait-elle la possibilité d'estomper ses souvenirs par une saine réalité.

Cependant, elle s'assombrit au fur et à mesure que le printemps approcha. Quand arriva le mois de mars, Mathilde, nerveuse, presque souffrante, demanda quinze jours de congé et partit pour Nice.

Ses parents s'y attendaient tellement qu'ils ne formulèrent même pas une recommandation : d'ailleurs, ils lui faisaient confiance. Mathilde avait toujours été si sérieuse devant les traquenards de la vie !

La même semaine, anniversaire de leur rencontre sur la petite plage azurée, Stéphane décida d'aller contrôler les succursales de son père à Marseille et à Nice.

Tous deux retournaient vers le lieu où ils avaient fait connaissance en mars de l'année précédente, avec l'espoir que l'autre en ferait autant.

IV

MATHILDE avait adhéré au club mixte du village de toile. Si Stéphane ne venait pas sur la Côte à la même date que l'année précédente, elle supposait que certains de ses camarades étaient restés en relations avec lui. Elle était bien trop réservée pour tenter une démarche intempestive, mais rien ni personne ne l'empêchait de parler de son séjour à Nice un an plus tôt et de son partenaire au ski nautique. Les sportifs du club comprendraient très bien.

Le Mistral la conduisit à Nice. Comme ce rapide arrivait un peu avant minuit, elle avait demandé, au club, qu'on envoyât quelqu'un à la gare. Trois jeunes filles également souriantes et toutes vêtues d'une jupe claire et d'un pull de teinte vive, l'attendaient à la sortie. Elles arboraient l'insigne du club : un triangle représentant une tente verte sur un sol rouge. Mathilde aussi portait cet insigne au revers de son deux-pièces. Elle l'avait accroché avec une émotion retrouvée car c'était le même insigne que portait Stéphane l'année précédente.

Les trois jeunes filles, envoyées par le surveillant du club, se présentèrent avec la gaieté de personnes sans souci et qui trouvent drôles toutes les circonstances de la vie.

La plus grande, une longue fille brune un peu « girafe », dit :

— Je suis Lola, la plus sérieuse des trois.

Une blondinette, jolie et fine, se présenta, la main offerte :

— Moi, je m'appelle Lucette.

La troisième était une petite boulotte, aux yeux noirs malicieusement cachés derrière des verres teintés. :

— Je suis Laure. On nous nomme les trois L parce que nos trois prénoms commencent par un L et que nous sommes inséparables. Vous occuperez la quatrième place de notre tente.

— Appelez-moi Mathilde, dit la voyageuse, soucieuse de se mettre à l'unisson. Est-on bien dans notre village ?

Ce fut Lola, la sérieuse, qui répondit :

— Installation impeccable, cuisine fameuse et quant aux distractions, l'organisateur est un as !

Lucette, la mignonne blondinette, s'empara du bras de Mathilde et l'entraîna hors de la foule des voyageurs :

— Nous avons eu l'autorisation de prendre la jeep du ravitaillement pour venir vous chercher. C'est Lola qui conduit, naturellement. Ferez-vous bande avec nous ?

— Pourquoi pas ?

Laure fournit une explication : — Nous sommes des transfuges du club sportif parisien qui n'organise les vacances que du 1er juin au 30 septembre. Or nous devons prendre nos vacances en mars toutes trois pour des

LA FEMME DEVANT LA LOI :

La femme qui s'est mariée trois fois, inutilement, avec le même homme

Aux Etats-Unis, il est relativement facile d'obtenir un décret de divorce, même pour les personnes domiciliées dans la province de Québec. Nos lois cependant ne reconnaissent pas toujours ces divorces. Aussi en résulte-t-il parfois des situations compliquées à l'extrême. La suivante tient presque du roman.

Au mois de mai 1920, un citoyen américain, alors domicilié à New-York, y contracte mariage avec une femme de New-York également.

Quelques mois plus tard, les nouveaux mariés viennent s'établir à Montréal et y élisent domicile.

En 1928, l'épouse va à RENO, NÉVADA, pour y divorcer. Elle obtient effectivement un décret de divorce.

Le mari, lui, demeure encore à Montréal. Au cours d'un voyage à Vancouver, au début de 1929, il fait la connaissance d'une jeune fille. Tous deux ne tardent pas à s'aimer. Ils décident de se marier.

Le nouveau fiancé revient à Montréal ; sa fiancée l'y rejoint sans tarder. Sur les instances du fiancé, le 16 mai 1929, le couple passe la frontière et va faire célébrer son mariage à Champlain, dans l'Etat de New-York. La nouvelle mariée a consenti au mariage de Champlain de bonne foi et sans éprouver le moindre doute sur sa validité.

Bien que majeure alors, la nouvelle épousée avait caché son mariage à ses parents. Aussi le couple décide-t-il de se rendre à Vancouver, pour s'y marier une seconde fois en présence des parents de la jeune femme. Le second mariage a lieu le 8 août 1929.

Avant ce mariage cependant, le père de la mariée a consulté ses avocats au sujet du statut de son futur gendre et il éprouve des doutes sur la validité d'un mariage à Vancouver. C'est pourquoi, dès le lendemain du mariage de Vancouver, c'est-à-dire le 9 août 1929, le couple passe à Bellingham, dans l'Etat de Washington, et y contracte un troisième mariage.

Et les deux époux vécurent heureux pendant dix-neuf ans, à Montréal.

En 1948 cependant, le vent tourne. Ils décident de rompre. A la suggestion du mari, l'épouse va demander et obtient un divorce dans l'Etat d'Idaho. Après quoi le mari prend l'engagement de verser une pension mensuelle à son épouse, qui retourne vivre à Vancouver, tandis qu'il continue d'habiter Montréal, où il marie bientôt une troisième femme, alors que sa première vit encore.

Le mari cesse bientôt de verser la pension promise à sa deuxième épouse, qui vit toujours à Vancouver. Aussi celle-ci s'adresse-t-elle à une Cour de la province de Québec pour lui intenter une action à conclusions doubles, mais alternatives. Si son mariage est valide, elle demande une séparation de corps et de biens, puis une pension alimentaire. Si son mariage est nul, elle demande que la nullité en soit reconnue et, puisqu'elle était de bonne foi au moment de son premier mariage à Champlain, exige le partage de la communauté de biens, de même qu'une pension.

L'action a été intentée dans la province de Québec parce que le mari y était domicilié au moment de ses trois mariages avec la demanderesse, au moment du divorce d'Idaho, et finalement, au moment de l'institution de l'action en séparation de corps ou en annulation. C'est donc la loi de la province de Québec qui départagera les droits des parties.

La Cour a statué ainsi :

1) Le premier divorce du mari, obtenu par sa femme à RENO, était sans effet, puisque le ménage était alors domicilié à Montréal, dans la province de Québec, et régi par ses lois ;

2) Le second mariage du défendeur avec la demanderesse était donc nul, puisqu'alors le défendeur se trouvait encore marié ;

3) Le divorce obtenu en Idaho par la demanderesse était nul, puisque le mari était alors domicilié dans la province de Québec et que seule le Parlement canadien pouvait prononcer un divorce dans son cas ;

3) Comme la demanderesse était de bonne foi au moment de contracter mariage avec le défendeur à Champlain, New-York, ce mariage, Parlement canadien pouvait prononcer un divorce dans son cas ; a donc droit à une pension. Elle a également droit au partage de la communauté de biens. Ref : Cause No 399.383, Cour Supérieure, à Montréal.

ROBERT MILLET, B.A.

raisons différentes. Lola doit partir en mai pour le Canada avec sa famille; moi, je dois m'occuper, en juin, du premier enfant de ma soeur aînée qui attend un second héritier pour ce mois-là.

— Quant à moi, fit Lucette, j'ai suivi mes deux inséparables!

Elles avaient quitté la gare et traversé la cour pour s'arrêter devant une jeep de teinte indéfinissable que Lola présentait pompeusement:

— Voici Bout-de-nez ainsi nommée parce que sa forme semble quelque peu tronquée, mais c'est une très honnête voiture qui possède quatre roues comme les autres et qui roule!

Elles éclatèrent de rire et montèrent.

Mathilde était enchantée de cette arrivée, de l'atmosphère de gaieté que répandaient ses nouvelles compagnes. Elle la jugea de bon augure.

Lola au volant, la jeep traversa une partie de la ville en trombe comme si elle avait l'intention de s'entraîner pour disputer les *Vingt-quatre heures du Mans*. Puis, inexplicablement, elle ralentit quand la route ne révéla plus que quelques villas perdues dans les pinèdes bruisantes et, de l'autre côté, une mer opaline et silencieuse. Un chant, tout proche, parvint aux oreilles des voyageuses.

— Nous avons concert ce soir, dit Lucette; personne ne dort au village de toile.

— En quel honneur? demanda Mathilde.

— Figurez-vous que nous avons la chance de posséder un ténor, un Italien très sympathique, Raphaël Bello.

— Que nous appelons surtout Phaël, dit Laure.

Lucette reprit:

— Il doit nous quitter dans quelques jours; alors, chaque soir, on le harcèle, jusqu'à ce qu'il chante. Nous avons aussi quelques guitaristes.

Lola fit tourner le jeep sur un mauvais chemin qui piquait en zigzaguant vers la mer et vers les tentes que l'on voyait maintenant, dressées sous la lune, entre les fûts de pins.

— Que c'est joli! s'exclama Mathilde les yeux tout pleins des reflets argentés qui traînaient sur la mer.

— Le concert se termine, dit Lucette.

Et Laure compléta pour initier la nouvelle aux habitudes du club:

— Le surveillant a dû donner l'ordre d'aller dormir, quand il a entendu le bruit de la jeep. Gagnons rapidement notre tente. On fera les présentations demain.

Lucette regardait avec regret se dégrader un groupe compact qui avait entouré un instant plus tôt le chanteur et les musiciens.

— Quelle voix magnifique il a, ce Phaël!

— C'est un « as » dans son genre, dit Lola qui semblait aimer ce mot « as » qu'elle appliquait indifféremment à toutes les capacités, qu'elles fussent vocales, esthétiques, sociales ou autres.

La tente pointue de teinte verte qui allait servir de domicile aux quatre jeunes filles, avait sa toilette d'entrée soulevée par deux pieux.

— La « porte » est ouverte, dit Lola faisant un geste pour inviter la nouvelle à entrer.

Mathilde s'avisait qu'un nom était inscrit à la peinture rouge sur la toile, un peu à gauche de l'ouverture: *Papillon*.

— Toutes les tentes portent des noms, dit Laure, c'est plus commode pour nous retrouver et plus joli que des numéros. Il y a *Castor*, *Volubilis*, *Etoile de Mer*, *Rascasse*, *Mistral* et, même, *Soleil levant*!

Le logis, bien agencé pour quatre personnes, était suffisamment spacieux et confortable. L'odeur des pins flottait partout comme pour engager à respirer profondément, à se « décrasser » les poumons des impuretés de la grande ville.

— Au dodo tout de suite, dit Lola qui était chef de tente, sans quoi nous allons entendre des: chut! nous rappler à l'ordre!

Toutes quatre enfilèrent leurs pyjamas réglementaires et se glissèrent dans un sac de couchage. Mathilde chercha et trouva en tâtonnant le doux tissu caoutchouté du matelas pneumatique comme pour bien se persuader qu'elle était arrivée dans ce village de toile que Stéphane avait habité.

Elle soupira de plaisir, les yeux grands ouverts sur la nuit. Elle sou-

haita que l'appel de son coeur parvint au jeune homme sur les ondes subtiles, complices de l'amour et espéra le voir surgir de quelque tente, le lendemain matin. Elle s'endormit, habillée par l'espoir, mélangeant les noms poétiques cités par Laure un instant plus tôt: *Castor volubile... Misral étoilé... Soleil sur la mer*.

* * *

Avec son Alfa-Roméo, Stéphane arriva à Nice quarante-huit heures plus tard. Malheureusement, il avait eu, lui aussi, l'idée de retrouver le milieu qui était celui de Mathilde l'année précédente.

Elle était allée habiter au village de toile, lui, arrêta son auto devant le *Palace*; mais l'établissement était en transformations et ne recevait ses clients que dans une annexe où pas une chambre n'était libre. Cependant, Stéphane demanda:

— Avez-vous, cette année, mademoiselle Alessandri?

— Non, Monsieur, répondit le portier.

Stéphane n'hésita pas, supposant qu'il avait beaucoup plus de chances au *Negresco*. Il espérait tellement retrouver la jeune fille dès son arrivée à Nice qu'il demanda après avoir rempli sa fiche:

— Monsieur Alessandri et sa famille sont descendus ici, probablement?

Le préposé consulta la liste des clients:

Non, Monsieur.

— Mademoiselle Mathilde Alessandri n'a pas retenu d'appartement, vous êtes sûr?

— Absolument sûr, Monsieur.

Stéphane prit possession de sa chambre, fit monter ses bagages et, quand il se retrouva seul, il se traita d'idiot puis se gourmanda:

— J'ai cédé à mon impulsion sans aucune logique! Je vais m'ennuyer à périr! J'aurais mieux fait d'aller ailleurs et de penser à autre chose!

Mais comment penser à « autre chose » quand on a le coeur plein d'une image, plein de souvenirs, plein d'amour!

— Si j'avais un peu de bon sens, je filerais tout de suite!

Il ne devait pas avoir de bon sens, car il resta.

Dès l'aube suivante, il prit sa voiture et alla errer sur la Corniche, frôlant au passage la pinède du village de toilette qu'il avait habité l'année d'avant. Il se promit d'aller saluer l'organisateur et le surveillant. Sans doute retrouverait-il quelques amis dont la compagnie pouvait être salutaire.

Mais il ne s'arrêta pas en ce premier jour, désireux de rouler seul sur la Corniche supérieure, la même où il avait conduit Mathilde lors de leur dernier rendez-vous, de leur dernière promenade sentimentale dont il gardait cependant un mauvais souvenir car la bien-aimée avait fui le soir même.

Il recommençait leur court roman par la fin car il espérait une suite. Pendant ce temps, Mathilde reprenait leurs souvenirs par le début, c'est-à-dire à l'envers de ceux de Stéphane.

A l'aube, elle s'arrangea pour gagner, seule, la petite plage où elle avait rencontré le jeune homme à la faveur de leur goût commun pour le ski nautique. Ayant semé ses trois compagnes sous un prétexte assez futile, le résultat fut immédiat: les trois L se mirent à chuchoter entre elles, commentant son air absorbé et son attitude distraite.

— Elle est gentille, fit Lola, j'espérais que ce serait une compagne agréable.

— Moi aussi, je l'espérais, dit Lucette. Je la croyais gaie; or elle est triste... triste comme un bigoudi découragé.

Elle employait, parfois, des images ahurissantes qui provoquaient le rire. Cette fois, ses amies ne rirent pas et, même, Laure renchérit sur l'opinion de ses inséparables:

— C'est une petite qui a le coeur en peine. Vous pouvez m'en croire, je m'y connais!... Et puis, j'ai entendu quand elle a demandé au surveillant.

— Oh! qu'a-t-elle dit? s'exclamèrent simultanément les deux autres curieuses.

Laure changea sa voix pour rapporter la phrase de Mathilde en imitant son timbre posé et sérieux:

« Monsieur le Surveillant, est-ce que Stéphane Hébert est au village cette année? »

— Quand le gardien a répondu avec sa grosse voix sévère: « Non, Mademoiselle », Mathilde n'a pas insisté, comme vous pouvez le supposer!

Lola poussa alors un véritable cri de joie:

— Mes petites! c'est merveilleux! Il y a sous roche une histoire romanesque!

— Tu crois qu'il s'agit vraiment d'amour? Peut-être un amour contrarié par des parents vieux jeu!

— Les parents sont toujours vieux jeu puisqu'ils ont une génération de plus que nous!

— C'est peut-être un méchant tuteur, alors? J'ai lu ça dans un roman.

— Sans savoir, n'écrivons pas un autre chapitre!

Pendant cet amical conciliabule, Mathilde avait parcouru la petite place, puis elle était montée sur la Promenade des Anglais.

Le temps était idéal. La foule, vêtue de couleurs printanières, déambulait sous le soleil tiède. Les femmes portaient précieusement des brassées de mimosas et des bottes d'oeillets multicolores. Mathilde évoqua le marché aux fleurs souvent traversé en compagnie de Stéphane. Elle se promit de s'y rendre le matin; puis, ayant vu plusieurs couples passer bras dessus, bras dessous, heureux et gais, elle tourna le dos à la foule et s'appuya au parapet, face à la mer d'un bleu très doux, atténué, nostalgique.

Au loin, évoluait le même canot loué jadis pour le ski nautique. Elle crut même reconnaître le maillot rayé rouge et bleu du vieux mtelot. Mathilde suivit des yeux la course de l'embarcation et les glissades des jeunes sportifs qui filaient dans son sillage qui ne redoutaient pas le contact des gerbes d'eau peu chaude encore, cependant.

Derrière la jeune fille immobile, dans le flot des voitures, passa une Alfa-Roméo qui stoppa, à cent mètres devant le *Negresco*. Stéphane en descendit et pénétra dans le somptueux palace.

Le concierge galonné fit signe au chasseur qui saisit un plateau chargé d'une lettre et vint le tendre à Stéphane Hébert. C'était l'écriture de sa mère.

Le jeune homme s'assit dans un des profonds fauteuils du hall de réception pour lire posément les nouvelles de la famille. Mme Hébert s'inquiétait de ne pas avoir eu un coup de téléphone de son fils d'autant plus qu'elle avait tenté de l'appeler et qu'il était sorti. Elle lui demandait de ne pas tarder davantage à donner de ses nouvelles.

Stéphane obtint rapidement la communication avec Paris:

— Tout va bien, mère, pourquoi t'inquiéter pour si peu? Je songeais à téléphoner à père dès aujourd'hui pour lui parler de ses succursales de Marseille...

— Je te le passe.

— Bonjour, fit M. Philippe Hébert avec sa concision habituelle. Je voudrais que tu pousses jusqu'à Menton. Est-ce qu'une succursale dans cette ville serait rentable?

Il fit les recommandations utiles, fournit certaines adresses, puis il conclut:

— Ta mère s'impatiente! Je te le passe.

— Stéphane, écoute-moi bien, fit-elle. Ce que je vais te dire est sérieux. Il ne faut pas prendre la chose avec désinvolture. Tu me le promets?

— Je te le promets.

— On m'a rapporté que, depuis tes quelques sorties avec Geraldine et avec Betty, leurs parents avaient fait courir des bruits.

— Quels bruits?

— Ceux d'une union possible. Or je les ai rencontrés hier: ils me battent froid. Ne peux-tu fixer ton choix sur l'une ou l'autre de ces jeunes filles également de bonne famille, jolies, soignées, merveilleusement élevées? Tu sais que...

— Mère! je te promets d'y réfléchir et, même, de prendre une décision à mon retour à Paris. Cependant j'estime trop Geraldine et Betty pour les transformer, l'une ou l'autre, en « remède »!

— Oh! tu as de ces mots!



LAXATIF PURGATIF

libère
l'organisme...
supprime
les lourdeurs.
Redonne
de l'éclat
au teint

Chez votre pharmacien
LIMONADE
ASEPTA
A-10



AMÉLIOREZ
votre apparence,
jouissez vous aussi
d'une belle taille
aux lignes harmoni-
euses par l'emploi
des
PILULES PERSANES
\$1.50 la boîte
de 40 pilules,
3 boîtes pour \$4.00

PILULES PERSANES
Dans toutes bonnes pharmacies ou expé-
diées franco par maille, sur réception du prix.
Société des Produits Persans
8258 rue Drolet
(5) MONTREAL

« — Je te jure que je reviendrai guéri... ou inguérissable ».

« — Encore un mot, Steph! Fais un geste amical vers Geraldine et vers Betty en raison de nos bonnes relations avec leurs parents ».

« — Je ne puis leur téléphoner des fadaises, c'est au-dessus de mes forces. Je vais leur envoyer des vœux de la Côte avec quelques mots ».

« — Je ne t'en demande pas davantage. Il s'agit de ne pas montrer d'hostilité. Ces relations sont influentes... »

Stéphane promit de se montrer aimablement courtois tout en pensant: « Toujours ces intrigues de salon! »

Quand sa mère eut raccroché, il consulta sa montre et décida d'aller déjeuner, mais pas n'importe où: il choisit le petit restaurant de la vieille ville où il avait dégusté les fruits de mer en compagnie de Mathilde. Il s'y rendit à pied, sa grosse voiture étant encombrante dans les rues étroites.

En passant devant une librairie, la promesse faite à sa mère lui revint à la vue d'un tourniquet de cartes postales, il s'avança pour choisir.

Au même tourniquet, Laure, la brunette, hésitait devant le panorama général de la ville et le « château » avec son aspect de forteresse. Stéphane et Laure se heurtèrent.

— Excusez-moi, fit le jeune homme, distraitemment.

Laure avait été chargée de plusieurs courses dont l'achat délicat de cartes postales. Elle y apportait tous ses soins quand un chant qui se rapprochait lui fit tourner la tête.

C'était un jeune homme très brun, monté sur un bicyclette et qui semblait enchanté de vivre. Laure ouvrait déjà la bouche pour lancer: « Phaël! » Cependant, elle ne dit rien et elle observa le cycliste qui ne l'avait pas remarquée à moitié dissimulée derrière le tourniquet; mais il avait vu l'autre

acheteur de cartes postales. Il s'exclama, freinant au ras du trottoir :

— Bonjour, Stéphane ! Je ne te savais pas à Nice !

— Un moment, Raphaël, fit le jeune homme interpellé. Je pais et je te rejoins.

Il tendit un billet à la marchande, reçut sa monnaie et le mince paquet de ses cartes glissées dans un enveloppe ; puis il alla tendre la main au cycliste qui demanda encore :

— Tu n'es pas au village de toile, cette année ?

— Non. J'avais une tournée à faire pour... ma maison. On m'a offert l'hôtel. Où vas-tu comme ça ?

— A Menton, voir des parents.

— Je dois me rendre à Menton cet après-midi. Viens déjeuner avec moi, je t'emmènerai en voiture et te ramènerai ce soir.

— J'accepte, mais pour ce qui est de rentrer ce soir, non : je dois rester à Menton deux ou trois jours car, chez les parents que je vais visiter, il y a une petite cousine ravissante !

Stéphane dit poliment, mais sans enthousiasme :

— Veinard !

Il entraîna son ancien camarade vers le *Négresco* avec l'intention de reprendre sa voiture et d'offrir au jeune homme un déjeuner dans un établissement plus chic que le petit restaurant du port où, d'ailleurs, il préférait aller seul.

— Dis donc, Stéphane, qu'as-tu fait de ta jolie blonde de l'année dernière, celle que tu ne quittais presque jamais ?

— C'est idiot, figure-toi : je la cherche ! Si tu l'entrevois à l'horizon, fais-moi signe.

Le cycliste, tirant son vélo, affecta de placer sa main libre au-dessus de ses yeux pour commencer ses recherches ; mais la vue de l'Alfa-Roméo dont Stéphane ouvrait la portière changea le cours de la conversation :

— Eh bien ! ta maison est généreuse ! Tu fais tes tournées dans cet engin ?

— Oui. Mets ton vélo à l'arrière.

Ensuite ils roulèrent vers un restaurant du centre.

Laure, près du tourniquet des cartes postales, avait entendu les deux premières phrases échangées entre les garçons. Assez timide et réservée, elle n'osa pas se montrer puisque Raphaël, le ténor du village de toile, ne l'avait pas remarquée. Sa pensée se fixa sur l'inconnu qui choisissait distraitement des cartes un instant plus tôt :

« Stéphane... ce n'est pas un prénom tellement courant... Où l'aurais-je entendu ces jours-ci ? »

Mais l'heure tournait, elle compléta ses achats, paya et regagna le camp sous les pins.

Ce ne fut que plus tard, alors que les trois L écrivaient à leurs familles, que Laure se souvint de ce nom de Stéphane parce que Mathilde revenait de Nice et s'avancait sous les pins, d'une démarche lente et rêveuse.

— Ah ! j'ai trouvé ! s'exclama Laure si soudainement que ses deux amies sursautèrent. J'ai rencontré un jeune homme qui se prénomme Stéphane !... Mathilde, le matin qui a suivi son entrée, a demandé au surveillant si Stéphane Hébert était au village cette année...

— Et alors ? Que nous chantes-tu là ? fit Lola, réprobatrice.

— C'est peut-être le même ! Celui qui la rend toute dolente et toute pensive.

— Ne construis pas un roman ! Ce prénom était à la mode il y a une vingtaine d'années. Je connais cinq ou six garçons qui s'appellent ainsi.

— Est-ce que je dois dire à Mathilde que j'ai croisé un Stéphane, ce matin ?

— C'est ridicule et je te le défends. Tu risques, simplement, de renouveler son chagrin.

— C'est juste. Pourtant...

Lucette intervint :

— Ne parlez plus, elle approche.

La cloche du déjeuner sonna fort à propos. Toutes trois se levèrent. Avec Mathilde, elles se rendirent au réfectoire en plein air et firent honneur au repas. Elles étaient gaies, naturellement, mais elles affectèrent encore plus de joie pour déridier leur nouvelle amie. Celle-ci tenta, courageusement, de se mettre à l'unisson.

Pendant ce temps, Stéphane ayant déjeuné avec son ancien camarade, l'emmena ensuite à Menton où il le laissa pour s'occuper des projets de succursale de son père. Il eut tôt fait de s'apercevoir que cette entreprise n'avait aucune chance de réussir, la ville étant trop peu importante. Il rentra donc à Nice sans s'attarder, passant seulement par la Corniche supérieure pour profiter du panorama.

Stéphane commençait à s'ennuyer. Comment occuperait-il sa soirée ? Il décida d'aller voir un film dont on lui avait dit grand bien et qu'il n'avait pu admirer lors de sa présentation à Paris. Fatalement, il pensa à un autre film qu'il avait vu en compagnie de Mathilde.

« Je suis stupide de rester à Nice ; je ne me débarrasserai jamais de cette hantise en ces lieux ! Je partirai demain ».

Pourtant, il ne partit pas, attaché à cette ville où toutes les promenades, tous les agréments — et ils sont nombreux ! — lui rappelaient Mathilde. Finalement, il se laissa enfermer dans les ondes ténues du souvenir et il ne souhaita plus rien d'autre que de penser à Mathilde. Parfois, sa gouaille de jeune homme moderne reprenait le dessus et il disait rageusement :

« Je suis propre ! Qui aurait cru que je pouvais être romantique à ce point ! »

Mais il revenait à l'évocation de la chère image et ne se jugeait plus ridicule.

Un jour, il eut une émotion : comme il filait vers Villefranche, il crut reconnaître « sa » silhouette dans celle d'une jeune fille blonde au centre d'un groupe de jeunes assez bruyants et agités.

Le temps de garer son encombrante voiture, Stéphane revint vers le carrefour, mais le groupe n'était plus en vue, pas plus, d'ailleurs, que dans les rues avoisinantes. Il crut s'être trompé.

Cependant, Mathilde, avec les trois L, venait d'entrer dans le petit restaurant du vieux port où le couple avait dégusté des fruits de mer l'année précédente.

Stéphane n'eut pas l'idée que le groupe était entré dans cet établissement ; il le chercha vers le marché aux fleurs, puis revint vers sa voiture et, enfin, il s'éloigna du côté de Villefranche.

Mathilde n'avait pas osé aller seule à ce restaurant. Elle en avait parlé à ses compagnes comme d'un havre pittoresque. Ce jour-là, il y avait au menu du camp un poisson détesté par deux des trois L. On l'avait donc choisi pour une dégustation offerte par Mathilde qui tenait beaucoup à procurer un plaisir à ses nouvelles amies afin de les remercier un peu de leur gentillesse et de leur discrète compréhension.

De nouveau, les chemins de Mathilde et de Stéphane avaient failli se joindre, puis ils s'étaient séparés comme si un lutin trop malicieux jouait à les tenir éloignés l'un de l'autre.

V

Trois jours passèrent en chassés-croisés. Quand Stéphane roulait sur la route en bordure de la mer et s'arrêtait au village de toile, Mathilde, seule ou en compagnie de ses amies, se rendait en car à Antibes ou à Eze.

Quand il se baignait tôt sur la plage, les jeunes filles, jugeant l'eau trop froide en ce début de printemps, préféraient les excursions dans la montagne proche.

Un après-midi, elles assistèrent à une séance de cinéma, un après-midi pluvieux. La veille, Stéphane avait vu le film dans la même salle.

Cependant, un jour, Mathilde aperçut un jeune homme qui pénétrait en courant au *Négresco*. C'était le bien-aimé ; mais elle songea, désabusée :

« Je vois Stéphane partout, cela devient obsédant, inquiétant. Je ferais bien de regagner Paris ».

Si Stéphane avait jeté un simple regard sur la Promenade des Anglais, probablement aurait-il aperçu Mathilde ; mais il était pressé car il avait rendez-vous avec des amis de sa mère : M. et Mme Danglard et leur fille Betty. Le trio l'attendait dans le hall.

Betty Danglard était une ravissante brune, fine et fort plaisante à regarder. Elle possédait aussi toutes les qualités d'une jeune fille de bonne famille. Son esprit et son intelligence brillaient dans ses prunelles noires et une agréable vivacité révélait le dynamisme propre à la jeunesse.

Betty pouvait faire une très bonne épouse et, si Stéphane n'avait pas eu le cœur tout plein de Mathilde — du souvenir de Mathilde, plutôt — sans doute se serait-il laissé faire une douce violence quant aux projets de sa mère.

Stéphane, sincère, regretta de ne pouvoir s'attacher à Betty d'autant plus qu'elle montra, quoique discrètement, le plaisir de revoir le jeune homme qui plaisait tant à sa famille.

Ses parents, M. et Mme Danglard, un couple très vieille France, accueillirent celui qu'ils nommaient « le fils Hébert » avec une satisfaction marquée.

M. Danglard offrit un dîner, Stéphane répondit en offrant le casino pour bien finir la soirée et, aussi, pour plaire à cette charmante Betty qui n'avait jamais pénétré dans un établissement de ce genre et qui s'amusa comme une pensionnaire en récréation.

Comme ils entraînaient tous quatre dans le casino illuminé et que Stéphane complimentait Betty pour sa vaporeuse et rose toilette, les trois L, en compagnie de Mathilde, sortaient du cinéma et passaient à proximité.

Seule, Laure remarqua le groupe élégant parce que l'aspect du jeune homme lui rappela l'acheteur de cartes postales. Comme ses compagnes commentaient le film avec beaucoup d'animation, elle ne fit aucune remarque. Qu'aurait-elle dit ? « Voilà l'acheteur de cartes postales ! » Elle jugea la phrase stupide. Et pourtant, une telle stupidité eût été bien agréable à Mathilde !

Toute la semaine, Stéphane vécut en compagnie de la charmante Betty et de ses parents installés au *Négresco*, eux aussi. Avec conscience, pour plaire à sa mère et, aussi, pour se prouver à lui-même qu'il était un homme fort, Stéphane tenta d'oublier Mathilde. Il eut l'air d'admettre les suggestions de sa mère qui tenait tant à le marier à Mlle Danglard. Il se conduisit en homme du monde courtois sans, toutefois, s'engager.

Le soir qui précéda le départ de Betty et de ses parents, il décida d'agir avec une grande franchise car il estimait beaucoup cette jeune fille que les deux familles tentaient de lui faire épouser.

Alors que M. Danglard téléphonait à Paris pour ses affaires, que Mme Danglard feuilletait des magazines, il proposa à Betty de faire quelques pas sur la promenade en attendant le dîner. Elle accepta avec un visible plaisir.

Le long du parapet surplombant la mer, ils avancèrent lentement, savourant cette heure exquise dans le clair obscur du ciel.

Stéphane se dit tout soudain que l'empressement de Betty à accepter cette promenade prouvait amplement qu'elle s'attendait à une conversation sérieuse. Sans doute avait-il troublé cette jeune fille et peut-être risquait-il de la faire souffrir. La franchise s'imposait de plus en plus :

— Betty, je dois vous paraître un piètre compagnon, vous qui êtes si gaie, si heureuse de vivre...

— N'êtes-vous pas heureux de vivre, vous, Stéphane ?

— Je n'ai pas l'intention de jouer les jeunes romantiques qui se croient tous destinés au rôle de Tristan ; cependant, je ne suis pas gai, à peine sociable, même. J'ai conscience que je vous déçois et j'en suis vraiment navré.

— Je vous connais mieux que vous ne croyez, Stéphane, n'oubliez pas que nous sommes de vieux amis.

— Presque des amis d'enfance.

— Vous êtes resté pour moi un très bon camarade. Si j'avais eu un frère, j'aurais aimé qu'il vous ressemblât.

Le jeune homme songea : « Si ce ne sont pas des phrases mondaines, si c'est la vérité, quel souci en moins et quelle façon élégante d'arrêter net les projets familiaux ! Betty est fine, elle a dû comprendre et veut se retirer d'elle-même... avec les honneurs ».

Le couple atteignait le point où le trottoir se rétrécit et forme, avec le parapet, un angle obtus. Les deux jeunes gens silencieux tournèrent pour revenir sur leurs pas.

Alors, les regards distraitement errants de Stéphane se posèrent sur une silhouette féminine qui avançait très vite, courant presque à hauteur du *Négresco*. Il poussa une soudaine exclamation, fit un mouvement en avant pour s'élançer mais fut conscient de son impolitesse. Il saisit les mains de sa compagne et supplia :

— Betty, pardonnez-moi ! Vous avez été très chic, soyez encore compréhensive : il faut absolument que je vous quitte quelques instants, il faut que je rattrape cette jeune fille, là-bas...

— Laquelle ? Il y en a une bonne vingtaine !

Déjà, Stéphane s'élançait sur la chaussée, évitant une auto de justesse et bondissait sur le trottoir opposé. Il hésita alors entre plusieurs femmes d'allure jeune qui marchaient rapidement. Il les dépassa, se retourna : aucune ne ressemblait à Mathilde.

Consterné, furieux et malheureux, il cessa ses recherches :

« J'ai été abusé, encore ! Il faut que je retourne auprès de Betty. Je me conduis comme un insensé ! »

Il traversa de nouveau la promenade et, longeant le parapet, il retrouva la jeune fille qui avait suivi de loin son comportement. Contrairement à ses craintes, elle l'accueillit aimablement :

— Vous avez perdu la belle inconnue... ou vous avez été trompé par une ressemblance...

— Vous devez mal me juger, Betty. Je vous prie de m'excuser. Evidemment, le bon sens serait de regagner Paris au plus vite.

— Nous rentrons demain, mes parents et moi. Partez avec nous.

— Je suis comme rivé à Nice, à un tel point que je n'ai même plus envie de réagir malgré les résolutions que je prends périodiquement. Je sais que j'inquiète mes parents qui sont un peu effarés devant ce nouveau fils qui se révèle. Je ne me reconnais plus moi-même.

— C'est un passé qui s'accroche à vous, Stéphane. Je l'ai compris. Ne pouvez-vous rompre les amarres courageusement ?

— J'ai essayé de me libérer de cette obsession pendant un an. Je me rends compte qu'un espoir aussi tenace frise l'absurdité.

— Quittez Nice.

— Je partirai demain.



— Et rappelle-toi, c'est comme les maris, il faut leur apprendre tôt qui mène dans la maison.

Combien de fois avait-il dit pour lui-même : « Je partirai demain ! » Il en eut conscience :

— Il faut me pardonner, Betty. Vous êtes si charmante, si digne d'amour ! Je me conduis comme un sot !

— Non, Stéphane, je n'ai rien à vous pardonner. Votre « absurdité » comme vous dites, est bien sympathique. Je vous garde intacte toute mon amitié et vous aiderai, si je le puis.

— Merci, vous êtes très chic ! Mathilde — car c'était bien elle, la silhouette entrevue — n'avait pu remarquer le couple qui débambulait dans la foule de la Promenade — heureusement, d'ailleurs, car la vue de cette ravissante brune en conversation ani-

mée avec « son » Stéphane eût produit le plus désastreux effet sur son amour.

Après des courses en ville, elle s'était souvenue du rendez-vous avec les trois L et s'était hâtée pour ne pas les obliger à garer difficilement le jeep.

Ayant aperçu de loin le véhicule et ses amies debout à l'intérieur et lui adressant de grands gestes pour qu'elle se pressât, elle s'était hâtée, courant presque.

— Dépêchons-nous de rentrer, dit Lola, j'ai appris que Raphaël Bello, notre ténor bien-aimé, est rentré de Menton. Ce soir, le camp va être peuplé de sons de guitares et de romances en si bémol!

Quand elles atteignirent la pinède, Raphaël terminait une méthode sur une note aiguë et soutenue. Des groupes étaient assis, de-ci de-là.

Les trois L s'installèrent sur un tronc renversé qui servait de siège et qui était déjà plus qu'à moitié occupé. On se tassa pour leur faire place.

Prétextant un peu de fatigue, Mathilde refusa d'assister au concert. Elle s'éloigna donc vers la tente *Papillon*. Lola chuchota :

— Elle part demain.

— Pas plus gaie qu'à son arrivée, fit Lucette.

Laure ne dit rien car, depuis qu'elle avait appris le retour du jeune ténor, elle ruminait une idée. Elle attendait la fin du concert puis, quand chacun se leva, elle se glissa vers l'Italien qu'on félicitait :

— Phaël, donnez-moi un renseignement : je vous ai vu, le jour de votre départ pour Menton en conversation avec un grand garçon du nom de Stéphane...

— Vous le connaissez ? Un chic camarade ! Il m'a emmené à Menton dans son auto et quelle auto ! Une Alfa-Roméo dernier modèle ! J'ai fait sa connaissance l'année dernière.

— Où ça ?

— Ici, au camp de toile.

— Vraiment ? s'exclama Laure, mais alors, c'est peut-être celui qui... Sans en dire plus, elle agita les bras vers ses deux inséparables, lesquelles la cherchaient :

— Lola ! Lucette ! Venez, il y a du nouveau !

— Du nouveau ? Quel nouveau ? fit Raphaël Bello qui ne comprenait pas.

— Le Stéphane des cartes postales... ça se pourrait bien que ce soit le bon ?... Écoutez, Phaël nous avons ici une amie qui, le jour de son arrivée, a demandé au surveillant si Stéphane Hébert était au village cette saison...

Laure n'eût pas le temps de poursuivre, l'Italien lui coupa la parole :

— Cette jeune fille ne serait-elle pas une jolie blonde aux yeux bleus ?

— Oui !

— Stéphane la cherche partout, lui aussi !

Trois exclamations jaillirent et Laure fournit une explication :

— Nous sommes persuadées que Mathilde n'est venue à Nice que pour tenter de le retrouver... au moins de le revoir. Savez-vous où habite ce Stéphane ?

— Au *Négresco*.

— Bigre ! On commet peut-être une erreur ?

L'Italien trouva une solution :

— Je vous propose d'aller lui téléphoner.

— Il est bien tard, ce soir, fit la sérieuse Lola.

Lucette proposa :

— Fixez-lui rendez-vous pour demain matin.

— J'y vais tout de suite ! dit Raphaël enchanté de cette sympathique commission.

— Attendez ! Il faut réfléchir. Vous n'êtes pas assez romanesque !

— Il faudrait organiser une rencontre-surprise.

— Sous le prétexte d'un gentil déjeuner d'adieu, par exemple ! Ce serait drôle de voir leurs têtes !

— Un déjeuner de retrouvailles !

La sage Lola intervint de nouveau pour modérer les enthousiasmes et les frais :

— Ça va coûter cher !

— Stéphane se croira obligé de payer, dit Raphaël. L'idée ne vaut rien.

— J'en ai une autre, fit Lucette. Mathilde a proposé de faire, une fois, du ski nautique, puis elle y a renoncé.

— Un souvenir ! fit l'Italien. Elle en faisait tous les jours avec Stéphane, l'an dernier !

— Alors, Phaël, il faut commander le canot. Arrangez-vous pour que ce Stéphane-invisible ait envie de faire du ski nautique demain matin.

— Il fait trop frais, cette année ; presque personne n'a envie de se lancer avec risques de choir dans l'eau froide.

— Trouvez le moyen pour que Stéphane descende sur la plage à dix heures demain matin. Il aura, tout juste, la Promenade à traverser. Ce n'est pas un effort insurmontable !

Toutes éclatèrent de rire, enchantées de l'idée. Puis Lola compléta :

— Nous arriverons à dix heures précises avec Mathilde, même si nous devons la kidnapper dans la jeep !

— Parfait ! dit Raphaël, je cours au téléphone.

Il gagna la route et, de la cabine d'un garage, il obtint sans peine le *Négresco* et M. Stéphane Hébert.

— C'est toi, Raphaël ! J'ai reconnu ton bel accent transalpin ! Tu es donc rentré ?

— Avec mon vélo. Il ne vaut pas ton Alfa-Roméo !

— Et la petite cousine ravissante ?

— Elle est de plus en plus ravissante.

— Pincé, alors ?

— Je l'épouse... Dis donc ; es-tu encore pour quelques jours à Nice ?

— Je pars demain après-midi.

— Toi aussi !... Il n'est que temps ! Il faut que je te voie demain matin sans faute, j'ai une chose très importante à te dire.

— Ne peux-tu pas la dire par fil ?

— Impossible ! Je me ferais arracher les yeux !

— Pourtant, demain, ce ne sera pas commode : je dois m'occuper d'un couple, ami de mes parents et de sa fille.

— Es-tu fiancé ?

— On essaie de me fiancer.

— Alors, tu as définitivement oublié ta jolie blonde de l'an dernier ?

— Non... Mais je ne puis vivre plus longtemps en compagnie d'un souvenir. Il va me falloir une raison.

— Elle se nommait Mathilde, je crois ?

— Oui. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Pour rien, simple curiosité. Excuse-moi, je ne veux pas te retenir plus longtemps au bout du fil. Je te propose d'être à dix heures précises demain matin sur la petite plage... de tes amours.

— Explique-moi...

— Viens, tu ne le regretteras pas. Au revoir !

Raphaël raccrocha et se frotta les mains, enchanté d'avoir suffisamment intrigué Stéphane pour lui donner l'envie de ne pas manquer le rendez-vous. Il alla immédiatement annoncer aux trois L qui l'attendaient, le résultat de sa diplomatie :

— Notre beau Roméo sera sur la plage à l'heure dite.

Puis il gagna sa tente alors que les trois L pénétraient dans la leur où Mathilde, inconsciente de l'intérêt qu'on lui portait, faisait semblant de dormir.

De proche en proche, le silence s'installa dans le village de toile. Seul, un léger clapotis révélait la proximité de la mer.

En raccrochant, Stéphane s'était dit : « Qu'est-ce que Raphaël peut bien avoir de si important à me dire ? Ceci ressemble à une farce. Son timbre de voix était assez bizarre. Je n'ai guère envie de servir de tête de Turc. »

Un instant après, une réflexion de son camarade lui revint :

« Pourquoi s'est-il assuré du prénom de Mathilde ? »

Alors, un éclair de compréhension l'éblouit :

« Raphaël doit savoir où se trouve Mathilde ! »

Sans plus réfléchir à l'heure tardive, Stéphane descendit en hâte, prit sa voiture et gagna les abords de la pinède. Il abandonna l'auto au bord de la route et descendit lentement le chemin entre les pins vers les tentes silencieuses.

Une lampe-tempête brûlait sur une table entourée des quatre surveillants du club. Ceux-ci ayant terminé le rapport et les comptes de la journée, s'approprièrent à aller dormir, eux aussi.

— Excusez-moi, fit Stéphane en les abordant, je voudrais parler de toute urgence à Raphaël Bello.

— Tente *Castor*. Il doit dormir et tout le camp avec lui. Allez-y mais ne faites pas de bruit.

Un des surveillants examinait Stéphane dans la lueur assez maigre de la lampe-tempête.

— Je vous reconnais, dit-il. Vous étiez des nôtres l'an dernier. Stéphane Hébert, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Plusieurs personnes ont demandé de vos nouvelles.

— Elles sont bien aimables...

Mais Stéphane était pressé :

— Vous dites : tente *Castor* ?

— C'est la quatrième de la rangée.

La lune éclaira mal, mais vous pourrez quand même lire le nom.



— Venez prendre vos vitamines, les enfants.

Stéphane se hâta vers l'abri désigné. Le triangle qui fermait la tente n'avait pas été baissé. Sans doute les garçons qui dormaient là aimaient-ils le plein air, même pour la nuit. Avant d'appeler, le visiteur eut une palpitation dans la poitrine : qu'allait-il apprendre ? Un espoir fou le submergea :

— Raphaël !

Presque aussitôt, il perçut un léger remue-ménage. Un objet métallique tinta. Un glissement précéda la sortie de Raphaël en blue-jeans réglementaire. Il dit d'un ton faussement étouffé :

— Tiens ! Tiens !... Serait-il déjà dix heures du matin.

Il faisait allusion au rendez-vous du lendemain.

— Excuse-moi de te faire lever, dit Stéphane, mais ton coup de fil m'a intrigué. Il s'agit de Mathilde, n'est-ce pas ?

— Heu... Oui... Enfin, je crois !

— Où est-elle ?

Sa voix tremblait d'impatience rentrée. Raphaël songea que, s'il y avait erreur de personne, ce serait une déconvenue terrible pour son ancien camarade. Alors, il évita d'être précis :

— Il y a ici des filles, un groupe de trois inséparables, qui connaissent une Mathilde qui pourrait bien être la tienne... Je veux dire celle que tu cherches.

— Où logent-elles ?

— Attends-moi un moment, je vais leur parler.

Puis, comme il avait suffisamment préparé son ami, il demanda :

— C'est bien de Mathilde Alessandri qu'il s'agit ?

— Oui ! Je vais avec toi !

— Pas tant de hâte ! Tu oublies le règlement du camp. Je dois prévenir un surveillant qui m'accompagnera. Prends patience quelques minutes !

Il ajouta en riant :

— Tu la cherches depuis un an, tu peux bien attendre quelques minutes encore ! Ah ! ces amoureux !

— Hâte-toi !

Raphaël s'éloigna en courant vers la section des filles. Stéphane, seul, alla s'adosser au tronc d'un pin. Malheureusement, il voulut allumer une cigarette puis il songea aux risques d'incendie et à l'interdiction absolue de fumer sous ces arbres résineux. Alors, il resta immobile, les mains crispées au fond des poches pour éviter de montrer sa nervosité, suivant des yeux

dans la nuit claire les évolutions de Raphaël. Celui-ci avait parlementé un moment avec le gardien de la section. De loin, une phrase parvint aux oreilles de l'amoureux patient :

« Un an... vous comprenez ?... »

Le surveillant dut comprendre car il accompagna Raphaël vers la tente *Papillon*.

Ce fut le jeune Italien qui appela à mi-voix :

— Laure !

La voix de Lola, responsable de la tente, répondit :

— Que voulez-vous ?

— Parler à l'une de vous trois, tout de suite, c'est important.

Lola souleva le pan de toile et sortit, attachant un imperméable froissé par-dessus son pyjama de nuit. Laure se montra dans son sillage. Raphaël chuchota :

— Stéphane a été alerté par mon appel téléphonique. C'est un subtil amoureux ! Il est accouru, il croit que nous savons où se niche sa bien-aimée.

— Que faire ? dirent simultanément les deux amies, se consultant du regard.

Raphaël renchérit :

— C'est la première fois que je vois un garçon aussi épris et n'hésitant pas à le montrer. Il a dû réellement souffrir de cette séparation.

— C'est bien sympathique, fit Lola, émue.

Lucette et Mathilde, tout ensommeillées, se montrèrent à l'ouverture de la tente. La plus intéressée à l'événement dit :

— Vous en faites du bruit ! Que se passe-t-il ?

Elle fut surprise de constater que plusieurs personnes la considéraient fixement, en silence. Elle supposa qu'une mauvaise nouvelle la concernant était parvenue au camp et qu'on ne savait comment la lui annoncer. La présence du surveillant confirma ses craintes. Elle s'exclama :

— Mes parents ? Il est arrivé quelque chose à mes parents ?

— Non ! non ! fit Lola. Il s'agit d'une bonne nouvelle... Enfin, nous supposons que c'est une bonne nouvelle.

Cette réticence n'arrangea rien.

— Il est arrivé un télégramme pour moi et vous hésitez à me le remettre ! Mais parlez donc !

Ils se demandaient tous, comment allait réagir une personne aussi émotive ; cela était cause de leurs hésitations.

— Eh bien ! voilà, fit Laure. Figure-toi qu'en parlant avec Phaël, j'ai appris qu'il connaissait un Stéphane... Alors, tu comprends la suite... Comment se nommait donc le garçon que tu as rencontré ici l'an dernier ?

Mathilde ne répondit pas : elle fixait intensément une haute silhouette qui s'avancait sous les pins. Quand le jeune homme aborda une zone plus claire, elle sut que c'était Stéphane. Elle se dirigea vers lui à pas hésitants, d'abord, puis de plus en plus vite.

Quand il se mit à courir, elle en fit autant, son léger manteau flottant autour d'elle comme une voile qui va se déployer. Il la reçut sur sa poitrine et referma ses bras autour d'elle comme s'il redoutait qu'elle ne disparût de nouveau. Quand il put parler, il chuchota avec passion :

— Enfin !... enfin !... Ma chérie... ma chérie perdue et retrouvée !

Les allées et venues, les conversations inhabituelles à cette heure avaient éveillé le village de proche en proche. On sortait des tentes en bâillant un peu et on s'informait :

— Que se passe-t-il ?

— Est-ce un débarquement de pirates ? Où est mon grand sabre ?

— Hé ! dites donc : les surveillants n'ont pas l'air sévères ?

— Et ils ne sifflent pas pour nous renvoyer au dodo !

— Quel événement d'importance nous vaut cette mansuétude ?

Ce fut alors que Raphaël, emporté par son enthousiasme et ravi d'avoir réuni des amoureux si sympathiques, se mit à gratter sa guitare. Aux premières notes, toute cette jeunesse fut bien éveillée et elle comprit enfin ce qui causait les sourires indulgents des surveillants et le bouleversement des règlements nocturnes du club : deux jeunes qui s'aimaient, qui s'étaient perdus, venaient de se retrouver.

Le ténor italien qui avait l'esprit d'à-propos, se mit à chanter :

*Amours rime avec toujours,
La Seine rime avec Verlaine.
Toi !
Tu rimes avec moi !*

On entoura le couple qui se serait bien passé de tant de curiosité. On reprit en chœur quand le *Toi ! tu rimes avec moi !* revint en leitmotiv, puis quelqu'un, supputant les bonnes dispositions des surveillants, demanda :

— Est-ce qu'on peut danser ?

Le responsable ne put dire non. D'ailleurs, il était enchanté de cet intermède, lui aussi, il dansa même dans la première samba.

Stéphane et Mathilde, tout étourdis, entraînés dans le tourbillon, croyaient rêver. Ils dansèrent pour faire comme les autres, mais ils ne parlèrent pas, ou si peu. Ils ne chantèrent pas, non plus, eux qui étaient cependant, les plus heureux de tout le camp. La joie les étouffait. Ils firent bonne contenance devant les manifestations amicales mais un peu bruyantes et envahissantes de leurs camarades. Toute cette jeunesse semblait enchantée de leur histoire romanesque si heureusement dénouée.

Pourtant, quand les gardiens accoururent une dernière farandole sous les pins, il fallut penser à se séparer. Stéphane dit à voix basse à Mathilde :

— A demain, n'est-ce pas ?

Il doutait encore un peu de son bonheur. Elle répondit :

— A demain matin, sur notre plage !

Cette plage exigüe qui accueille des milliers de personnes par saison et, souvent, par jour, devenait, par grâce de l'amour, leur plage bien à eux. Perdus dans la foule anonyme, ils y restaient seuls avec leur bonheur.

Stéphane s'enfuit lestement vers son

auto, désireux d'emporter avec lui la dernière image de la bien-aimée : ses chers yeux bleus levés avec confiance vers les siens, ses soyeux cheveux blonds, plus blonds encore, presque immatériels, sous les rayons cendrés de la lune.

— Demain... demain ! fit-il.

Mathilde était restée près de ses compagnes. Elle dit, un peu égarée :

— Ce n'est pas possible... Je dois rêver... Je vais m'éveiller.

Laure, qui avait pris l'initiative de ces retrouvailles, s'empressa d'expliquer à la principale intéressée son petit stratagème : sans aucun doute. Mathilde ne rêvait pas. Elle ne put dormir de la nuit.

Un peu en avance sur l'heure du rendez-vous, elle arriva sur la plage ensoleillée. Stéphane était étendu sur le sable. Comme autrefois, elle le reconnut de loin, malgré la foule. Il se leva d'un rétablissement souple et s'élança vers elle :

— Ma chérie, j'ai commandé le canot pour nous conduire à la petite crique, du côté de Villefranche... Vous vous souvenez de cette petite crique ?

Elle lui lança un regard chargé d'amoureux reproches : comment aurait-elle pu oublier un seul détail de leurs anciens rendez-vous ?

Le vieux matelot qui arborait un beau chandail tout neuf aux mirifiques rayures vertes et jaune citron, s'exclama en les voyant :

— Ah ! voici des jeunes qui ont de la suite dans les idées ! Ici, j'en vois tellement dont les grandes amours ne durent qu'une semaine !

Jovial et chantonnant, il les conduisit vers la fameuse crique en coupant au plus court, puis il amarra son embarcation et s'en fut, comme autrefois, fumer sa pipe à l'ombre.

Enfin, le couple était seul !

— Je vous ai cherchée partout, dit Stéphane.

— Moi, j'étais littéralement attirée par Nice. Je croyais que c'était seulement mon espoir de vous rencontrer, mais je pense, maintenant, que nous nous appelions mutuellement.

— Ma chérie, dites-moi la vérité : Pourquoi êtes-vous partie si précipitamment, il y a un an ?

— Je vous avais raconté un mensonge : je ne savais plus comment aborder la vérité.

— Un gros mensonge ?

— Oui, je ne suis pas de grande famille ni habituée aux palaces, mon père n'est pas un gros industriel, mais un petit artisan, ma mère n'est pas une mondaine, mais une bonne femme d'intérieur. Je suis interprète dans une agence de la rue Auber. L'an dernier, j'avais gagné le Premier Prix à un concours à la radio. Ce prix était un séjour sur la Côte d'Azur, au *Palace*. Voilà !

Mathilde avait débité toutes ces phrases avec rapidité, soucieuse de ne rien omettre. Stéphane la considéra un moment avec stupeur, puis il éclata d'un beau rire.

— C'était donc ça !... Alors, confiance pour confiance, je dois vous révéler que je ne suis pas un petit employé.

Il cessa de rire car sa compagne était sérieuse, toute tendue vers une révélation qu'elle redoutait encore un peu.

— Mon père est Philippe Hébert... l'industriel, dit-il. Ma mère est une mondaine fort occupée des intrigues de salon.

Voyant que les yeux de Mathilde perdaient leur inquiétude, il compléta :

— Jusqu'à l'an dernier, nous étions des habitués de palaces pour le moindre déplacement. J'ai voulu tâter d'un autre mode de vie...

Les deux jeunes gens mêlèrent leurs rires heureux, délivrés. Mathilde reprit haleine la première et avoua une nouvelle préoccupation :

— Ceci n'arrange rien : nous avons interverti les camps, tout simplement ! Je crains beaucoup que la petite employée que je suis ne plaise guère à vos parents.

— J'en fais mon affaire ! Mon terrible paternel n'est pas si terrible que ça... d'autant moins qu'il a commencé, lui aussi, par être un petit employé !

— Mais votre mère ?

— Elle m'aime et je suis sûr qu'elle choisira mon bonheur. Et vos parents, que diront-ils ?

— Ils seront stupéfaits mais ravis. De leur côté, il n'y aura aucune obstruction.

— Alors, vive la joie !

— Je leur enverrai un télégramme aujourd'hui même.

— Je téléphonerai à ma mère dès ce matin...

Ils se considérèrent avec un reste de crainte : aucun empêchement ne pouvait plus surgir ! C'était donc, bien réellement, le bonheur !

Tous deux en devinrent muets comme s'ils estimaient que ce bonheur était aussi craintif et facile à effaroucher qu'un oiseau et qu'il allait s'enfuir au moindre bruit.

— Ma chérie, je t'aime pour la vie, chuchota Stéphane.

— La vie est trop courte, Steph : je t'aime pour l'éternité.

Au loin, sur un fond d'azur, des mouettes balançaient les voiles de leurs ailes. Sur le rivage, les pins penchés vers la mer éclataient de bourgeons vert pâle. Dans les jardins, les jeunes fleurs proclamaient le printemps et dans le cœur de Mathilde et de Stéphane, l'amour se mettait à l'unisson.

MAGDA CONTINO.

"LA MARSEILLAISE"

[Suite de la page 20]

porter le message à la cuisine, et nous nous réjouissons tous à l'idée que papa va pouvoir se reposer.

Maman a saisi l'occasion pour demander à papa ce dont ils causent, lui et Piscator.

— Nous ne parlons que de Bismarck (Chancelier de l'Empire allemand — 1815-1898), dit papa, et de ses qualités remarquables.

Nous plaignons de tout cœur papa, qui est forcé d'entendre vanter Bismarck, car nous savons bien que c'est lui qui est cause de tous les malheurs qui frappent la France. Nous nous sentons si au courant de cette affaire, depuis que nous avons vu dans le ciel le bombardement de Paris.

Le valet d'écurie a vite fait d'atteler. Nous entendons bientôt devant le porron le carillon des grelots et il nous semble que ces messieurs, dans la pièce à côté, doivent bien aussi les entendre. Mais ils continuent à causer comme si de rien n'était.

— Va leur dire, Selma, dit maman, que le traîneau est avancé.

J'y vais. Papa et le docteur sont assis de chaque côté de la table, le plateau des grogs entre eux. Au moment où j'ouvre la porte, le docteur cogne du poing sur la table et crie :

— C'est cette sorcière espagnole (allusion à l'impératrice Eugénie, d'origine espagnole, qu'il accuse d'être la cause de la guerre), tu comprends.

En me voyant, il s'interrompt pour savoir ce que je veux, lorsque j'annonce que le traîneau est devant la porte, il fait un signe de la main. « C'est bon, c'est bon », dit-il, puis il se tourne de nouveau vers papa.

Je reviens à la salle à manger et rapporte ce que le docteur a répondu. Et Aline Laurell se fâche tout rouge et dit que c'est honteux de parler ainsi d'une pauvre impératrice détronée et exilée.

Notre attente se poursuit et nous surveillons le thermomètre. Il est descendu à vingt-cinq degrés et nous nous inquiétons pour le valet et le cheval. Maman envoie une pelisse à l'homme et une fourrure pour couvrir la bête. Elle ne peut faire plus.

Quand il est sept heures et demie, nous entendons le valet qui, à pas lourds, traverse le vestibule et entre dans la chambre de papa. Nous ne pouvons pas saisir ce qu'il dit, mais il demande évidemment s'il doit attendre longtemps encore. Il reste un assez

long moment dans la chambre puis, en sortant, il entrebâille la porte de la salle à manger.

— Qu'est-ce que je dois faire, à l'idée de Madame ? dit-il. J'ai peur que la jument ne prenne mal.

— Qu'est-ce que ces messieurs vous ont dit ? demande maman.

— Ce qu'ils m'ont dit ? répète le cocher. Le lieutenant n'a pu placer un mot, car aussitôt que le docteur m'a vu, il m'a versé un grand verre de cognac, puis il m'a donné une pièce de

deux rixdales et ensuite, il m'a mis à la porte.

— Eh bien, dit maman, en ce cas, il vaut mieux que vous détéliez et que vous reconduisiez le cheval à l'écurie, Jansson.

Le valet a à peine fermé la porte d'entrée que papa vient nous dire que le docteur restera sans doute à souper.

— Je veux bien lui donner à souper, dit maman, pourvu qu'il ne reste pas toute la nuit.

— Sait-on jamais, répond papa. Nous ne pouvons de toute façon le mettre à la porte.

Là-dessus, il retourne chez lui. Tante marmonne entre les dents que ce sera comme chez les Nilsson à Visteberg, et qu'il faudra encore donner à déjeuner au docteur. Maman dit en soupirant que papa ne pourra pas supporter une pareille fatigue. « Nous le verrons alité, demain », ajoute-t-elle.

Nous sommes furieuses contre Piscator, et nous sommes aussi inquiètes que ce triste soir où papa est rentré avec sa fluxion de poitrine. Mais tout à coup, Aline Laurell éclate de rire.

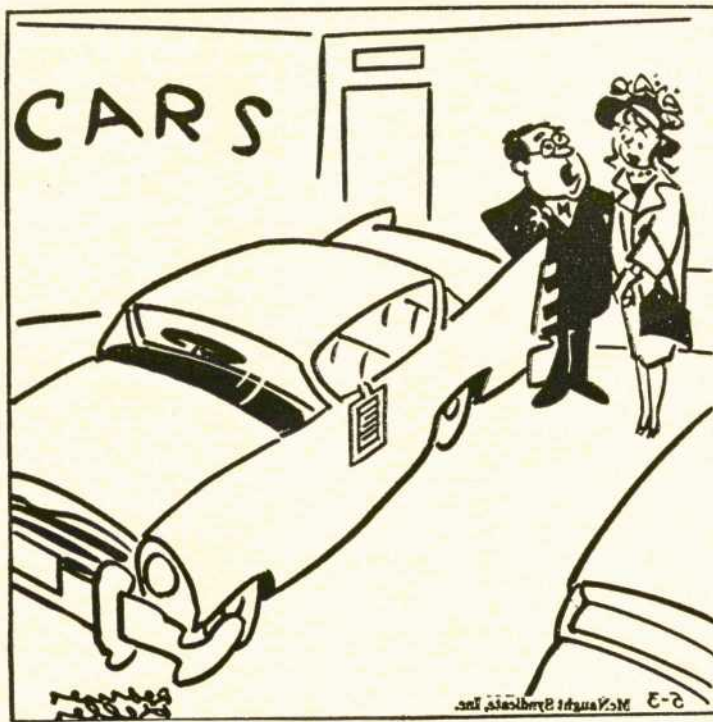
— Je crois bien que je saurai faire partir le docteur, fit-elle, si vous voulez me permettre d'essayer.

— Mais certainement, que nous vous le permettons, dit maman ; seulement, il faut s'arranger pour ne pas fâcher Piscator.

— Mais non, répond Aline, je ne vais rien faire de méchant.

Elle jette son ouvrage sur la table et se lève. Maman, tante Lovisa, Anna, Emma et Gerda sont toutes pâles de froid et de peur. En revanche, Aline a des roses aux joues et ses yeux scintillent.

Autrefois, nous ne possédions qu'un clavecin, mais depuis la mort de grand-père, il y a deux ans, nous avons hérité de son piano, qui se trouve au salon. Aline va l'ouvrir. Puis, nous l'en-



— Je veux bien croire que sept est votre chiffre chanceux, madame, mais nos autos n'ont que six ou huit cylindres.

tendons allumer les bougies; un froissement de papier nous apprend qu'elle cherche quelque chose dans les piles de cahiers de musique. Un instant après, elle commence à jouer une marche.

Nous écoutons en silence, si curieuses que nos aiguilles et nos crochets chôment.

— Mais qu'est-ce qu'elle joue donc ? fait tante Lovisa. Il me semble que je connais cela.

— Moi aussi, dit maman. Ah, je sais. C'est *La Marseillaise*.

— Tu as raison, dit tante Lovisa. C'est une si belle marche qu'on a du plaisir à la réentendre.

— On la jouait souvent à Filipstad quand j'étais jeune fille, dit maman, et je me rappelle combien papa aimait l'entendre.

Maman et tante Lovisa ont l'air tout réconfortées, mais Anna, Emma, Gerda et moi, nous n'y comprenons rien.

— *La Marseillaise* ? fait Anna. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une marche française, répond maman. On la jouait en France pendant la Révolution. Écoutez donc, comme c'est beau !

— Je n'ai jamais entendu Aline jouer aussi bien, dit tante Lovisa, mais je me demande ce que le docteur Piscator pense de cette musique-là.

Il me vient tout à coup à l'esprit que j'ai lu quelque chose au sujet de *La Marseillaise*, est-ce dans l'*Histoire générale pour les femmes* de Nösselt, ou ailleurs ?

— Je me rappelle que les Français l'aiment tant que rien qu'à l'entendre ils en devenaient deux fois plus braves, dis-je.

Nous restons toutes recueillies à écouter Aline jouer *La Marseillaise*. Elle la joue et la rejoue sans se lasser, et elle y met de la force et un grand élan.

Je ne sais pas comment cela se fait, mais il y a quelque chose de tout particulier dans cette marche. Il paraît difficile de rester assis à coudre et à tricoter, on se sent poussé à s'élancer, à chanter et à crier. On voudrait faire quelque chose de grand et de beau.

Jamais je n'ai entendu Aline jouer ainsi. Et nous ignorions tous qu'il pût y avoir autant de sonorité dans le vieux piano de grand-père. J'entends

nettement battre les tambours, j'entends tirer des coups de fusils, je vois des hommes se battre, je sens trembler la terre. Il me semble que je n'ai jamais rien entendu d'aussi merveilleux.

La chambre où se trouvent papa et le docteur est contiguë au salon. Et je me demande s'ils trouvent *La Marseillaise* aussi belle que moi.

Il y a, dans le jeu d'Aline, comme un avertissement. Je l'entends très bien, mais n'en saisis pas complètement le sens. Veut-elle dire qu'il ne faut pas méconnaître les Français, car c'est un grand et admirable peuple ? Ou veut-elle dire qu'on a tort de tant s'affliger à cause de leur défaite, car ils se relèveront ? Je me dis que c'est quelque chose de ce genre.

Tout à coup, papa apparaît à la porte du salon.

— Tu peux cesser de jouer, Aline, dit-il. Le docteur est parti.

Papa nous raconte ensuite ce qui s'est passé. Lorsque le docteur Piscator entendit *La Marseillaise*, il ne fit d'abord semblant de rien, mais continua à bavarder, et puis, comme la musique ne s'arrêtait pas, il pesta un peu contre elle.

Mais bientôt, il ne dit plus mot, et ne prêta plus d'attention qu'à la musique. Il se mit à battre la mesure du pied et à chanter. Papa crut même qu'il avait les larmes aux yeux.

Et soudain, il se leva d'un bond, s'approcha de la porte où il avait suspendu sa pelisse, l'enfila précipitamment et enfoua son bonnet sur les oreilles.

— Au revoir, Erik Gustav ! avait-il crié. Je m'en vais.

Il avait ouvert la porte et était sorti dans le vestibule, où papa l'avait rejoint.

— Mais mon cher ami, attends donc que la voiture soit avancée, avait dit papa. Rentre encore un moment. J'enverrai dire qu'on attelle !

Mais le docteur était déjà sur le porron.

— Tu crois donc que je ne connais pas le chemin de ton écurie, avait-il dit. Je ne veux pas rester plus longtemps. Si je restais là à écouter *La Marseillaise*, je finirais par être aussi engoué des Français que vous autres.

POUR LE JAPON TOUT...

[Suite de la page 27]

reur pendant 125 générations, et que nul autre hors la famille impériale n'est habilité à connaître.

Michiko portait l'arc-en-ciel de couleur réservé aux princesses impériales : 12 vêtements de soie, superposés, et dont l'ensemble pèse 50 livres. C'est un costume de cour qui n'a pas changé d'une broderie depuis plus de mille ans. Elle n'avait pas d'autre bijou qu'un peigne d'écaïlle dans une lourde perruque nouée 7 fois (encore un symbole). Le Prince, précédé d'un prêtre portant le sabre d'or vieux de 700 ans et insigne du dauphin, avait

que les autres portent son nom aux nues, a elle-même commencé par reculer devant le grand honneur que lui faisait le Prince Akihito en la choisissant pour future Impératrice.

— Je ne pense pas que de simples bourgeois puissent être unis à la Famille Impériale, écrivait-elle à ses parents d'Europe où elle était partie dès que les premières rumeurs des fiançailles princières commençaient à courir les couloirs du Palais et les rues de Tokyo.

Au Prince qui la suppliait, elle répondit :

« J'espère que nous resterons des amis, pour longtemps, pour très longtemps »...

Pourtant, au même moment, un journaliste de Tokyo payait d'audace :

— C'est encore le Prince qui fait la meilleure affaire en épousant mademoiselle Shoda, toute roturière qu'elle soit...

On espère que Michiko Shoda, qui réalise un heureux équilibre entre les traditions du vieux Japon et un modernisme européen de bon aloi, aidera quand elle sera Impératrice le Japon à trouver le juste milieu.

Il y a quelques tâches urgentes à réaliser pour un jeune couple impérial à l'esprit libéral, notamment, bien entendu, tout ce qui concerne la condition des femmes.

Quelques profonds changements ont eu lieu même dans les campagnes où la femme travaille 14 heures par jour et traite son mari en « danna-sama », maître absolu. Ces femmes dans les fermes sont désireuses de travailler toujours aussi durement qu'avant, et elles le font de bon cœur, parce qu'elles ont pour la plupart cessé d'être des pantins sans volonté dont le mari tire les ficelles : elles sont désormais traitées comme des êtres humains.

Néanmoins, en ville, les hommes d'affaire ne laissent pas aisément les femmes occuper des postes intéressants, ni même simplement moyens. Les femmes qui sont obligées de gagner leur vie, quand bien même elles auraient fait des études très poussées, trouvent plus facilement des places de serveuses dans une maison de thé qu'autre chose. Les femmes-juges, par exemple, même en province, sont très rares : on n'en compte actuellement que 16 dans tout le Japon. En 1949, il n'y en avait qu'une seule. 125 dollars par mois est considéré comme un des plus hauts salaires que puisse gagner une femme.

L'homme, jaloux de ses prérogatives (qui remontaient à la nuit des temps), est le principal responsable de cet état de choses. Il lutte avec une arme terriblement efficace au Japon : le mariage. Souvent les femmes sont obligées de choisir entre gagner leur vie ou attendre un mari : les Japonais épousent difficilement des femmes émancipées. Ils veulent avant tout une femme à l'ancienne mode, une femme semblable en tous points à celles qu'ont épousées leurs pères : dans la trentaine, bonne cuisinière, excellente maîtresse de maison, pas forcément jolie, de caractère facile, obéissante, avec un minimum de personnalité pour rendre la vie quotidienne intéressante...

Aussi le Japon moderne a-t-il mis beaucoup d'espoir dans la jeune et fragile Michiko.

GILBERT MARCEL.



Il y a beaucoup d'esprit dans cette petite cloche de paille à couronne conique faisant penser à une ruche d'abeilles et garnie de fleurs et de feuilles de velours noir. C'est une création américaine de John Fredericks.

revêtu un simple kimono orange, qui depuis plus de mille ans aussi habille les dauphins quand ils se marient.

Dehors la foule était en délire. Des hommes de province, arrivés la veille au soir, avaient couché à la belle étoile pour être les premiers à acclamer Michiko et le Prince.

C'est triomphalement, au milieu d'une immense ovation, que le carrosse princier, tiré par six chevaux noirs, entouré d'une trentaine de gardes en costume vert à cheval, a défilé pendant 4 milles. Des hommes et des femmes, certains venus de tous les coins du Japon, maintenus tant bien que mal par 10.000 policiers, ont follement acclamé le couple princier. Le carrosse est passé lentement sous les arcs de triomphe, les banderoles, les lanternes, les drapeaux, et les cerisiers en fleurs, au son de « Mille ans de bonheur, mille ans de bonheur », scandés par des milliers de poitrines.

Il n'y a eu qu'un incident : un jeune homme « qui était anti-monarchiste depuis l'âge de 5 ans » a lancé une pierre sur le carrosse princier, et a essayé de grimper sur le marche-pied. Ce n'était d'ailleurs pas particulièrement après Michiko qu'il en avait. Il n'en a pas moins failli être lapidé. C'est que, dans cette immense foule, devant la souriante petite Michiko en robe blanche de Dior, dans son carrosse d'or traîné par des chevaux somptueusement harnachés, beaucoup de femmes criaient « Victoire » jusqu'à s'en briser la voix : celles qui ont mis tout leur espoir de liberté et de bonheur dans la jeune princesse.

Un heureux équilibre entre traditions et modernisme

Et pourtant ! Michiko, taxée à droite et à gauche d'« arriviste », de « nouvelle-riche », ou de « petite rien du tout » par les traditionalistes, alors



NOTRE COUVERTURE

« ONDINE » est une création canadienne de La Costa. C'est un ensemble de petit soir. Le manteau de soie à larges carreaux marine et blancs est doublé d'organza de soie blanche. Le grand col se drape autour du cou. La robe est en mousseline blanche entièrement drapée.

(Photo Marcel Cognac)

— Si l'amour donne rarement le bonheur, il y fait songer continuellement. SENANCOURT.

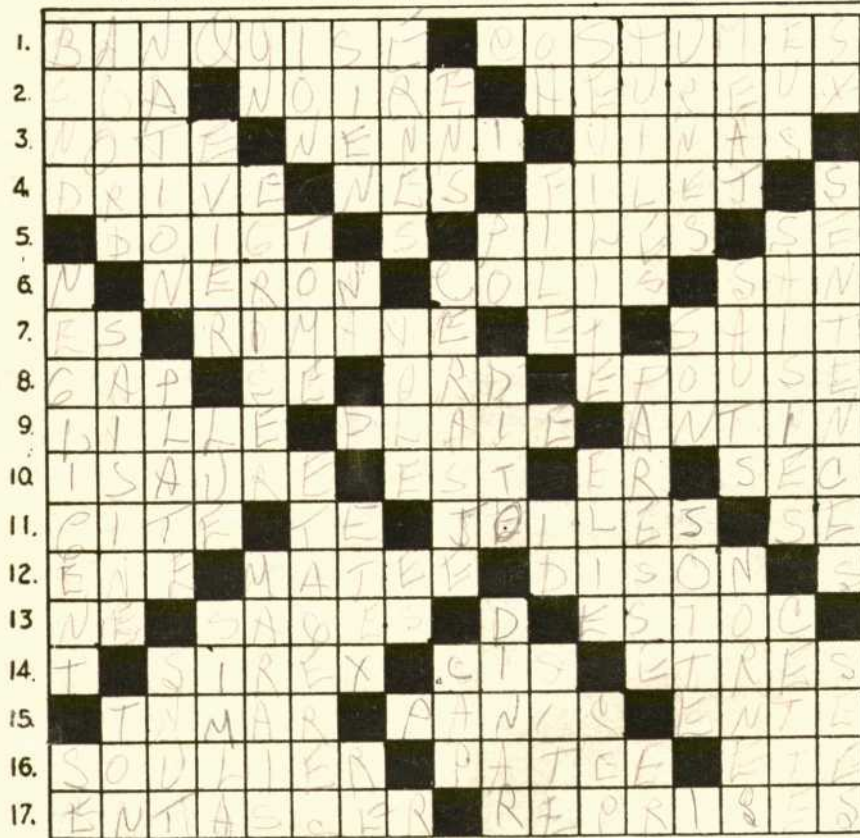
— Le bonheur dépend souvent de bien jouer... En amour comme au jeu les heureux sont les habiles. ERNEST LEGOUVÉ.

— Le malheur du bonheur, c'est la satiété ; et le bonheur du malheur, c'est l'espérance. PIERRE LEROUX.

L'amour s'ennuie d'être heureux, et c'est toujours le bonheur des amants qui détruit leur bonheur.

NOS MOTS CROISÉS

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17.



HORIZONTALEMENT

- 1—Amas de glace côtières. — Habits de théâtre.
- 2—Espèce de manguier du Gabon. — Sombre. — Qui jouit du bonheur.
- 3—Marque pour se rappeler quelque chose. — Non. — Petit cigare du volume d'une cigarette.
- 4—Au tennis, coup qui renvoie la balle avec force. — Créés. — Très petite membrane sous la langue.
- 5—Chacune des parties mobiles qui terminent les mains. — Amas de choses placées les unes sur les autres. — Pronom.
- 6—Fils de Domitius. — Balle de marchandises. — Saint, en espagnol.
- 7—En les. — Crevasse qui sépare un glacier du névé où il s'alimente. — Conjonction. — Connaît.
- 8—Chef-lieu du département des Hautes-Alpes. — Pronom. — Hideux. — Celle que le mariage unit.
- 9—Patrie de Lalo. — Déchirure des chairs causée par une blessure. — Fils du marquis et de la marquise de Montespan.
- 10—Dame toulousaine du XIV^e siècle qui aurait fondé les *Jeux floraux*. — Point cardinal. — Fin de verbe. — Sans humidité.
- 11—Lieu où le lièvre se retire. — Equerre. — Pièces de lin avec lesquelles on forme une enceinte pour prendre les sangliers. — Pronom.
- 12—Dans la Rose des Vents. — Dompée. — Ville de Belgique (Liège).
- 13—Négation. — Nom donné à sept philosophes de l'ancienne Grèce. — Ancienne épée.
- 14—Genre d'insectes hyménoptères. — En deçà. — Les différentes parties d'une habitation.
- 15—Bonbon laxatif. — Genre de graminacées connues sous le nom de *millet des oiseaux*. — Greffe.
- 16—Chaussure. — Mélange pâteux pour animaux. — Saison.
- 17—Réunir en quantité. — Ce que chacun des époux a droit de prélever avant partage sur la masse des biens de la communauté, lorsqu'elle est dissoute.

VERTICALEMENT

- 1—Rejaillissement d'un corps élastique. — Qui manque d'application. — Pronom.
- 2—Manière d'accueillir. — Cordage servant à saisir un objet à bord (mar.). — Caractère du style.
- 3—Réunion d'hommes ayant une origine et une langue communes. — Embarcation à fond plat. — Chute.

- 4—Petit canal par lequel s'écoulent les eaux d'une cuisine. — Parcourue des yeux. — Résidence d'été des vice-rois de l'Inde.
- 5—Unité. — Polir par frottement une pierre précieuse. — Terrain abreuvé par des eaux qui n'ont point d'écoulement.
- 6—Poète athénien, né à Chio. — Division d'un ouvrage qui forme un volume. — Meubles formés de tablettes.
- 7—Qui est à lui. — Symbole chimique du sodium. — Sculpteur français, auteur de la *Paix*. — Ile de l'Atlantique.
- 8—Chef-lieu de canton (Mayenne). — Embarcation étroite et rapide. — Du verbe être.
- 9—Ville d'Autriche. — Vipère d'Egypte. — Avant d'un navire.
- 10—Fleuve. — Susdit. — Unité monétaire yougoslave.
- 11—Interjection. — Rangée de personnes. — Idem (abr.). — Paysage.
- 12—Affaiblissement causé par la vieillesse. — Prophète juif au temps d'Achab. — Pied de vigne.
- 13—Carreaux de terre cuite. — Vice qui éloigne du travail. — Fin de verbe.
- 14—Boîtes à scrutin. — Bruit. — Embarrassée.
- 15—Interstices entre plusieurs cellules végétales. — Chutes. — Vierges qui règlent la destinée des hommes (myth.).
- 16—Possédés. — Captures de navires neutres. — Démonstratif.
- 17—Consonnes de *sexe*. — Maximes. — Chef-lieu de canton (Orne).

Solution du problème de juin.



Décoration d'intérieur

Notre petite galerie de tableaux

par J. Gauvain



Tout le monde ne peut avoir, soit un Raphaël, soit un Picasso sur le mur de son studio (encore que, comme on va le voir, il y ait pour les budgets certaines possibilités en ce domaine). Mais tout le monde y suspend quelque image. Bien, bien rares sont les intérieurs où l'art pictural ne joue strictement aucun rôle.

Cet aspect particulier de la décoration demande, comme les autres au moins autant de goût et de réflexion que d'espèces sonnantes et trébuchantes: disons même davantage, ce qui consolera les bourses modestes. Les cadres et sous-verres qui habilleront la nudité de nos murs peuvent contenir bien des genres d'œuvres, reproduites, quand il ne s'agit pas d'originaux, par une grande diversité de procédés. Une première règle à n'enfreindre que si l'on est singulièrement sûr de soi, est de leur conférer une certaine unité, sinon dans l'ensemble du logis, du moins pièce par pièce. Ne faisons pas voisiner sur quelques pieds carrés la reproduction industrielle d'une peinture abstraite avec la copie, sur toile et à l'huile, d'un classique «figuratif». On ne voit guère comment la rencontre pourrait être heureuse. Mais choisissons un genre, un style, peut-être même un thème, et tenons-nous en à lui: chacun des éléments de l'ensemble ainsi créé en acquerra, pour modeste qu'il soit, plus de valeur.

Citons à titre d'exemples: des images populaires trouvées chez les antiquaires et les brocanteurs, chez les marchands spécialisés et quelquefois au hasard de nos voyages, mises sous verre ou encadrées de cadres en simple baguette, de nos propres mains. Voilà pour les intérieurs de style classique, plus ou moins rustiques. Des agrandissements de photographies prises par nous-mêmes, montés et encadrés de façon analogue, et pourquoi pas, tournant autour d'un sujet: arbres, animaux, fontaines, ferronneries, phares, églises, enseignes, que sais-je, le champ est infini... Voilà pour des intérieurs plus modernes.

D'aucun diront peut-être que ce sont là des «trompe-la-faim», qui ne sauraient les satisfaire: et qu'ils veulent voir sur leur murs, ne fût-ce que sous forme de reproductions, des œuvres signées de noms fameux. Pour ceux-là il existe dans les grands musées des services de reproduction qui fournissent à des prix très accessibles gravures, dessins, etc... fidèlement reproduits. Il est né depuis relativement peu de temps une industrie de reproduction de tableaux en fac-simile par des procédés très satisfaisants. Ces reproductions sont d'ailleurs coûteuses, relativement; mais qui ne paierait volontiers 20 ou 30 dollars s'il peut en disposer et s'il aime la peinture, la noble illusion de posséder bien à soi un Van Gogh ou un Cézanne, un Ver Meer ou un Watteau.

Les femmes encore éprises de longs travaux d'aiguille peuvent encadrer leurs propres ouvrages, et les magazines spécialisés, aussi bien que les marchands de fournitures pour travaux de dames, leur offrent des canevas pour la broderie à la laine et les points de tapisserie, des toiles et même des soieries dessinées pour la «peinture à l'aiguille», qui sans demander un labeur surhumain peuvent enrichir un intérieur d'objets véritablement artistiques, depuis le tableautin au point de Beauvais, jusqu'au grand panneau brodé de points lancés, dont les dimensions peuvent égaler celles d'une tapisserie d'autrefois.

► [Suite de la page 23]
de cochenille. Quand les pommes sont transparentes, les placer délicatement dans des coupes en verre et remplir la cavité avec un mélange de fruits confits: cerises, belle angélique, raisins et amandes. Servir chaud ou froid.

LANGUES DE CHAT

- ¾ t. de farine
- ½ t. de beurre
- ½ t. de sucre
- 2 blancs d'œufs

Défaire le beurre en crème avec le sucre. Ajouter la farine, puis incorporer les blancs d'œufs. Déposer la pâte dans un sac à douille ou un cornet de papier, puis la coucher sur une tôle beurrée. Cuire à 400°, en ayant soin d'éloigner les uns des autres les bâtonnets de pâte, pour que celle-ci puisse s'étaler en cuisant.

Les langues de chat doivent être dorées sur les bords seulement, et rester pâles au milieu. — Elles cuisent en 5 minutes.

GATEAU DE RIZ AU SAUMON

- ¾ t. de riz
- 3 t. d'eau bouillante
- 1 c. à thé de sel

Laver le riz et le cuire à l'eau bouillante salée, jusqu'à ce qu'il soit bien gonflé. (Cette cuisson doit se faire au bain-marie). Egoutter soigneusement, laisser refroidir, et en tapisser l'intérieur d'un moule bien beurré. Remplir de saumon de conserves bien assaisonné. Recouvrir le moule de riz cuit, et mettre au four ou à la vapeur, 1 heure environ. Après cuisson, démouler et servir avec une garniture de tomates farcies à l'orientale.

Le saumon peut être remplacé par une dessert de viande: c'est une excellente manière d'utiliser des restes.

TOMATES FARCIES A L'ORIENTALE

- 1 t. de mie de pain grillée au four
- 1 t. d'oignons
- 1 œuf
- Sel et poivre

Hacher finement les oignons et les cuire dans l'eau bouillante salée. Egoutter ces oignons, les faire revenir au beurre, et ajouter le pain. Ecraser le mélange pour en faire une pâte. Lier avec l'œuf, saler et poivrer. Couvrir de panure beurrée, et cuire au four, à 400°, durant ½ heure. Servir en garniture autour du gâteau de riz.

On peut aussi accompagner le tout d'une sauce persillée.

Sauce persillée

- 4 c. à table de beurre
- 4 c. à table de farine
- 2 t. de lait
- 2 c. à table de persil frais

Faire fondre le beurre, y verser la farine en pluie, et quand le mélange est bien crémeux, ajouter graduellement le lait froid. Laisser cuire jusqu'à obtention d'une belle crème. — Saler, poivrer, et ajouter le persil émincé.

SHORT CAKE A LA RHUBARBE

- 2 t. de farine
- ½ t. de beurre
- 4 c. à thé de poudre à pâte
- 1 c. à thé de sel
- ¾ t. de lait

Tamiser les éléments secs et, à l'aide d'une fourchette ou d'un appareil spécial, bien mêler le beurre à la farine, verser graduellement le lait et, à l'aide d'un couteau, réunir la pâte en boule. Etendre cette pâte avec les mains dans une assiette à gâteaux, et cuire 12 à 15 minutes à 450°. Au sortir du four, séparer la pâte en 2 parties, beurrer et déposer sur une des moitiés de la compote de rhubarbe. Remettre l'autre moitié pardessus. Couvrir encore de rhubarbe et garnir de crème fouettée.

COMPOTE DE RHUBARBE

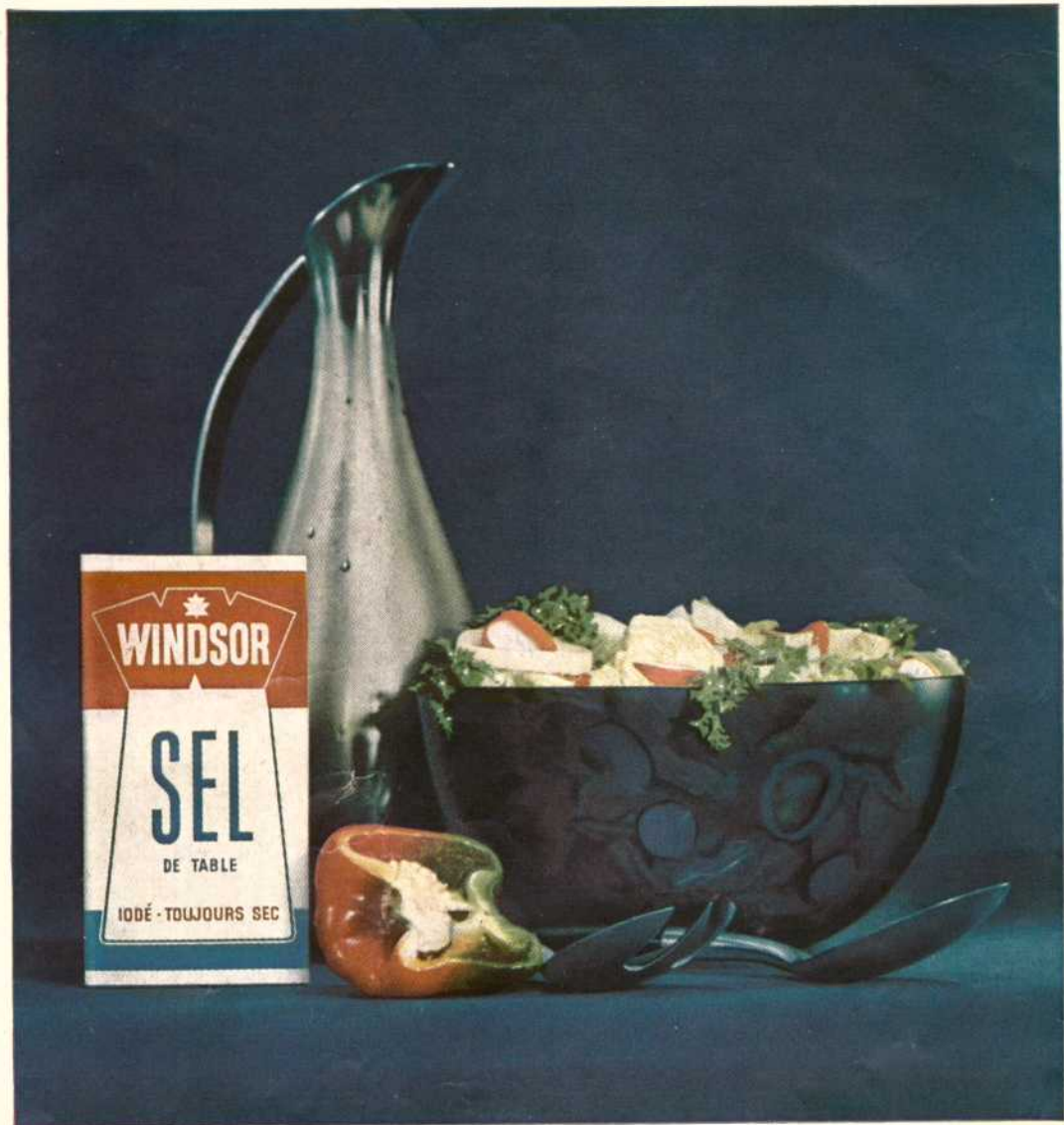
- 3 t. de rhubarbe
- 1 t. de sucre

Laver la rhubarbe et la couper sans la peler en morceaux de 1 pouce. Couvrir de sucre, laisser reposer 1 heure environ, et cuire jusqu'à ce que bien tendre, environ ½ heure.



PETITS PAINS AU BLE D'INDE

- ¾ t. de farine de blé d'Inde
- 1 t. de farine à pain
- 5 c. à thé de poudre à pâte
- 1 c. à thé de sel
- ¼ t. de sucre
- 1 œuf bien battu



Mieux que ravissant... tout ici est conçu pour vous simplifier l'existence. Le pichet d'étain et le service à salade en acier inoxydable d'Allemagne ne requièrent pas de polissage. La fraîche salade s'apprête en un clin d'oeil. Et le condiment préféré des Canadiens, le Sel Windsor, reste propre dans son nouvel emballage attrayant.

- 1 t. de crème
- ¼ t. de lait
- 2 c. à table de beurre fondu

Mêler ensemble tous les éléments secs. Battre l'œuf avec le sucre, la crème et le beurre, et ajouter au premier mélange. Déposer dans des moules à muffins beurrés, et cuire à four chaud de 425°. Ces petits pains se réchauffent en les passant légèrement à l'eau froide et en les mettant dans un four de 400°.

Tartelettes aux fraises

Remplir de petites croûtes préalablement cuites avec des belles fraises, et garnir de la manière suivante: 1 tasse de sucre, et cuire au four à 325° jusqu'à ce que la croûte soit bien dorée. Faire un sirop très épais et y ajouter les fraises. Cuire 10 minutes environ, couler, refroidir, et en couvrir les tartelettes. On peut aussi faire une sauce à l'arrowroot avec 1 tasse sucre, 1 tasse eau et 1 c. à table d'arrowroot. Cette fécule a la propriété d'épaissir les sauces et de les laisser transparentes.

Pouding au tapioca

- 1 pinte de lait
- ⅔ tasse de tapioca perlé
- ½ tasse de sucre
- 1 c. à thé de sel

- 3 œufs
- 1 c. à table de beurre

Faire tremper le tapioca 1 heure dans l'eau froide pour couvrir. Ajouter au lait chauffé jusqu'au point d'ébullition et cuire au bain-marie jusqu'à ce que le tapioca soit transparent, environ 30 minutes. Battre les jaunes d'œufs avec le sucre et l'ajouter au premier mélange. Laisser cuire 5 minutes. Verser dans un plat beurré allant au four. Couvrir d'une meringue faite avec les 3 blancs d'œufs battus avec 6 c. à table de sucre, et cuire au four à 425°: jusqu'à ce que la meringue soit bien dorée.

CREME AU CHOCOLAT ET A LA NOIX DE COCO

- 2 t. de lait
- ½ t. de sucre
- 4 c. à table de cacao
- 1 œuf
- 1½ c. à table de gélatine
- 3 c. à d'eau froide

Faire tremper la gélatine dans l'eau froide. Chauffer le lait jusqu'au point d'ébullition avec le sucre et le cacao, y ajouter la gélatine pour la dissoudre, puis l'œuf bien battu. Faire prendre en moule ou dans des coupes. Garnir de noix de coco et de crème fouettée.

Oui ou non... qui sait?



Sa teinte est si naturelle que seul son coiffeur le sait!

Quel plaisir de la regarder! Elle est belle—si naturellement belle. L'exquise fraîcheur de son teint est adorablement mise en valeur par une chevelure qui chante sa jeunesse. **Mais c'est là le secret de Miss Clairol.** Les cheveux en sortent soyeux, régénérés, et avec une couleur vivante qui se joue de toutes les lumières—même des plus impitoyables.

Ces teintes sont d'une discrétion si absolue que les coiffeurs

du monde entier s'en servent pour redonner de la vie à des cheveux ternes—ou gris. C'est l'affaire d'un instant—un instant qui pourra transformer vos vacances en des jours féériques. Sortez donc de l'ombre—vous êtes plus belle que vous ne pensez. **Faites revivre vos cheveux** avec M aujourd'hui. Employez la merveilleuse nouvelle crème, ou la formule ordinaire.



MLLE FERNANDE HURTIB
1889 ST CLEMENT
MTL 4

N61-R-30948

MISS CLAIROL* HAIR COLOR

PLUS DE FEMMES SE SERVENT DE MISS CLAIROL QUE DE TOUT AUTRE COLORANT

*Marque Déposée par Clairol Inc. of Canada, Knowlton, Québec. Tous droits réservés.